CHESHIRE, ENGLAND

PAULMY

2 vols

1^er publ. 1757

CSP

CHOIX
DE
PETITS ROMANS
DE DIFFÉRENS GENRES;

P A R M. L. M. D. P.

Revus, corrigés & augmentés par l'Auteur.

TOME PREMIER.

LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez GATTEY, Libraire de S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans, au Palais Royal, Nos 13, 14, 15.

M. DCC. LXXXIX.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

4320116

Ce Recueil est publié avec l'agrément du Propriétaire de la Bibliothèque des Romans.

CSP
PQ
1954
.A57A64
1789
V. 1

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

IL y a quelques années que, dans des inſtans de loiſir, je me ſuis amuſé à compoſer pluſieurs petits Romans de différens genres, dont j'ai tiré le fonds ou l'idée d'autres Romans plus anciens. Je les ai fait ſucceſſivement paroître dans un Ouvrage périodique, connu ſous le nom de *Bibliothèque Univerſelle des Romans*, dont je me ſuis amuſé à diriger les travaux pendant environ quatre années.

J'avois presque oublié ces bagatelles, lorsqu'en traitant des différens styles, je me suis rappellé ces petits Romans. Je les ai relus; je les ai retouchés & corrigés, &, dans cet état, je les présente de nouveau, avec l'assurance qu'ils pourront procurer quelques minutes de délassement, bien convaincu qu'en fait de lectures agréables & légères, la diversité y ajoute du prix.

HISTOIRE ADMIRABLE DU JUIF ERRANT,

OU

LE ROMAN

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE MODERNE. (*)

L'AN 1749, pendant le cours de la foire de la Saint-Michel à Léipsick, quatre jeunes gens de différentes Nations se prome-

(*) Il n'y a que le cadre de ce Roman qui soit fabuleux & fondé sur une opinion fausse & ridicule, quoiqu'ancienne ; mais tous les tableaux des différens siècles sont justes & exacts, & les faits fondés sur l'autorité des meilleurs Historiens,

j'en suis sorti pour faire une promenade qui dure encore. Alors l'étonnement redoubla. — Que dites-vous donc là, Monsieur ? La vérité. N'avez-vous jamais entendu parler du Juif errant ? — Sans doute. — Eh bien ! c'est lui qui a, dans ce moment, Messieurs, l'honneur de vous faire sa révérence. — Quel bonheur, s'écrièrent-ils alors tous quatre, de pouvoir causer avec un homme qui a vu tant de pays & tant d'évènemens ! Ah ! Monsieur, que vous devez être bon à entendre ? Faites-nous le plaisir de venir souper avec nous, & de vous arrêter au-moins pendant huit ou dix jours dans cette ville ; nous vous défraierons de tout ; nous vous ferons même faire bonne chère, & nous vous prierons de nous conter ce que vous pourrez de vos voyages, & de répondre aux questions que nous prendrons la liberté de vous faire. Messieurs, dit le Juif errant, il ne m'est pas possible de m'arrêter si long-tems dans une même ville : je ne peux rester dans chacune que trois jours francs au plus. Etant arrivé ici aujourd'hui Lundi matin, je serai obligé de partir Vendredi ; mais pendant ce court espace de temps, je me ferai un plaisir

de vous inſtruire de tout ce que j'ai vu depuis dix-ſept à dix-huit cens ans, en faiſant chaque ſiècle, le tour de l'ancien monde; car pour le nouveau il m'eſt inconnu. J'aurai d'autant plus aiſément, pendant le temps que je peux conſacrer à ſatisfaire votre curioſité, le moyen de vous répondre, que je ne dors point, & que, par conſéquent, vous pourrez vous relayer, jour & nuit, pour m'interroger. Je pourrai toujours parler ſans me fatiguer. Je peux me paſſer également de boire & de manger; mais je peux auſſi me donner ce plaiſir-là pour connoître la manière dont on ſe nourrit, & dont on s'abbreuve dans chaque pays par où je paſſe. Je ne crains ni l'inanition, ni les indigeſtions, ni enfin aucune ſorte de maladie. Je ſuis invulnérable, & ne vieillis point. Depuis le jour où le Fils de Dieu m'a condamné à mener cette vie errante, j'ai conſervé la même force & la même figure que j'avois alors, & mes traits ni ma ſanté n'ont ſouffert aucune altération. Je parle avec la même facilité les langues de tous les pays policés & barbares. J'ai l'avantage de poſſeder ce que l'on appelle vulgairement la piſtole volante: j'imagine que vous ſavez que c'eſt une pièce

d'or ou d'argent, marquée au coin du pays où je me trouve, qui est toujours seule dans ma poche, mais qui ne me manque jamais. Cette pièce suffit à la dépense que je suis forcé de faire en habits simples, & me met dans le cas de ne passer ni pour un mendiant, ni pour un homme opulent. Je m'habille suivant l'usage du temps & des lieux où je me trouve. Je ne parois ridicule nulle part, quoique je porte par-tout avec moi un petit air étranger, qui excite plutôt la curiosité que le dégoût. Je grimpe les montagnes très-aisément ; & quand je ne trouve ni pont, ni bateau pour traverser des rivières ou des bras de mer, je les passe à la nage. Ainsi, rien ne m'arrête. J'ai trop vu de choses ridicules pour beaucoup rire ; trop de choses affligeantes pour être affecté tristement de quoi que ce soit, & trop d'évènemens extraordinaires pour être étonné de rien. Tout ce que je viens de vous dire vous paroît peut-être une énigme ? Je vais vous l'éclaircir en vous contant toute mon Histoire, depuis le moment de ma naissance jusqu'à celui-ci, où je suis dans la dix-sept cents cinquante-septième année de mon âge.

Les jeunes gens goûtérent infiniment la propoſition du Juif errant ; &, pour en profiter ſans perdre de temps , ils s'arrangèrent pour l'écouter chacun à leur tour , & prendre note , ſous ſa dictée , des belles choſes qu'il avoit à leur apprendre. Ils paſsèrent ainſi trois jours & trois nuits , après quoi il fallut bien laiſſer partir le Juif errant , & ces Meſſieurs s'occupèrent à rédiger ſes narrations. Chacun en fit enſuite une copie dans ſa langue maternelle , ſe propoſant de la faire imprimer dans ſon pays. Le jeune Allemand s'appeloit M. Eyſen. Il étoit fils d'un Evêque Luthérien : il étudioit à Léipſick. L'Anglois , M. Smith , fils d'un Négociant de la cité de Londres. Il avoit fait de très-bonnes études à Oxford , & voyageoit pour ſe perfectionner. L'Italien étoit de Piſe en Toſcane , & ſe nommoit M. Dottorati. Il avoit beaucoup d'eſprit & de littérature. Enfin , le François étoit de Rouen , & neveu du fameux Libraire Ourſel , qui a imprimé preſque toute la bibliothèque bleue. Son père , établi au Havre , avoit fait une aſſez jolie fortune ſur mer , & n'avoit rien négligé pour l'éducation de ſon fils.

Ces quatre jeunes gens, en retournant chez eux, chacun avec le manuscrit des Mémoires du Juif errant, dirent : « Nous » sommes peut-être les seuls au monde » possesseurs de la vraie histoire ; nous en » tenons les faits d'un témoin oculaire, » tandis que tous les autres ne savent rien » que d'après des notions vagues, incer- » taines, fautives, presque toujours men- » songères, & qui leur viennent de la cen- » tième main. Tous les Historiens connus » dans notre pays, ne sont que des re- » gratiers, en comparaison de nous, qui » avons le bonheur de posséder de bonne » marchandise, que nous avons prise à la » source ».

MÉMOIRES
DU JUIF ERRANT.

JE ſuis Juif de la tribu de Nephtali, mais né dans la ville de Jéruſalem. Mon nom eſt *Abbaſſuerus*, & j'ai commencé à voir le jour l'an du monde 3992, par conſéquent ſept ou huit ans avant la naiſſance de Notre-Seigneur J. C., que je révère & que j'adore certainement à préſent, autant & plus qu'aucun de vous autres nés dans le Chriſtianiſme, puiſque je ſuis une preuve toujours vivante de ſa Divinité, & de ſon pouvoir ſur la terre.

Quoique mon père ne fut qu'un ſimple Charpentier, il me donna une aſſez bonne éducation, & me fit apprendre l'hiſtoire de notre divine loi, & de notre nation. On me donna quelque connoiſſance des Prophéties, parmi leſquelles j'ai bien reconnu qu'il y en avoit quelques-unes qui indiquoient manifeſtement l'avénement du Fils de Dieu.

Je n'avois pas plus de huit ans quand, courant comme un polisson dans la campagne, à quelque distance des portes de Jérusalem, je vis arriver une troupe assez nombreuse de chameaux & d'esclaves, qui formoient la suite de trois Rois, que je reconnus pour tels, à la magnificence de leurs habits, & aux couronnes dont étoient ornées leurs coëffures. Ils paroissoient venir de bien loin, du côté de l'orient. Deux d'entr'eux étoient blancs; le troisième étoit noir. J'appris effectivement dans la suite, que le dernier venoit d'Ethiopie, & les deux autres de la Perse & des Indes. Comme je m'arrêtois pour les regarder passer, ils me firent demander, par un Interprête, le chemin de Béthléem. N'ayant rien de mieux à faire pour ce moment, & aimant à courir, je m'offris de les y conduire, pourvu qu'ils me nourrissent bien pendant le voyage. Mes offres furent acceptées, & nous partîmes. En chemin, j'appris qu'ils avoient pour guide une étoile, & que c'étoit en vertu de la révélation d'un Ange qu'ils se rendoient à Béthléem, pour y adorer un enfant nouveau né, qui devoit être un jour le Roi des

Juifs, & même celui de l'univers. Quand nous arrivâmes dans cette petite ville, ce ne fut pas sans étonnement que je les vis s'arrêter devant une étable, & y entrer pour rendre leurs hommages & leurs adorations à un enfant qui y étoit né depuis deux jours, & qu'on disoit être fils d'un nommé *Joseph*, que je connoissois bien, parce qu'il travailloit du même métier que mon père.

Les trois Rois ayant fait leurs affaires à Béthléem, je m'offris de les reconduire à Jérusalem; mais ils me firent dire qu'ils avoient leurs raisons pour retourner chez eux par un autre chemin; & je revins seul à la capitale, où je ne me laissois point de raconter à mes parens, & aux enfans de mon âge, l'extrême étonnement que j'avois eu de voir trois grands Seigneurs d'orient reconnoître & adorer le Roi des Juifs dans un enfant né de pauvres parens dans une misérable étable. Cette histoire, répétée, vint bientôt aux oreilles du cruel *Hérode*, alors notre Roi. Il remonta à la source des propos qu'on tenoit sur cela dans la ville, & apprit qu'ils venoient de moi. Aussi-tôt il me fit ordonner de paroître devant lui,

& m'interrogea lui-même. Je lui dis naïvement tout ce que j'avois vu, & ce que j'avois entendu dire aux Mages. Au mot de Roi des Juifs, Hérode se mit dans une colère horrible, & mon récit fut la cause malheureuse & innocente du massacre de tous ces enfans qu'il fit inhumainement périr, espérant de comprendre, dans leur proscription, celui par qui il craignoit de se voir enlever sa couronne.

Une autre conséquence de mon indiscrétion, fut la fuite en Egypte de J. C., de la Sainte Vierge sa mère, & de Saint Joseph. Pendant ce voyage, la sainte famille opéra de grandes merveilles. Mais comme je n'en fus pas témoin, je ne vous en entretiendrai point.

Je ne parlerai pas davantage de la vie miraculeuse de J. C. Je n'ai pas eu le bonheur d'être de ses Disciples ; mais j'ai suivi, pendant quelque temps, les prédications de Saint Jean-Baptiste, & j'ai été témoin de sa mort. Vous savez qu'il fut la victime de la méchanceté d'*Hérodias*, & de l'effet que produisirent sur l'esprit d'Hérode les graces & les talens de la jeune

Hérodiade. Je me ſouviens encore d'avoir admiré cette jolie perſonne : ſa taille étoit élégante, les traits de ſon viſage réguliers, ſes yeux toujours vifs, quelquefois tendres, ſa voix avoit de l'étendue & de la flexibilité, & elle la gouvernoit avec beaucoup d'art en s'accompagnant de la lyre. Elle danſoit avec une légéreté, & formoit ſes pas avec une juſteſſe, que je n'ai jamais vu ſurpaſſer, dans tout le cours de mes voyages, ni par les fameuſes bayadères des Indes, ni par les danſeuſes de Turquie, ni par celles des opéra de France & d'Italie. J'étois confondu dans la foule du peuple qui aſſiſtoit au feſtin, à la fin duquel elle danſa devant le Monarque Juif. Notre Prince en eut la tête tournée ; & comme d'ailleurs il venoit de vuider pluſieurs cruches de vin de Jérico, dans ſon enthouſiaſme il l'aſſura que quelque grace qu'elle pût lui demander, il ne la refuſeroit pas. Nous autres ſpectateurs, nous nous attendions qu'elle demanderoit des parures, des bijoux, des diamans, ou même quelque belle maiſon de campagne. Nous frémîmes d'horreur quand, au lieu de tout cela, nous lui entendîmes pro-

noncer qu'elle vouloit voir couper la tête de Jean-Baptiste. Elle l'obtint, & nous sortîmes consternés du triomphe de ses charmes. Hélas! disions-nous, qu'il est fâcheux de voir la beauté, les graces, les talens, ces précieux avantages qui semblent faits pour le bonheur du monde, devenir les instrumens de l'injustice & de la cruauté!

J'ai vu l'entrée triomphante de J. C. à Jerusalem, quelques jours avant son supplice; j'ai connu le traître Judas qui l'a trahi, & j'ai même eu le malheur d'être son ami. J'ai été témoin de la plupart des circonstances de la Passion, & j'ai travaillé, en qualité de Charpentier, à fabriquer la croix sur laquelle le Messie a été attaché; j'ai eu le malheur de refuser mon secours à celui qui a sauvé le genre-humain. Condamné à porter sa croix depuis le prétoire jusqu'au calvaire, il parut fatigué; & ses gardes, tout barbares qu'ils étoient, consentirent à le laisser reposer un moment, à moitié chemin. Ils s'arrêtèrent devant mon attelier, & me proposèrent non-seulement de le laisser respirer chez moi quelques instans, mais de l'aider à porter sa croix; je

m'y refusai, & même j'osai accompagner ce refus d'injures qui m'attirèrent cette sentence : — *Vas toi-même, & marche sans te reposer ; parcours toute la terre sans t'arrêter ni te fixer nulle part, jusqu'à ce que je revienne.*

Ces mots furent pour moi comme un coup de foudre qui m'éclaira & me frappa en même temps. Je sentis que c'étoit à Dieu même que j'avois refusé mon secours ; mais il n'étoit plus tems de réparer ma faute. Simon le Cyrénéen rendit ce service à ma place. Je passai le reste de la journée dans un trouble & dans une agitation qui ne peuvent s'exprimer. Je vis l'éclipse totale de soleil, & je sentis le tremblement de terre qui annoncèrent à toute la nature le grand événement de la mort du fils de Dieu. Enfin, le lendemain matin, forcé par une puissance supérieure, je partis & je commençai mes voyages, l'an 33 de la naissance de J. C. & la quarante-unieme de mon âge. Ce n'est que par l'expérience que j'ai appris quelles sont les conditions singulières auxquelles je suis assujetti en parcourant la terre, & les facilités que l'on m'a accor-

dées pour exécuter l'ordre que j'ai reçu de voyager jusqu'à la destruction du globe. Je vous en ai rendu compte. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans le monde, depuis près de dix-sept cents cinquante ans.

Premier Siècle.

Comme mon premier voyage ne devoit être que de soixante-sept ans, j'ai parcouru pendant cet espace de temps beaucoup moins de pays que pendant les seize voyages suivans, qui ont duré chacun cent ans. Mais aussi il faut convenir que pendant ce premier siècle de votre ère, la plus grande partie du monde étoit ou déserte, ou habitée par des peuples si barbares, qu'il n'y avoit pas grand fruit à tirer des voyages que l'on pouvoit y faire. Il n'y avoit d'intéressant à voir & à connoître dans tout ce globe, que Rome, centre de ce superbe Empire qui dominoit sur toute la terre connue jusqu'alors, ou du moins se faisoit redouter d'un bout du globe à l'autre. Je ne vous parlerai donc que de Rome : le peu de séjour que je fis dans

cette ville fut sous le règne de Domitien ; mais je passai encore à parcourir l'Italie un assez long-temps, errant de ville en ville, m'informant aux gens avec qui je pouvois m'entretenir, de ce qui se passoit dans cette capitale, du caractère de celui qui régnoit : c'est ainsi que j'appris la mort de Domitien, l'élévation de Nerva à l'Empire, & peu après celle de Trajan.

Il ne faut pas s'en rapporter tout-à-fait sur celui-ci à son panégyriste Pline, dont on voit bien que l'ouvrage est celui d'un Orateur qui a voulu louer de toute sa force un Empereur vivant. Il avoit d'autant plus beau jeu, que l'Empereur étoit véritablement louable, mais non pas au point que Pline l'avance. Il étoit très-honnête homme, & très-bon militaire ; mais il n'avoit qu'un esprit très-médiocre. De son goût & de ses talens pour la guerre, il résulta qu'il la fit pendant tout son règne, sans trop de nécessité & d'utilité. On pourroit l'en blâmer ; cependant c'étoit un moyen d'occuper ses armées, qui peut-être l'auroient inquiété dans Rome même, s'il les eût laissé tranquilles. Pendant qu'il faisoit la guerre aux

Daces, il avoit établi à Rome la meilleure administration ; la subsistance du peuple étoit assurée, au moyen des bons arrangemens qu'il avoit pris pour le commerce des grains ; & les finances de l'Empire étoient parfaitement bien réglées sous son règne. Il avoit augmenté ses revenus plutôt par des moyens d'économie, qu'en établissant de nouveaux impôts. Sa figure annonçoit son caractère : il avoit tout l'air d'un honnête homme, mais il n'avoit la phisionomie ni majestueuse, ni spirituelle ; la tête plate, & la taille épaisse & courte. Quand il devint vieux, ses cheveux blancs lui donnèrent l'air d'un vieux militaire respectable. Quoiqu'étant né dans les camps, & ayant passé sa jeunesse dans les combats, il étoit compatissant, & multiplioit journellement ces actes de bienfaisance qui font tant d'honneur aux Princes. Mais il s'en tint là ; & ce n'est pas assez pour un grand souverain, que de faire quelques heureux, & d'avoir quelques amis ; il faut qu'il fasse de ces réglemens généraux, qui, en soulageant à la fois toute une classe de citoyens, font, en vertu d'une seule disposition, un grand nombre d'heu-

reux. Il donna des ſpectacles au peuple, mais ils furent bien moins cruels que ceux de ſes prédéceſſeurs; & il paroît qu'il les ordonna de manière qu'ils fuſſent plus propres à amuſer le peuple, qu'à l'étonner & le ſurprendre. Comme perſonne n'eſt ſans défaut, Trajan eut le malheur d'être très-libertin, & même d'un genre de libertinage honteux, & qui ſuffit aujourd'hui pour déshonorer un ſimple particulier; mais il ne réſulta de ſes vices aucunes conſéquences fâcheuſes pour ſon peuple; ni ſa femme, ni ſes maîtreſſes, ni ſes favoris, ne coûtèrent rien à l'Empire, & ne lui firent commettre aucune injuſtice. On prétend que l'Impératrice Plotine n'étoit pas, de ſon côté, d'une vertu trop ſévère; mais ſi elle eut quelques penchans, elle ſe gouverna, en les ſatisfaiſant peut-être, avec une prudence qui lui évita toute eſpèce de reproches. Convaincue que ſon époux n'étoit point paſſionnément amoureux d'elle, elle ne comptoit pas trop ſur ſon indulgence; c'eſt apparemment ce qui lui fit prendre le parti de ſe conduire en perſonne prudente, & d'imiter & partager les actes de ſageſſe

& de bienfaisance de l'Empereur. Mais je me souviens d'avoir entendu tenir, dans les Provinces, bien de mauvais propos sur le compte d'un Prince & d'une Princesse, dont le nom est actuellement en si grande vénération. En me promenant sur la grande place d'Athènes, l'an 100 de votre ère, j'entendis lire des vers satyriques, dans lesquels on ne craignoit pas d'avancer qu'*Adrien*, qui, effectivement succéda à Trajan, se frayoit un chemin vers l'Empire, en faisant alternativement sa cour à l'Impératrice & à l'Empereur, & ayant, tour-à-tour, pour l'un & pour l'autre, les plus fortes complaisances. Les Athéniens, naturellement bavards & médisans, faisoient à cette occasion des commentaires dont je fus véritablement révolté. Quoi! disois-je en moi-même, ces gens-ci osent se déchaîner contre le meilleur Prince que l'Empire Romain ait encore eu, (car Titus étoit un pauvre homme) & ces malheureux Athéniens n'osoient pas ouvrir la bouche du temps des Caligula & des Néron; ils se gardoient bien d'en dire du mal : ils en avoient trop de peur; & celui-ci, parce qu'il aime mieux

être aimé que craint, est l'objet de leurs railleries ! Patience, ajoutois-je, la postérité le vengera ; c'est elle qui juge les Princes en dernier ressort.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Trajan, c'est d'avoir souffert, & même ordonné une persécution contre les Chrétiens ; il est difficile de l'excuser à cet égard. Cependant je vais vous dire ce que je répondis à des gens qui élevèrent cette question devant moi, à Paris, il y a près de cent ans. Vous allez en juger.

Je passois dans cette ville immense l'an 1677, & j'allai me promener dans le jardin du palais d'Orléans, qu'on appelle vulgairement le Luxembourg. Je vis dans la grande allée un grouppe de nouvellistes, de beaux-esprits ou de savans, qui raisonnoient & disputoient auprès d'un gros chêne, entourés d'un assez grand nombre d'auditeurs. Je demandai au premier que je rencontrai, qui étoient ces Messieurs ; & l'on me dit que c'étoient des gens très-habiles & très-bons à entendre. Je m'approchai donc d'eux, & je me tins debout derrière leur banc. « Vous avez beau dire,

» M. l'Abbé, (disoit un de ces Messieurs)
» je ne croirai jamais que le Pape Grégoire
» le grand, ait pu tirer de l'enfer l'ame de
» l'Empereur Trajan. Vous avez tort de ne
» le pas croire, (répondit l'Abbé), le fait
» est certifié par des historiens ecclésiastiques
» très-dignes de foi ; il se trouve dans une
» ancienne vie du Pape Grégoire, conservée
» au Vatican. Dans toutes les anciennes
» éditions des œuvres de ce Pape, on lit
» l'oraison qu'il adressa à Dieu en cette oc-
» casion, & la réponse de l'Ange, qui l'as-
» sura du salut de Trajan. Dans les révé-
» lations de Sainte Brigitte, on voit qu'elle
» fut assurée du salut de Salomon, de celui
» d'Origène, & de celui de Trajan. Ciaco-
» nius en a fait une dissertation particulière
» imprimée à Rome, & dédiée au Pape
» Grégoire XII, l'an 1573.... Vraiment je
» connois bien cette dissertation, répliqua
» l'incrédule, je l'ai dans ma bibliothèque,
» traduite en françois ; mais elle ne me
» persuade pas ; & je ne croirai jamais qu'un
» Prince qui a été l'auteur d'une persécution
» contre les Chrétiens, puisse être sauvé.
» Songez donc bien, M. l'Abbé, que c'est

» ſous le règne de Trajan, que Siméon,
» fils de Cléophas, Evêque de Jéruſalem,
» & parent de N. S. J. C. a été attaché en
» croix à l'âge de 120 ans; que c'eſt ſous
» ce même règne que Saint Ignace, Evêque
» d'Antioche, a été devoré par les bêtes
» féroces, dans l'amphithéâtre de Rome.
L'Abbé, très-embarraſſé de l'objection, ne faiſoit plus que balbutier, & je le voyois au moment d'abandonner la partie, lorſque je pris la parole. « Meſſieurs, dis-je, ſi vous
» aviez eu, comme moi, l'honneur de
» connoître l'Empereur Trajan, vous l'ex-
» cuſeriez ſans doute, & vous trouveriez
» que d'ailleurs s'il a mérité par des actes
» de juſtice & de bienfaiſance éclatans,
» joints aux prières de Saint Grégoire,
» d'être tiré des enfers, la perſécution contre
» les Chrétiens qui a été exercée ſous ſon
» règne, ne doit pas vous empêcher de
» croire qu'il a obtenu cette grâce. Il eſt
» vrai que pendant ſon règne il y a eu des
» Martyrs, mais ce n'a pas été ſa faute.
» On lui avoit annoncé les Chrétiens
» comme une eſpèce de Juifs fanatiques,
» dangereux, qui prêchoient le mépris des

» Dieux, vouloient même brûler leurs
» temples & détruire leurs images, qui
» d'ailleurs ne vouloient point absolument
» qu'on obéît aux Empereurs, & se faisoient
» des loix à part, très-différentes de celles
» de l'Empire. Sur cet exposé, Trajan dé-
» fendit qu'on recherchât les Chrétiens,
» mais ordonna que s'ils se rendoient évi-
» demment coupables des fautes qu'on leur
» imputoit, ils fussent sévèrement punis.
» Malheureusement, Messieurs, tel est le
» sort des ordres donnés par le souverain
» d'un grand Empire qu'il est difficile de
» s'assurer que ces ordres, mêmes les plus
» justes, soient fidellement exécutés, &
» dans le même esprit qu'ils ont été donnés:
» c'est ce qui arriva de ceux de Trajan,
» concernant les Chrétiens; ils furent mal
» entendus, & exécutés à la plus grande
» rigueur. Le Gouverneur de Jérusalem fit
» cruellement périr le bon & saint vieillard
» Simeon; & tandis que Trajan faisoit la
» guerre aux Daces sur le Danube, le Gou-
» verneur d'Antioche envoya à Rome Saint
» Ignace, qui fut condamné à être exposé
» aux bêtes féroces. Si Trajan a jamais été
» informé

» informé de leur conduite, il en a été très-
» mécontent. Ah ! Monsieur, dit alors un
» homme de la compagnie, d'un air suffisant
» & moqueur, nous voyons ce que vous
» voulez dire, vous avez lu les lettres de
» Pline le jeune, & c'est sur une de ces lettres
» que vous appuyez votre raisonnement ;
» mais apprenez, Monsieur, que cette lettre
» est supposée, & que nous autres Savans.....
» Savans tant qu'il vous plaira, Monsieur,
» vous n'en pouvez pas savoir autant que
» moi sur cet article. J'étois à Antioche fort
» peu de temps après que cette lettre fut
» écrite par l'Empereur à Pline, son pa-
» négyriste. Cette lettre fit beaucoup de
» bruit dans son temps ; et j'en ai eu une
» des premières copies. = Quoi ! Monsieur,
» vous étiez à Antioche du tems de l'Em-
» pereur Trajan ? — Assurément, Mes-
» sieurs. = Ah ! ah ! ah !.....». En disant
cela, tous ces Messieurs se levèrent, me
regardant en pitié, & haussant les épaules :
ils s'en allèrent les uns d'un côté, les autres
d'un autre, & moi aussi. Je continuai mon
chemin dans Paris, avec la satisfaction d'un

homme qui est sûr d'avoir raison, quoiqu'on se moque de lui.

Deuxième siècle.

Revenons à la suite de mes voyages. Mon second tour du monde fut complet, & dura cent ans. Je ne m'amuserai pas à vous dire ce que je vis à Rome pendant ce siècle-là : quand j'y passai, les règnes d'Antonin & de Marc-Aurèle étoient finis; & leurs indignes successeurs ne méritoient pas que je m'occupasse long-tems de leurs extravagances. Mais je me trouvai à la Chine dans une circonstance bien singulière. J'y vis arriver une ambassade de l'Empereur Marc-Aurèle, ou pour mieux dire, je vis des Marchands Romains aborder dans cet Empire, & s'y annoncer comme Ambassadeurs, pour y faciliter leur commerce. Ils y avoient apporté des marchandises d'Europe que les Chinois admiroient ; et des instrumens & des livres dont ils profitèrent, pour perfectionner quelques inventions utiles qu'ils avoient déja. Mais quoiqu'ils s'annonçassent pour les Ambassadeurs d'un Empe-

reur Philoſophe, ils trouvèrent les Chinois bien plus avancés en Philoſophie, que ne l'étoient les Romains. Il y avoit environ 2200 ans que l'Empire de la Chine avoit été gouverné par *Hiao*, qui paſſoit pour un Monarque Philoſophe, & qui étoit deſcendant de *Fohi*, qui vivoit 300 ans avant lui, et dont les Chinois, dans un temps d'ignorance, avoient fait un Dieu. Mais *Confucius*, qui vécut 2000 ans après *Fohi*, avoit bien rectifié les idées Chinoiſes ſur la Philoſophie. Il avoit donné à cette Nation des principes de morale excellents; il avoit augmenté en eux les diſpoſitions que nous apportons tous en naiſſant à l'amour paternel et filial, à celui de la Patrie, & à celui de l'humanité. Enfin, s'il y avoit alors un Empereur Philoſophe à Rome, une grande Nation entière étoit Philoſophe à la Chine. Le don que j'ai de parler toutes les langues, me mit à portée de ſervir d'interprête pendant quelques jours à ces Romains tranſplantés à Nankin, qui étoit alors la Capitale de la Chine; mais il ne m'étoit pas permis de m'arrêter avec eux tout le temps qu'ils y reſtèrent

pour leurs affaires, & je ne pus qu'intervenir dans quelques converſations entre les Chinois & les Romains, ſur leurs loix & leurs principes, dans l'expoſition deſquels ces gens-là s'étonnèrent bien les uns les autres. Ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent d'accord ſur les principes généraux de la morale ; deux Nations éclairées ne peuvent pas avoir deux opinions ſur cela ; mais ils différoient beaucoup ſur la manière dont il faut s'y prendre pour la faire pratiquer aux hommes, & les faire vivre en paix les uns avec les autres. Les Romains faiſoient de grands reproches aux Chinois, & trouvoient qu'ils avoient manqué à ſe perfectionner ſur quatre objets importans, dont l'un regardoit l'art de la guerre, le ſecond celui de la politique, le troiſième la ſociété, et le quatrième la littérature.

Vous n'êtes point aſſez militaires, leurs diſoient-ils ; vos peuples ne s'accoutument point à voir couler le ſang comme les nôtres, à qui nous donnons, pour les divertir, des ſpectacles ſanglans, où des gens, payés pour cela, ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Vos troupes ne pa-

roiſſent deſtinées, comme des gardes de police, qu'à maintenir la tranquillité dans les Villes. Elles ſont diſciplinées & obéiſſantes; mais tout votre peuple l'eſt comme elles; & n'étant nullement accoutumées à la fatigue, aux exercices violens & au carnage, comment feriez-vous avec de pareils ſoldats, pour porter la guerre dans les pays lointains, et pour ſubjuguer des Provinces entières, comme nous avons fait nous autres Romains. Ah! répondoient les Chinois, nous n'avons point, comme vous, la prétention d'uſurper des Empires; nous ſommes contens du nôtre; pourvu que nous y vivions en paix, nous n'en demandons pas davantage. Mais, leur répliquoit-on, non-ſeulement vous ne ſerez pas en état d'attaquer, vous ne le ſerez peut-être pas de vous défendre. Il faut eſpérer que nous le ſerons, diſoient-ils encore; le bon ordre établi dans notre militaire; le zèle que tous nos citoyens témoigneront pour ſoutenir un gouvernement dont ils ſont ſatisfaits, pourront être utilement oppoſés à la fureur, ſans règle et ſans meſure, des Barbares qui voudroient nous attaquer. Mais d'ail-

leurs, quel eſt le pis qui puiſſe nous arriver ? Suppoſons que les Tartares, nos voiſins, veuillent nous ſoumettre, il n'y aura jamais que quelques Villes frontières et quelques troupes qui ſouffriront de leurs irruptions ; après cela, le reſte de l'Empire ſera bientôt ſoumis ; & vous verrez que les Tartares n'auront rien de mieux à faire, que d'adopter nos loix, nos uſages, notre politique, notre religion, & de devenir enfin tout-à-fait Chinois. Cent ans après leur conquête il n'y paroîtra plus : peut-être que quelques ſiècles après, ils ſeront auſſi ſoumis par de nouveaux Barbares ; mais enfin, à quelques inſtans de criſe près, l'Empire Chinois ſubſiſtera long-temps comme il eſt ; & cela n'arrivera pas à l'Empire Romain.

Quant à la politique, les Romains diſoient : n'avez-vous donc point d'idée de ce que c'eſt qu'une République ? Ne concevez-vous donc pas l'avantage qu'il y a pour un peuple, d'être gouverné par une aſſemblée de gens ſages & éclairés, qui délibèrent ſur toutes les affaires, les diſcutent, & prennent le parti le plus utile à la Patrie, qui leur confie ſes intérêts ? Nous avons

été long-temps gouvernés ainsi ; & c'est sous cette espèce de gouvernement, que nous avons joui de plus de gloire & de plus de bonheur. De malheureuses divisions nous ont forcé à nous soumettre à un seul maître ; & depuis ce temps, les Dieux savent tout ce que nous avons souffert. Nous avons été les victimes de la politique de Tibère, de l'imbécillité de Claude, des extravagances de Caligula & des cruautés de Néron. Nous avons respiré quelques instans sous un petit nombre de bons Empereurs, tels que *Tite*, *Trajan*, *Antonin*, & celui qui règne aujourd'hui ; mais, en général, nous nous sommes mal trouvés du despotisme, que nos Empereurs ont exercé, sans que nous puissions dire pourquoi. Nous regardons ce despotisme comme une odieuse constitution de gouvernement ; c'est cependant la vôtre. Vous vous trompez, répondoient les Chinois. Quoiqu'il soit vrai qu'aucun Corps de l'Etat ne partage chez nous l'autorité avec notre Empereur, nous n'éprouvons aucun des malheurs dont vous vous plaignez, & notre Souverain n'abuse jamais de son pouvoir : ce n'est pas que

nos maîtres ſoient toujours de grands hommes, & qu'ils ne ſoient ſuſceptibles d'avoir des vices & des paſſions comme les autres hommes ; mais ils n'ont aucun intérêt à les ſatisfaire à nos dépens ; & , au contraire, ils en ont à goûter la ſatiſfaction qui leur revient, quand tous leurs peuples les béniſſent. Ils ſont élevés, comme nous le ſommes tous, dans les principes d'une bonne morale ; & ils ne trouveroient pas dans tout l'Empire un homme qui oſât en avancer de contraires. L'Empereur ne peut choiſir ſes conſeillers qu'entre ceux qui peuvent lui donner les meilleurs moyens de parvenir au but dont tout le monde convient ; & il choiſit toujours ceux qui ont eu le plus de ſuccès dans l'adminiſtration des Provinces qui leur ont été confiées. Ainſi, quoiqu'il paroiſſe que ce ſoit le Monarque qui choiſit ſes Miniſtres, c'eſt véritablement le peuple qui les nomme ; d'ailleurs, comment voulez-vous que, dans un Empire, où l'autorité paternelle & la tendreſſe filiale ſont ſi bien établies, l'Empereur ne ſe gouverne pas avec ſes Peuples, comme chaque père de famille ſe gouverne dans ſa maiſon.

Pour la ſociété, diſoient les Romains, permettez-nous de vous dire que vous l'entendez bien mal : il n'y en a point chez vous entre les hommes & les femmes, du-moins avec celles qui ne ſont pas les vôtres ou de votre famille : Que cela eſt triſte ! D'ailleurs, entre vous autres hommes, vous vous faites des complimens, vous uſez de cérémonies inſoutenables : au lieu que, chez nous, les deux ſexes ſe fréquentent, & l'étiquette n'eſt point obſervée avec cette ridicule rigidité. Seigneurs Romains, répondoient les Chinois, un uſage qu'on a ſuivi toute ſa vie, n'eſt point gênant. Les prétendus plaiſirs de votre ſociété mêlée ne nous ſont point connus ; mais nous préſumons qu'il peut réſulter de grands inconvéniens de vos agréables coutumes ; que la confuſion des rangs entraîne le déſordre de la ſociété même ; & qu'on eſt bien heureux de ne trouver & de ne chercher ſes plaiſirs qu'au ſein de ſa famille.

Enfin, quoi de plus abſurde, diſoient toujours les Romains, que ce que vous appelez votre littérature ? Vous n'avez point de grammaire, car vous n'avez point d'al-

phabet ; vous ne ſavez parler que par routine ; & pour lire, comme pour écrire, il faut que vous appreniez à connoître & à former autant de caractères qu'il y a de mots dans votre dictionnaire : la vie d'un homme ne ſuffit pas chez vous pour former un Lettré ; & celui-ci, après avoir étudié pendant bien des années, ne ſait pas encore auſſi bien lire & écrire qu'un petit Romain de ſept ans. Que n'adoptez-vous un alphabet comme le nôtre, qui n'eſt compoſé que de vingt-quatre lettres, dont il eſt aiſé de former des ſyllabes et des mots. Avec ce moyen, aidés de certaines règles aiſées à concevoir & à ſuivre, vous ſeriez bientôt en état d'avoir des livres ſur toutes ſortes de matières, que tout le monde pourroit lire & copier. Bientôt les connoiſſances deviendroient plus communes & plus étendues parmi vous ; & il n'y auroit plus aucun ſujet ſur lequel vous ne puſſiez parler & raiſonner. Eh ! c'eſt-là juſtement ce que nous voulons éviter, répondit un ſage Chinois. Nous ne voulons pas que la ſcience & la littérature deviennent trop communes chez nous, parce que cela nous ſeroit inu-

tile, & pourroit devenir dangereux. Il n'y a qu'une certaine meſure de ſcience dont le commun du Peuple a beſoin, & on peut très-bien l'apprendre ſans livres ; c'eſt celle de la morale, qui règle la conduite perſonnelle des citoyens, & leur inſpire ce qu'ils doivent pratiquer dans l'intérieur de leur famille, & à l'égard de leurs compatriotes & du reſte des hommes. Pour ſe conformer aux loix, le peuple n'a beſoin que d'entendre la publication que l'on en fait. Ceux qui ont beſoin d'en ſavoir davantage, peuvent, ſans inconvénient, perdre quelques années de leur jeuneſſe à apprendre à lire & á écrire ; il en réſulte que quand ils ſont en état d'étudier le fond des choſes, ils ſont en état d'en juger ; au lieu qu'un enfant qui ſait lire à ſept ans, & qui lit toutes ſortes de livres à quatorze, a la tête meublée de ſottiſes et d'extravagances, avant que d'avoir adopté un ſeul principe raiſonnable ; il ſe fait une fauſſe philoſophie avant d'être en état de goûter les règles de la bonne. Nous avons, dans ce Pays-ci, deux religions ; l'une faite pour les Lettrés, l'autre pour le Peuple : mais la

morale de l'une & de l'autre est la même ; elles enseignent toutes deux à être juste & bon. Il ne faut point trop étendre les idées du peuple, de peur qu'à force de raisonner, il ne se conduise mal.

Telle est en substance, Messieurs, continua le Juif errant, la conversarion que j'entendis entre le plus instruit des prétendus Ambassadeurs Romains, & un lettré Chinois. Elle m'est resté gravée dans la mémoire, depuis quinze cents ans ; & j'ai cru devoir vous en faire part, d'autant plus qu'en vous disant ce que l'on pensoit à la Chine dans ce temps-là, je vous apprends comment on y pense encore aujourd'hui ; car cet Empire a conservé ses principes de morale & de politique, ainsi que son étendue physique, tandis que tous les autres ont essuyé de si grandes révolutions, tant dans les esprits & dans les principes, que dans leurs possessions.

Troisième siècle.

Dans le cours de mes voyages, pendant le siècle suivant, ce qui attira le plus mon

attention, fut la fameuse Reine Zénobie, qui, pendant quelque temps, porta le titre d'Impératrice & d'Auguste avec son époux Odenat, Roi de Palmyre, en Asie; soutint ensuite, contre les Romains, une guerre, où elle se montra aussi digne d'être leur ennemie que leur Impératrice; & qui enfin succomba sous les coups de l'Empereur Aurélien, décora son triomphe, & mourut paisiblement dans l'état de simple particulière à Rome. Je la vis à Palmyre dans toute sa gloire; &, quelques années après, je la retrouvai à Rome, où je causai familièrement avec elle dans la langue de son Pays, que je possédois. Nous avons adoré ensemble le vrai Dieu; car elle croyoit & pratiquoit la Religion Juive.

La Ville où elle régnoit avoit été, dit-on, fondée par Salomon. Les Grecs & les Romains l'appeloient Palmyre, & nous autres Hébreux *Tadmor.* Elle n'est pas éloignée de l'Euphrate; &, quoique le Pays qui l'environne fût sec & aride, l'industrie de ses habitans en avoit fait une Ville riche & fertile. D'ailleurs, elle étoit située entre l'Empire Romain & celui des Parthes; &,

en se ménageant entre ces deux Puissances, elle tiroit de l'une & de l'autre les plus grands avantages pour son commerce.

Odenat régna sur cette Ville, & se fit un Royaume assez étendu du Pays qui l'environnoit : il étoit de Palmyre même ; son mérite, reconnu par ses concitoyens, l'avoit élevé à la souveraineté : mais sa considération augmenta beaucoup par l'alliance qu'il fit avec Zénobie, qui tiroit son origine des Ptolemées, Rois d'Egypte, & des Cléopâtres. Elle avoit la beauté de celles-ci ; mais sa conduite, sage & réservée, étoit bien différente de la leur. Sa figure étoit plus noble que voluptueuse, sa taille plus majestueuse que fine & élégante ; son esprit étoit très-cultivé ; elle avoit plus de savoir qu'aucune Princesse de son temps, & peut-être plus de valeur, de force d'esprit & de corps, de solidité dans le caractère, & de politique, qu'aucun Prince qui eût régné dans l'Orient depuis plusieurs siècles. Elle fut bientôt dans le cas de développer ses grands talens. *Sapor* avoit établi une nouvelle Monarchie sur les ruines de l'Empire des Parthes ; c'étoit celle des Perses.

Le ſuccès qu'il eut dans cet établiſſement, lui ſit concevoir le projet de devenir plus puiſſant que ces Parthes qu'il avoit détruits. Ils n'avoient fait que ſe défendre contre les Romains : Sapor voulut les attaquer & leur enlever l'Orient. Odenat & Zénobie en avertirent les Romains, qui ſe trouvoient alors gouvernés par un bon, mais foible Empereur, nommé *Valérien.* Ce malheureux Prince fut, pour ainſi dire, forcé de venir s'oppoſer aux irruptions des Perſes. Trompé, non-ſeulement par ſes ennemis, mais encore par ſes Généraux & ſes Miniſtres, il fut complettement battu, fait priſonnier, & traité avec une indignité, dont l'Hiſtoire de l'Empire Romain ne fournit aucun autre exemple. Il n'eſt pas vrai, comme on l'a dit depuis, que Valérien fut écorché vif; mais il eſt certain, comme je l'ai ouï dire dans le temps même, que Sapor le traîna long-temps à ſa ſuite, toujours revêtu de la pourpre impériale, que Sapor aviliſſoit tous les jours, en la foulant aux pieds ; puiſque toutes les fois qu'il vouloit monter à cheval ou ſur ſon char, il ſe ſervoit du dos de Valérien comme d'un marche-pied.

Zénobie & son époux attendirent, en fins politiques, que les Romains eussent été vaincus, pour paroître s'intéresser à eux; dès qu'ils furent humiliés, ils s'occupèrent des moyens de les secourir. En entreprenant de négocier en leur faveur, ils se préparèrent à faire la guerre à Sapor; & la mauvaise politique de celui-ci leur en fournit bientôt le prétexte. Il reçut avec hauteur les Ambassadeurs de Palmyre, & les renvoya à leurs Maîtres avec des menaces; ceux-ci s'unirent bientôt aux Romains, & tombèrent sur l'insolent Sapor. Quoique foiblement aidés par un très-foible Général Romain, ils battirent les Perses, s'emparèrent de toute la Mésopotamie; & en deux campagnes, ils portèrent la guerre jusques dans le centre de l'Empire Persan. Ils assiégèrent Ctésiphon, autrefois Capitale de l'Empire des Parthes; & ils eussent détruit la Puissance Persanne, s'ils n'avoient pas été bientôt livrés à leurs propres forces. Mais les troubles qui agitèrent l'Empire, les révoltes qui s'y élevèrent de toutes parts, obligèrent les troupes Romaines à les abandonner.

Gallien,

Gallien, fils de Valérien, avoit eu la foibleſſe de ſe parer, dans Rome, des ſuccès d'Odenat et de Zénobie ; il avoit pris le titre de vainqueur des Perſes, tandis que Sapor tenoit encore Valérien ſous ſes pieds. Il avoit promené dans Rome une pompe triomphale, où ſon char paroiſſoit entouré de priſonniers Perſans. Je me ſouviens d'avoir oui-dire que de jeunes Romains firent alors une plaiſanterie (puniſſable & déplacée, car toutes celles qui regardent les Souverains, le ſont), mais à cela près fort bonne ; ils s'approchèrent du char de l'Empereur, & allèrent regarder ſous le nez tous les priſonniers Perſans : on voulut les écarter, & on leur demanda ce qu'ils cherchoient. Nous voulons voir, dirent-ils, ſi, parmi tous ces gens-là, nous ne reconnoîtrons pas l'Empereur Valérien. Gallien punit ſévèrement cette impertinence, en faiſant brûler les mauvais plaiſans.

Cependant Gallien devoit récompenſer celui qui avoit combattu pour lui. Voyant qu'il ne pouvoit plus tenir les rênes de ſon immenſe Empire qui s'échappoient de ſes mains, il ne trouva d'autre expédient que de déclarer

Odenat Empereur des Romains dans l'Orient. Zénobie prit avec son époux le titre d'Auguste ; & ils furent alors tous deux au comble de la gloire. Ils redoublèrent d'efforts pour dompter Sapor & lui ravir son Empire ; & d'ardeur, de soins & de politique pour gouverner avec gloire & honneur, & rendre leurs peuples heureux. Ils ornèrent la Ville de Palmyre de tant de magnifiques édifices, qu'ils en firent une seconde Rome.

C'est dans cet état brillant que je vis la Ville de Palmyre & ses Souverains, environ l'an 260 (de votre ère). On faisoit généralement à Zénobie honneur de tous ces succès. Ce n'est pas qu'Odenat ne fût brave & n'eût quelque mérite ; mais celui de Zénobie étoit transcendant, & la singularité qu'il y avoit à le trouver dans une personne de son sexe, y ajoutoit un nouvel éclat.

Peu de temps après que je fus parti de Palmyre, Odenat fut assassiné avec un fils qu'il avoit eu d'un premier lit, & qui étoit déclaré César, mais qui auroit été, selon toutes les apparences, un Empereur sans mérite : il s'appeloit *Hérode*. Zénobie ven-

gea la mort de fon mari ; & le Royaume de Palmyre, ni l'Empire Romain en Orient n'auroient rien perdu, puifqu'ils la confervoient, fi Gallien n'avoit conçu contre elle une baffe jaloufie. Il voulut lui ravir l'autorité qu'elle avoit partagée avec fon mari, & qu'elle méritoit de conferver feule : il paffa en Orient, & ofa l'attaquer. Zénobie défendit fes droits & fon Pays avec nobleffe & conftance, & battit ces mêmes Romains qui l'avoient reconnue pour Souveraine. Cette victoire, en la comblant de gloire, mit le comble à la honte de Gallien ; bientôt fes fujets révoltés l'affaffinèrent. Son fucceffeur laiffa, pendant quelque-temps, l'Impératrice gouverner l'Orient ; & elle s'acquitta de ces nobles fonctions avec le plus grand éclat. Tout lui étoit foumis dans la Syrie, l'Arabie, l'Arménie & la Méfopotamie : elle conquit même deux fois l'Egypte, & en rapporta chez elle des richeffes immenfes. Dans une autre expédition, elle foumit à fon fceptre toute la Natolie & l'Afie Mineure, jufqu'à la Mer noire. La Judée reconnut fes Loix ; & elle parut favorable au Chriftianifme, apparemment

parce qu'il eſt fondé ſur notre ancienne religion.

Pour aſſurer le bonheur de ſes peuples, elle choiſit pour ſon premier Miniſtre le ſçavant Longin, dont nous avons un ſi beau traité ſur le ſublime : c'étoit l'homme le plus éloquent de ſon temps ; mais quelqu'habile qu'il pût être, il ne pouvoit égaler en politique & en ſageſſe l'Impératrice, ſa maîtreſſe.

Enfin, l'Empire Romain changea encore une fois de maître. *Aurélien* ſuccéda à *Claude le Gothique*, qui avoit ſuccédé à *Gallien*. Ce nouvel Empereur étoit un Militaire de grande réputation. Après s'être occupé pendant quelque-temps à ſoumettre les petits Tyrans qui s'étoient oppoſés à ſon élévation, il marcha contre Zénobie, & l'attaqua du côté d'Antioche ; tandis que *Probus*, qui devoit un jour lui ſuccéder, s'emparoit de l'Egypte, & en chaſſoit les Gouverneurs & les Troupes Palmyréniennes, Zénobie perdit d'abord une bataille, puis une ſeconde ; enfin, elle fut réduite à s'enfermer dans ſa Capitale, & y fut aſſiégée. Le ſiége dura long-temps. Tout

l'art & toutes les ruses de la guerre furent employés à l'attaque & à la défense. La place étoit très-pressée, lorsqu'Aurélien écrivit une lettre à la Reine de Palmyre. Il lui proposoit de lui faire grâce; mais la grandeur de son ame ne lui permettoit pas d'écouter tranquillement des propositions humiliantes. Elle répondit avec hauteur & avec une éloquence sublime, dont Longin fournit tout au plus les termes, & dont l'esprit & l'ame de Zénobie dictèrent sûrement les pensées.

Le siége continua. Zénobie voulut s'échapper pour aller chercher du secours auprès de ces mêmes Perses qu'elle avoit si souvent battus. Elle fut trahie, arrêtée, & livrée à Aurélien. Se voyant vaincue, ce fut encore avec noblesse qu'elle s'avoua telle; et, par une flatterie noble, elle trouva moyen d'adoucir la colère de son vainqueur. « J'ai vu, dit-elle, depuis quelques années, » bien des Romains revêtus de cette pourpre » impériale que vous portez; j'ai eu de » l'indulgence & de l'amitié pour quelques-» uns : j'ai méprisé ou vaincu les autres, » & vous êtes le premier Empereur que » j'aie pu craindre & respecter ».

Ce compliment valut à Zénobie sa grâce. Aurélien l'envoya à Rome, où elle fut traitée avec considération. Il acheva de soumettre l'Orient & l'Egypte, ruina Palmyre, & fit mourir l'illustre Longin. Après avoir été soumettre differens rebelles jusqu'au fond des Gaules, il revint enfin à Rome & voulut triompher. Zénobie décora son triomphe, & ce fut la dernière fois qu'elle parut avec l'éclat & la pompe de la Royauté. Quelques Sénateurs voulurent trouver mauvais que leur Empereur eût triomphé d'une femme; mais Aurélien leur répondit, en leur faisant si bien connoître la grandeur & les vertus de la Reine de l'Orient, que cette seule justification faisoit l'éloge de Zénobie.

Enfin, cette Princesse, lassée de la gloire qu'elle acquéroit, soit qu'elle fût victorieuse, soit qu'elle fût vaincue, se détermina à passer ses jours dans la retraite & dans la vie privée. C'est dans cet état que je l'ai vue pour la seconde fois. Elle occupoit une maison entre Rome & Tivoli: là, elle ne se souvenoit de sa grandeur passée, que pour se faire de tous les événemens de sa vie,

des motifs de reconnoissance envers l'Etre suprême. « Que je lui ai d'obligations, me » disoit-elle, de combien d'avantages ne » m'a-t-il pas comblée dans ma brillante » jeunesse ! je peux l'avouer sans orgueil, » à present que je ne suis plus rien de tout » cela. Comme femme, j'ai été belle & » adorée de mon époux ; comme Reine, » j'ai été aimée de mes sujets, crainte de » mes ennemis, estimée & respectée de mes » voisins ; des peuples nombreux m'ont été » soumis, & j'ai porté le premier titre de » l'Univers. Dans mes disgraces j'ai été » honorée par mes vainqueurs même ; & » je jouis dans ma vieillesse d'une honnête » aisance, de la paix, du repos, & des » douceurs de l'amitié ».

Quatrième siècle.

Pendant le cours de mon quatrième voyage & du quatrième siècle, ce furent encore les Empereurs Romains qui attirèrent ma première attention. *Constantin*, *Julien* & *Théodose*, sont les principaux de ceux qui régnèrent dans ce temps. Je pour-

rois vous dire bien des anecdotes ſur le premier; elles ne ſont pas toutes à ſon avantage; mais je veux ménager la gloire d'un Empereur à qui l'on a l'obligation d'avoir rendu la religion chrétienne dominante, & d'avoir aſſuré la divinité du Meſſie, en faiſant prononcer, en faveur de cette doctrine, le premier Concile général, qu'il aſſembla à Nicée. Quant à Julien, on peut peut en parler librement. Il avoit beaucoup d'eſprit & de connoiſſances; mais ſa tête étoit mal organiſée, & ſa philoſophie tout-à-fait mal entendue. Il a fait des ouvrages qui ont paſſé à la poſtérité. Ceux qui laiſſent de pareils monumens de leur eſprit, produiſent ſouvent des témoins contre eux-mêmes. On voit dans ceux de Julien, qu'il ne ſçavoit plus quels principes adopter en matière de philoſophie, ni quelles règles preſcrire aux hommes, pour leur inſpirer l'amour de la juſtice, de l'humanité, & celui de la ſubordination, que les Souverains ſont ſi intéreſſés à maintenir. Les abſurdités de l'idolâtrie avoient été dévoilées par les Apologiſtes du Chriſtianiſme; & il n'y avoit plus moyen de ſoutenir l'ancienne

cienne religion, qu'en ſuppoſant qu'elle étoit purement métaphyſique, & que ſous le nom des divinités Payennes, on entendoit des vertus ou des attributs de la divinité, que l'on avoit perſonnifiés. Mais on ne pouvoit dire à quoi toute cette métaphyſique & toutes ces allégories étoient bonnes, ainſi, le ſyſtême du paganiſme étoit ruiné par les fondements. Il falloit y ſubſtituer abſolument un autre ſyſtême; car la pure morale philoſophique n'en eſt pas un; il eſt aiſé de prouver qu'il vaut mieux être honnête homme que fripon, & vertueux que vicieux; mais cela ne ſuffit pas pour gouverner les hommes; il faut leur donner des motifs plus puiſſans que le raiſonnement, pour les déterminer à préférer des vertus gênantes, & ſouvent triſtes, à des paſſions vives & ſéduiſantes. La religion chrétienne, en établiſſant le dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, fourniſſoit ces motifs déterminans que la philoſophie, établie ſur les ruines du paganiſme, ne fourniſſoit pas. Il falloit donc que le chriſtianiſme triomphât, même ſans le ſecours des miracles; c'eſt ce qui eſt arrivé à la honte de Julien

l'Apostat, & de sa philosophie. Parlons un peu plus long-temps de Theodose.

J'ai vu cet Empereur deux fois dans le cours de mes voyages, la première en Orient, la seconde à Milan en Lombardie. Sa figure annonçoit un Prince digne d'occuper le trône des Césars ; il avoit la taille haute, le corps bien proportionné, le tour & les traits du visage bien réguliers, l'air grand & noble, & la physionomie majestueuse : il étoit magnifique, juste, humain & bienfaisant. Il vivoit avec ses courtisans sur un ton de familiarité franche & militaire, mais assez décente, pour ne le rendre pas méprisable. Dès sa plus tendre jeunesse il avoit suivi les camps, élevé sous les yeux de l'Empereur Valentinien avec Gratien son fils. Il avoit été envoyé de bonne heure avec son père en Afrique, où ils avoient fait, pendant plusieurs années, la guerre aux Rébelles & aux Barbares ; ensuite il avoit contribué à soumettre les Allemands qui habitoient entre le Rhin & le Danube, & avoit été fait Gouverneur de la Mœsie. Mais une accusation injuste qui coûta la vie à son père, le fit exiler en

Espagne, où il passa dix ans à s'occuper d'études utiles & de reflexions sérieuses qui lui servirent le reste de sa vie. Il aimoit les Lettres & les Arts ; mais il ne s'en occupoit qu'autant que ce goût ne lui enlevoit pas le temps qu'il vouloit & devoit consacrer à des objets plus importans. Il étoit sobre, & ses mœurs étoient pures. Il aima, presque éperduement, ses deux femmes, & les regretta beaucoup, mais elles ne le gouvernèrent pas. Ni maîtresses, ni favoris, ne prirent de l'empire sur son esprit ; ce ne fut que sur la fin de ses jours & de son règne que Ruffin, habile, mais dangereux Ministre, s'en empara. Théodose étoit pieux & zélé Catholique ; il avoit une grande déférence pour les Evêques & pour les Prêtres. Cependant on voit, par plusieurs traits de sa vie, qu'il gouvernoit plutôt le Clergé de son Empire, qu'il n'en étoit gouverné. Il n'y eut que S. Ambroise qui lui inspira tout ce qu'il voulut ; mais c'étoit par la force de la vérité & de la raison, & par les grands motifs d'une piété éclairee qu'il le subjuguoit. La politique de Théodose étoit

profonde pour son siècle. Il savoit dissimuler à propos ses ressentimens, & attendre le moment propre à la vengeance : mais c'étoit sans fausseté ; & s'il n'annonçoit point trop tôt le mal qu'il vouloit faire, au moins il n'accabloit pas de caresses ceux qu'il vouloit perdre quelque temps après. Telles étoient les grandes qualités de Théodose. Ses défauts étoient compatibles avec ses vertus. Il étoit violent, & se laissoit quelquefois emporter à la colère, d'une façon cruelle. Antioche & Tessalonique en ont ressenti les cruels effets : je me suis trouvé à portée d'en être témoin, ayant passé dans ces deux Villes, l'an 387 & 390. Les Antiochiens ayant hautement murmuré, à l'occasion d'un nouveau tribut que l'on vouloit lever sur eux pour les frais de la guerre contre les Goths, on voulut les forcer à payer cet impôt avec rigueur ; ils se révoltèrent. Dans leur première fureur, ils renversèrent les Statuts de l'Empereur, & insultèrent celles de l'Impératrice *Flaccile*, sa première femme, qu'il avoit fortement aimée, & qui étoit morte à Antioche. Théodose irrité, jura de démolir

ou de brûler toutes les maisons de la Ville d'Anthioche ; d'en faire périr, ou du moins d'en chasser tous les habitans, & enfin de la détruire entièrement. On s'attendoit à cette ruine totale lorsque j'approchai de cette grande Ville ; le trouble & la consternation y étoient extrêmes : cependant elle n'éprouva qu'une partie des malheurs qu'elle pouvoit craindre. Des Commissaires Impériaux arrivèrent avec des troupes : ils firent mettre les citoyens les plus considérables en prison, & recherchèrent, avec beaucoup de rigueur, tous ceux qui avoient eu part à la sédition. On s'attendoit à quelque événement plus fâcheux, lorsqu'on vit arriver à Antioche, du côté du Mont Liban & du désert, une foule de Solitaires, qui ayant appris dans leur retraite le danger qui menaçoit la Ville la plus prochaine de leur hermitage, accoururent pour faire cesser les alarmes & prévenir les punitions. Ils abordèrent les Commissaires de l'Empereur, avec l'air de gens qui connoissoient bien peu le monde, auquel ils avoient renoncé depuis tant d'années, & leur firent des remontrances d'une naïveté tout-à-fait

évangélique, qui produisirent pourtant leur effet. Je me souviens d'avoir vu l'un d'eux, nommé *Macédonius*, qui avoit, disoit-on, cent vingt ans : il portoit une barbe blanche, qui descendoit jusques à la ceinture, & étoit vêtu d'une espèce de tunique d'une étoffe grossière. Il aborda deux des Commissaires Impériaux qui étoient à cheval, leur ordonna d'en descendre, & d'aller dire à l'Empereur « qu'il avoit tort de ressentir aussi vivement une insulte légère ; » que les statues renversées n'étoient qu'un » marbre insensible ou qu'un métal aisé à » retrouver ; mais que les hommes que sa » cruauté alloit faire périr, ne pourroient » pas se remplacer si promptement ». D'autres, de ces bons Hermites, pleuroient & imploroient la clémence du Souverain irrité, en criant dans les rues *miséricorde*. On rendit compte à l'Empereur de ces scènes singulières ; il n'y considéra que le zèle, la charité & la piété des Pères du désert, & ces sentimens le touchèrent. Flavien, Archevêque de cette Ville, acheva d'adoucir son esprit, en lui demandant grace pour son peuple. Enfin elle fut accordée, même

aux plus coupables, & tout rentra à Antioche dans l'ordre accoutumé.

L'affaire de Theſſalonique fut bien plus tragique, & me frappa d'une horreur dont je frémis encore : que la colère des Souverains d'alors étoit terrible ! Et comment pourrez-vous croire, vous, Meſſieurs, qui vivez dans des Pays & dans un ſiècle de douceur & d'humanité, que ce ſoit un Empereur des plus pieux, des plus humains & des plus ſages, entre ceux qui ont rempli le trône des Céſars, qui ait ordonné ce maſſacre.

Le ſujet de la révolte de Theſſalonique fut tout-à-fait ridicule. Un cocher ou conducteur des chars du Gouverneur Botheric, étoit d'une habileté merveilleuſe, gagnoit tous les prix aux jeux du cirque, & étoit admiré du Peuple, au point qu'il devint ſon idole. Cependant c'étoit un mauvais ſujet, qui s'enivroit ſouvent ; & dans ſes accès d'inſolence & d'ivreſſe, commettoit des déſordres, & même des crimes impardonnables. Le Gouverneur, ſon maître, le fit arrêter & mettre au cachot. Le jour des courſes étant arrivé, le peuple ne voyant point

paroître le cocher favori, se mutina; & l'affaire alla si loin, que la populace força le Palais du Gouverneur, assomma plusieurs Magistrats, & tua Botheric lui-même. Une pareille sédition méritoit certainement une punition exemplaire & terrible; mais dans aucun cas le Souverain, en punissant ses sujets, ne doit confondre les innocens avec les coupables. Théodose le savoit, sans doute, mais sa colère l'emporta. On prétend que les conseils de Ruffin y contribuèrent; quoiqu'il en soit, l'Empereur donnà l'ordre cruel de massacrer sept mille habitans de Thessalonique, en punition de la mort du Gouverneur & de six Magistrats.

J'étois arrivé de la veille dans cette Ville malheureuse. Je me promenois dans les rues, tandis que la plus grande partie du peuple étoit rassemblée dans le cirque, où le cocher du feu Gouverneur les amusoit, & leur prouvoit, par son adresse, qu'il étoit digne de leur protection : deux légions des troupes Romaines entrent tout-à-coup dans la Ville par deux portes opposées : j'en vis passer une qui marcha droit au cirque, & occupa une des deux entrées de

cette enceinte ; l'autre en avoit fait autant de fon côté : un inftant après j'entendis des cris horribles ; les foldats s'étoient jetés fur les citoyens défarmés, &, en peu d'heures, tous les fpectateurs des jeux furent égorgés, au nombre de 4000. Il manquoit encore 2000 hommes au compte des foldats de Théodofe ; ils le complettèrent en fe répandant dans la Ville, & tuant au hafard tout ce qu'ils rencontroient. J'aurois peut-être été enveloppé dans ce carnage, fi l'ordre du Fils de Dieu, qui empêche qu'on ne puiffe attenter à ma vie, ne m'eût fouftrait aux horreurs du maffacre. Je me hâtai de me dérober à cet affreux fpectacle ; & ayant promptement traverfé les montagnes d'Epire, & m'étant embarqué à Diracchium, fur la mer Adriatique, j'arrivai bientôt à Ravene, & je fus à Milan auffitôt que le courier qui portoit la nouvelle de cette malheureufe expédition. L'Archevêque, Ambroife, avoit déja fait à l'Empereur, qui fe trouvoit dans cette Ville, quelques remontrances fur l'excès de fa févérité contre les Theffaloniciens. Théodofe avoit paru en fentir toute la force, d'autant plus que les termes en

étoient mesurés, & qu'on remarquoit dans le discours du Saint Prélat que tantôt il parloit en sujet qui s'adresse à un Empereur, qu'il respecte & qu'il craint, & tantôt en Pasteur vigilant & sévère, qui corrige une brebis de son troupeau qui s'est égarée. Théodose, sur l'esprit duquel la religion & la raison avoient un véritable empire, convint de son tort vis-à-vis de son Evêque, & l'assura qu'il étoit fâché du mouvement de colère auquel il s'étoit livré : mais le saint & zélé Prélat trouva que ce n'etoit pas assez d'un repentir obscur & secret ; il jugea qu'il devoit être public ; & un jour de grande fête, l'Empereur s'étant présenté pour entrer dans la Cathedrale, Ambroise sortit au-devant de lui, & du ton d'un homme inspiré : « Seigneur, lui dit-il, » comment osez-vous vous présenter pour » participer aux saints mystères, les mains » teintes du sang innocent »? Théodose l'assura qu'il se repentoit, & lui cita l'exemple de David. « Puisque vous avez imité son » crime, repartit Ambroise, imitez sa péni- » tence ». L'Empereur s'y soumit ; & je l'ai vu, pendant mon court séjour à Milan,

à la porte de l'Eglise, au rang des pénitens. Cependant Ambroise ne le laissa pas long-temps dans cette situation fâcheuse & humiliante : il savoit que s'il faut quelquefois en imposer aux plus grands Souverains, il ne faut jamais pousser trop loin la sévérité à leur égard. Il l'engagea à réparer, par de bonnes œuvres de toute espèce, la faute énorme qu'il avoit commise. Ambroise sentoit que l'on a, du moins, cette ressource avec les Souverains, que quand ils ont fait de grands maux à l'humanité, ils peuvent lui faire aisément de grands biens. Ainsi finit l'affaire de Thessalonique.

A cette occasion je ne peux m'empêcher de vous faire le portrait de Saint-Ambroise, qui joue, peut-être, dans l'Histoire de Théodose, un aussi grand rôle que l'Empereur même ; & qui, d'ailleurs, peut être proposé pour modèle à tous les grands Evêques du monde catholique. Lorsque je vis ce saint Prélat à Milan, il avoit, à-peu-près, 50 ans. Sa taille étoit assez grande, sa figure belle & noble, sa physionomie ouverte & décente, ses yeux vifs, spirituels, quoique son regard fut plein de

douceur. Son père avoit été revêtu de la dignité de Préfet du Prétoire dans les Gaules, qui étoit une des places les plus considérables de l'Empire. Le jeune Ambroise, élevé avec un soin digne de ses talens naturels, se distingua bientôt dans l'étude des Loix & dans celle des Lettres. Ayant été reconnu de bonne heure pour un Magistrat également intégre & éclairé, il parvint, d'emploi en emploi, jusqu'à celui de Gouverneur des Provinces de Ligurie & d'Emilie, dont Milan étoit la Capitale. Il s'y concilioit l'estime & l'amour des peuples, lorsque l'occasion se présenta d'en recevoir une preuve bien flatteuse. *Auxence*, Archevêque de Milan, étant mort, l'on fut très-embarrassé de lui choisir un successeur qui fut agréable au Peuple & au Clergé. L'Empereur nomma un Commissaire pour assister à l'élection que devoient faire ces deux ordres réunis : ce fut Ambroise qu'il nomma : ce dernier exhorta avec tant d'art les deux partis à se concilier, qu'ils s'accordèrent en effet, & ce fut pour l'élire. Ils crurent que celui qui tenoit avec tant d'équité la balance à la main pour les juger,

devoit tenir de même le bâton paſtoral pour les conduire dans la voie du ſalut. Ambroiſe refuſa d'abord d'accepter cette dignité ; mais enfin ſes bonnes intentions le juſtifièrent auprès de lui-même, & il reçut les ordres ſacrés & celui de l'Epiſcopat.

Il conſerva, dans ce nouvel état, les premières habitudes de ſon eſprit ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit courtiſan habile & délié, ſans baſſeſſe & ſans fauſſeté ; noble dans ſon air & dans ſes manières ; éloquent & perſuaſif ſans pédanterie & ſans bavardage, ſachant ſe plier aux circonſtances, ſans jamais intéreſſer ſa conſcience ni ſon honneur.

Maxime ayant aſſaſſiné Gratien, & étant prêt à paſſer en Italie & à marcher contre Valentinien, frère de celui qu'il venoit de faire périr, ce jeune Empereur & ſa mère eurent recours à Ambroiſe, & le prièrent d'arrêter, s'il étoit poſſible, Maxime au-delà des Alpes. L'Archevèque les traverſa, pour aller au-devant du tyran, &, ſans ſe compromettre, ſe conduiſit avec lui d'une façon ſi adroite, qu'il le diſſuada d'entrer en Italie. Ce fut pourtant à des Ariens qu'il

rendit ce service. Justine, mère du jeune Valentinien, étoit zélée pour cette hérésie. Elle voulut chasser Ambroise, qui étoit catholique, de sa Cathédrale; mais le Prélat mêlant le respect à la fermeté, se maintint dans son siége & dans sa gloire, sans donner lieu au mépris, ni prise à la calomnie. Il savoit qu'il pouvoit compter sur la protection de Théodose; & ce fut principalement contre les Payens qu'il s'en servit utilement. Ce fut par ses conseils que, pendant le cours du règne de ce Prince, on vit l'idolâtrie presqu'entièrement abolie dans l'Empire Romain.

Vous connoissez sans doute, Messieurs, les harangues du Sénateur *Symmaque*, qui plaida en faveur du paganisme contre Saint-Ambroise, & les réponses de celui-ci? Elles sont imprimées & entre les mains de tout le monde : pour moi, qui les ai lus ou entendu lire dans leur nouveauté, voici le jugement que j'en ai porté, après avoir admiré l'éloquence & l'érudition des deux Orateurs & de leurs disciples, entre lesquels on doit compter Saint-Augustin, qui fut celui de Saint-Ambroise.

Symmaque, qui vouloit qu'on laissât subsister l'autel de la victoire, élevé au milieu du Capitole, & sur lequel, suivant l'ancien usage, le Sénat offroit des sacrifices pour la prospérité de l'Empire & de l'Empereur, faisoit un grand étalage de toute la gloire que Rome avoit acquise, depuis plusieurs siècles, sous la protection de ses prétendus Dieux titulaires. Mais toute cette réthorique ne prouvoit rien ; l'on avoit des exemples journaliers d'Empereurs dévoués au paganisme, battus par les Barbares, & d'Empereurs chrétiens triomphans. Pour donner l'avantage à une religion sur l'autre, il falloit montrer quelle étoit celle qui pouvoit rendre les hommes meilleurs, & ce n'étoit sûrement pas la Payenne. Les Ministres de J. C. étoient des Ministres de paix ; ils prêchoient la concorde & la pureté des mœurs ; au contraire, les Prêtres idolâtres étoient des Ministres de sang, & ils autorisoient la débauche. Depuis plusieurs siècles, la Religion Chrétienne comptoit une infinité de martyrs, & la Payenne, autant & plus de persécuteurs.

La politique de ceux qui disputèrent

l'Empire à Théodose, fut de favoriser à plusieurs reprises les Payens, ou du moins de les ménager : politiquement parlant ils avoient raison ; mais enfin Théodose triompha, & sa Religion avec lui : à la fin du siècle suivant, le paganisme n'étoit plus connu que des Poëtes.

Ambroise ne survécut que de deux ans à son Empereur ; il mourut en 397, âgé de 84 ans.

Cinquième siècle.

Mon cinquième tour du monde fut pendant le cinquième siècle, & ce fut celui où je vis le plus de ces étonnans événemens, qui font admirer la Providence, & déconcertent tout-à-fait la raison humaine. L'Italie, les Gaules, l'Espagne, & Rome même, devinrent la proie des Barbares ; & avant que ce siècle fut fini, l'Europe entière, à la reserve de la Grèce, étoit soumise à des peuples sortis du fond du nord, de la plupart desquels le nom n'étoit pas connu le siècle précédent. C'est d'eux que descendent encore aujourd'hui tous ces grands

Princes

Princes qui vous gouvernent, Meſſieurs, avec tant de gloire & d'éclat, & qui ont des Cours ſi brillantes, dont la politeſſe & les agrémens ſurpaſſent tout ce que Rome offroit de charmant dans le ſiècle d'Auguſte. Je vais vous offrir le tableau de ce qu'étoient vos ancêtres, non-ſeulement au cinquième ſiècle, mais dès les troiſième & quatrième, où je commençai à les voir dans leur berceau, c'eſt-à-dire, dans les pays du nord, dont ils ſont ſortis pour ſe répandre dans le centre, & dans les parties méridionales de l'Europe.

Pour ne pas entrer dans une trop longue énumération de tous ces peuples barbares, qui, originairement, ſe reſſembloient tous, & qui ſe ſont, par la ſuite, confondus les uns dans les autres, je me bornerai à ſix; ſavoir, les *Goths*, qui, ſubdiviſés en *Oſtrogoths* & en *Viſigoths*, ont été ceux des Barbares qui ont fait le plus de bruit, & ont étendu le plus loin leur domination; les *Vandales*, les *Lombards*, les *Francs*, les *Allemands* ou *Saxons*, & les *Huns* ou *Scythes*.

Les Goths, ſortis originairement des

pays voisins de l'embouchure de la Vistule, chassés par d'autres peuples, ou devenant trop nombreux, remontèrent ce fleuve jusqu'à son embouchure ; & enfin, traversant les Monts Crapaques, ils s'avancèrent dans ce qui forme aujourd'hui la Hongrie, & jusques sur les bords du Danube : c'est là que les Romains commencèrent à entendre parler d'eux ; & c'est là que je vis, pour la première fois, ces Barbares, qui y étoient établis au troisième siècle. Ils étoient déjà divisés en Ostrogoths, Visigoths & Gépides : ces derniers furent bientôt détruits ; mais les deux autres formèrent dans la suite deux grands Empires ; les Ostrogoths régnèrent en Italie, & leur domination finit au sixième siècle ; celle des Visigoths dura en Espagne jusqu'au huitième.

Les premiers Goths que je vis, étoient des gens d'une taille élevée, & d'une force extraordinaire ; ils avoient l'air féroce, ne parloient qu'une langue barbare & inconnue dans l'Empire Romain, & n'avoient pas même l'usage de l'écriture. Accoutumés aux froids les plus rigoureux, ils n'étoient presque pas vêtus. Cependant ces peuples, dans

l'état où je viens de les dépeindre, fournirent un Empereur à Rome dès le troisième siècle : l'histoire en est bien singulière. Ce personnage, connu sous le nom de *Maximin*, & qui, quand il fut Empereur, se décora des noms magnifiques de *Caius-Julius-Verus-Maximinus*, étoit né sur les bords du Danube, & avoit gardé les troupeaux. Aucune bête féroce ne lui résistoit; bientôt il se rendit aussi redoutable aux voleurs qu'aux loups & aux ours. En assommant les brigands, il se concilia leur estime; ils le firent leur chef; & il se signala si bien dans cette qualité, que les Généraux Romains trouvèrent qu'il étoit de leur intérêt d'en faire un Officier dans leurs troupes. La Légion dans laquelle il servoit s'étant trouvé de garde auprès de l'Empereur *Sévère*, lorsque celui-ci, à l'occasion de la naissance de son fils, faisoit célébrer des jeux, dont la lutte faisoit partie, il s'offrit à lutter contre tous ceux qui voudroient avoir affaire à lui. Comme il avoit huit pieds de haut, & étoit encore d'âge à pouvoir grandir, il effraya tout le monde; & l'Empereur même ne voulut

permettre qu'il combattît que contre les Goujats & les Vivandiers de l'armée, pour ne pas compromettre avec lui des Généraux & des Officiers considérables. La précaution étoit très-bonne, car Maximin assomma à coups de poings, sans reprendre haleine, plus de cent Charretiers, ou gens de cette espèce qui n'étoient pas bien importans, mais qui étoient très-forts & très-vigoureux. Cet exploit & plusieurs autres de la même force, (que vous croiriez, Messieurs, tout-à-fait fabuleux & romanesques, si je ne vous assurois que j'en tiens le récit de témoins oculaires, & que d'ailleurs vous avez pu le lire dans des Auteurs les plus dignes de foi) firent tant d'honneur à Maximin, qu'il parvint successivement aux grades les plus élevés de la Milice. Il fut ami du cruel *Caracalla*; il méprisa *Macrin*, son indigne Successeur, revint se mettre à la tête des armées *d'Eliogabale*; & il eut toute l'autorité militaire sous ce foible Prêtre du Soleil. Pendant tout le temps que régna *Alexandre Sévère*, il le fit trembler; enfin celui-ci ayant été tué par ses propres soldats, *Maximin* fut élevé sur le trône des

Céfars. Il n'avoit cependant d'autre mérite que la force & le goût de tuer les gens. Quand il eut le pouvoir le plus étendu, il en ufa fans modération & fans juftice. Son règne, qui dura pendant quatre ans, fut un maffacre continuel. Il fit éprouver, entre autres, aux Chrétiens, la plus violente perfécution : enfin il fus tué par fes foldats, & ceux qui firent fon panégyrique après fa mort, ne purent que le louer fans exagération d'avoir eu une force & un appétit prodigieux. Il mangeoit quarante livres de viande par jour, & buvoit huit cruches de vin quand il ne faifoit pas d'excès; il affommoit un cheval d'un coup de poing, écrafoit des pierres avec fes doigts, & fendoit des arbres avec fes mains.

Les Goths du troifième fiècle ne pouvoient produire des Héros que de cette efpèce ; mais ils fe policèrent un peu plus au quatrième fiècle : les Romains même leur firent paffer le Danube, & les établirent en Thrace. Ce fut là qu'ils eurent de grands demêlés, & des guerres avec l'Empereur Théodofe, qui les arrêta pendant tout le cours de fon règne, & les empêcha

de passer en Occident. Ils avoient déjà reçu la connoissance de la Religion Chretienne, & celle de l'Art de l'écriture, par un Evêque Arien, nommé Ulphilas. Sous Honorius, fils de Théodose, ils passèrent en Italie, & Alaric, leur Roi, prit la Ville de Rome. Les richesses dont ils s'emparèrent, sans les rendre plus justes, plus humains, ni plus honnêtes, commencèrent à leur faire connoître le luxe, & à leur donner l'idée de la politesse. Partagés en Visigots & en Ostrogoths, ils devinrent bientôt maîtres des plus beaux Pays de l'Europe, de l'Italie, de l'Espagne, & des Provinces Méridionales de la France. La Cour de Théodoric, qui commença à régner à la fin du cinquième siècle, & ne mourut qu'au sixième, offroit un mêlange singulier & très-curieux de luxe & de barbarie : je vous en entretiendrai dans un moment, l'ayant vue ; en attendant, je vais vous dire un mot des autres barbares.

Les Vandales tiroient leur origine du même pays que les Goths : ils avoient, à-peu-près, les mêmes qualités & les mêmes défauts. Comme eux ils s'approchèrent de

l'Empire Romain, & y entrèrent par différens côtés; mais ce n'est pas dans cette partie de l'Europe qu'ils eurent le plus grand succès. Ils pénétrèrent par la Gaule en Espagne; &, ayant encore été poursuivis par les Goths, ils passèrent en Afrique, où ils établirent une Monarchie redoutable & puissante, qui dura jusqu'au milieu du sixième siècle. Leur sort fut pareil à celui des Goths; de Sauvages & tout-à-fait barbares qu'ils étoient, ils devinrent plus policés, en conservant cependant un caractère de cruauté, dont ils donnèrent de terribles preuves. Genseric, le plus illustre de leurs Rois, en fournit des exemples qui font frémir. Comme ils étoient Ariens, ils firent souffrir aux Catholiques des persécutions plus sanglantes que celles des Empereurs Payens contre les Chrétiens.

Les Lombards avoient encore la même origine; ce fut de la Germanie (à présent l'Allemagne) qu'ils passèrent en Italie, seulement au sixième siècle. J'ai vu ces barbares, à leur arrivée, distingués des autres, parce qu'ils avoient une barbe longue, &

qu'ils portoient une espèce de pique à fer large & tranchant, que l'on appeloit Lombarde, & d'où vient le mot de Hallebarde. La belle Province de Lombardie a conservé leur nom, & leur Empire ne fut détruit que par Charlemagne, à la fin du huitième siècle.

Les Francs & les Bourguignons, sortis également de la Germanie, ont soumis la Gaule autrefois peuplée par les Celtes, anciens barbares qui avoient eu le temps d'être polis par les Romains depuis la conquête de Jules-César. Aussi quand les Francs entrèrent dans les Gaules, trouvèrent-ils que tout y étoit presque Romain. Quatre siècles de soumission à l'aigle Romaine, & au moins deux siècles de christianisme, avoient opéré ce changement. Il en a fallu davantage aux Francs, pour que les mêmes causes aient produit les mêmes effets; mais enfin, après un long espace de temps, la France est devenue, vous en conviendrez, Messieurs, le Pays où l'urbanité Romaine a le plus généralement repris ses droits.

Les Allemands & les Saxons sont ceux des

des barbares qui ont le plus long-temps conservé leur vieille impolitesse, se tenant renfermés au milieu de leurs forêts. Les Romains & les anciens barbares, plus civilisés, se contentèrent pendant long-temps de les y renvoyer, quand ils s'en écartoient. Enfin, Charlemagne les a forcés dans leurs retraites, & ce n'est qu'avec grande peine qu'on les a rendus & chrétiens & polis.

Ceux de tous ces peuples qui attirèrent le plus mon attention, au siècle dont je vous parle, furent les *Huns*, descendans des *Scythes*. J'ai vu moi-même leur chef *Attila* & son camp, ou, pour mieux dire, sa horde, qui fit trembler avec tant de raison toute l'Europe, au cinquième siècle. Leur figure étoit si horrible, leur physionomie si hideuse & si épouvantable, qu'il ne faut pas s'étonner du bruit qui a couru, qu'ils tiroient leur origine de certaines sorcières qui avoient eu commerce avec des démons. Leur taille n'étoit pas haute, & ils n'avoient pas même l'air nerveux; mais ils n'en étoient pas moins forts & endurcis aux fatigues. Ils n'avoient pour tout langage que des cris

aigus & des sons mal articulés, & aucune connoissance de l'écriture. Aussi quand ils voulurent se policer, adoptèrent-ils la langue & les caractères des peuples qu'ils conquirent. Ils habitoient sous des tentes, & vivoient de lait de jument, de chair & de sang de cheval.

Le terrible Attila, avec l'air & la férocité de sa Nation, avoit l'ame grande, étoit capable de projets vastes, & avoit même une sorte de politique. Il prétendoit être possesseur d'une épée consacrée à *Mars*; elle fit trembler long-temps la Gaule & l'Italie. Enfin, il mourut dans une débauche. Ses sujets & ses enfans ne soutinrent pas sa gloire. Dès que leur férocité commença à s'adoucir, ils perdirent tous leurs avantages, & furent bientot confondus avec d'autres Nations.

Sixième siècle.

Je vous ai promis de vous parler de la Cour de Theodoric.

Ce Roi Goth, le second des Princes barbares qui remplacèrent, à la fin du cinquieme siècle, les Empereurs d'Occident,

étoit encore né ſur les bords du Danube. Son père *Théodomir*, fils de *Valamir*, avoit fait la guerre au terrible Attila, & le fils marcha avec des troupes aguerries contre *Odoacre*, Herule de Nation, qui s'étoit rendu maître de l'Italie, après avoir éteint, ou du moins ſuſpendu le titre d'Empereur d'Occident. Il le vainquit, & régna, pendant trente-ſept ans, en paix ſur l'Italie, ayant fait alliance avec tous les autres Princes & Rois barbares qui pouvoient troubler la douceur de ſon règne. Les Grecs & les Romains étoient trop foibles pour l'inquiéter.

Je fus bien étonné, lorſque je vis ce Prince dans les deux voyages que je fis à ſa cour, l'un à la fin du cinquième ſiècle, & de mon cinquième tour du monde, l'autre trente ans après, pendant le cours de mon ſixième voyage. Je trouvai que ce barbare poſſédoit tous les avantages & qu'il faiſoit les plus grandes actions qu'on eût pu attendre des Empereurs de Rome dans ſes plus beaux ſiècles.

Il trouva ſes peuples ſans loix, & ſentit

qu'ils en avoient besoin, sur-tout puisqu'ils menoient un nouveau genre de vie, & qu'ils devoient faire société avec un peuple qui avoit des loix. En effet, les Romains en avoient ; mais étant soumis par les barbares, une partie de ces loix ne leur convenoit plus. Il falloit leur en donner de nouvelles ; c'est ce que fit Théodoric : sans doute que Cassiodore, son Chancelier, un des plus grands & des plus savans hommes qu'ait produits l'Italie, contribua beaucoup à inspirer, & à rédiger ces sages loix ; mais du moins Théodoric eut le mérite d'en sentir le prix, de les revêtir de son autorité, & de les faire exécuter. Il aimoit les lettres & les sciences ; &, pendant long-temps, il fit ses délices de la société de *Boëce*, Littérateur aimable, qui lui faisoit connoître les Auteurs Grecs & Latins, & lui inspiroit les principes d'une saine philosophie. Théodoric éleva *Boëce* à la dignité de Consul. Je me trouvai un jour confondu dans la foule de ceux qui applaudissoient à cette marque d'honneur donnée à la philosophie. Hélas ! trente ans après, nous fûmes obligés de changer nos éloges en chants funèbres. Nous

parlerons de cela dans un moment ; en attendant, je vais continuer de vous peindre les beaux jours du règne de Théodoric. Il fit des efforts pour tirer de leurs ruines les monumens de la belle antiquité, & pour encourager les arts à produire de nouveaux chef-d'œuvres. Malheureusement il ne put ressusciter le goût déjà anéanti, & qu'on ne fait pas renaître si aisément ; mais du moins éleva-t-on par son ordre, & sous ses yeux, des masses de bâtimens superbes, d'une construction hardie & singulière, & d'un travail qui étonne du moins s'il ne plaît pas. Enfin, ne pouvant rappeler le bon goût, il en créa un ; c'est le goût gothique.

Cassiodore qui avoit d'abord été le chef de sa Justice, le fut ensuite de ses finances, & enfin Grand-Maître de sa Maison, Préfet du prétoire, Patrice & Consul. Ces dernières dignités lui donnoient toute l'autorité militaire, du moins celle qui peut s'exercer sous les yeux du Souverain par une suite de sa confiance, sans obliger à s'en éloigner pour commander les armées. Théodoric lui-même appeloit Cassiodore *Philosophe*

empourpré, c'est-à-dire, Philosophe revêtu de toutes les dignités dont la vraie philosophie peut rendre digne. Mais que ce Philosophe eut à souffrir pendant les dernières années de la vie de son Maître!

Lorsque je repassai à la Cour de ce Roi, je le trouvai bien changé. La férocité nationale, les anciens principes d'une mauvaise éducation s'étoient réveillés dans la vieillesse de Théodoric. Il venoit de faire mourir le Sénateur Symmaque, homme d'un grand mérite ; &, après avoir longtemps tenu en prison ce même *Boëce*, (gendre de Symmaque) qu'il avoit tant aimé & honoré, il le fit également mourir. Enfin, ce fut dans une sorte d'accès de fureur & de remords qu'il périt lui-même.

Cassiodore, en sage Ministre & en habile courtisan, supporta les défauts de son Maître, sans jamais les approuver; & dès qu'il fut mort, il s'occupa du bonheur des peuples, & de celui des enfans de Théodoric. Ce Roi Goth laissoit une fille digne d'avoir eu pour Maîtres Cassiodore & Boëce ; elle s'appelloit *Amalazonte*, & cette Princesse

avoit un fils jeune encore, nommé *Atalaric.* Cet enfant fut couronné, & sa mère chargée de sa tutelle. Un génie supérieur, une érudition étonnante dans une personne de son sexe, & sur-tout dans une Princesse de race barbare, une conduite régulière avec des graces & de la beauté, étoient les avantages & les qualités d'Amalazonte. Son fils ne répondit point à ses soins, & mourut jeune. La Princesse ne pouvoit suivre un conseil plus sage que celui d'épouser son cousin *Théodate*, qui avoit les droits les plus certains à sa Couronne. Mais celui-ci, qui n'étoit que barbare, la fit bientôt enfermer & mourir. L'Empereur *Justinien* envoya des troupes pour venger la mort *d'Amalazonte.* Les Goths se défendirent contre les Grecs; mais sacrifièrent leur indigne Roi Théodate, & élurent *Vitigès*, qui fit long-temps la guerre contre le fameux *Bélisaire*, & fut enfin le dernier Monarque des Goths en Italie.

Ce n'est pas sans surprise que j'ai appris que Cassiodore avoit continué d'être le Ministre de Théodate & de Vitigès, & que ce ne fut qu'après leur mort qu'il se retira dans

un Monastère, dont il mourut Abbé. Comment, me suis-je dit plusieurs fois, cet honnête homme, ce Philosophe a-t-il pu vivre à la Cour de ces différens maîtres barbares, & supporter leur cruauté? C'est qu'indépendamment de ce que dans ces temps malheureux les actes de barbarie effrayoient moins, parce qu'ils étoient plus communs, Cassiodore, ainsi que ses semblables, étoit soutenu par le plaisir de rendre du moins quelquefois service à la vertu opprimée.

Pendant le reste de mon sixième voyage, j'eus aussi occasion de voir cet Empereur Justinien, dont le nom emporte avec lui, dans toute l'Europe, l'idée de la justice, du droit & de la raison, parce que le corps de loix qu'il fit publier est effectivement un chef-d'œuvre de sagesse & d'équité. A vrai dire, c'est l'ouvrage des Jurisconsultes qu'il fit travailler, tels que *Tribonien*. De même si Justinien fut vainqueur des Perses & de tous les Barbares, ce fut par les Généraux qu'il mit à la tête de ses armées, tels que *Bélisaire* & *Narsès*; & s'il s'immortalisa par la superbe Eglise de Sainte-Sophie, à

Conſtantinople, c'eſt qu'il y employa d'habiles Architectes : ce fut d'ailleurs un Prince médiocre, & qui ſe déshonora par ſes foibleſſes, ſur-tout ſur la fin de ſon règne. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, après en avoir paſſé quarante ſur le trône. Cependant, ne croyez pas tout le mal qu'on en a dit. Il eſt faux que l'Impératrice *Théodora*, ſa femme, ait mené, avant que de monter ſur le trône, & depuis, la vie déſordonnée dont quelques Hiſtoriens ſatyriques l'ont accuſée. Elle prit trop de crédit ſur l'eſprit d'un époux vieux & foible ; elle lui fit commettre quelques injuſtices, & eut des paſſions & des caprices : dès ce ce moment, la calomnie imagina de faire courir ſur ſon compte les bruits les plus déſavantageux, pour la rendre plus odieuſe. Ne croyez pas non plus que Béliſaire ait jamais demandé l'aumône à la porte de Conſtantinople. C'étoit un grand Général qui fut la victime d'une intrigue de Cour. On ne voit rien là de bien extraordinaire.

Ce qui me ſurprit le plus dans ce ſiècle, ce furent les factions des verds & des bleux, qui partagèrent ſérieuſement la

Cour & la Ville, & pensèrent occasionner de grandes guerres civiles. Un jour que l'on faisoit des courses dans l'hypodrome de Constantinople, ceux qui conduisoient les chars, formèrent, entr'autres, deux quadrilles, dont l'un s'habilla de verd, & l'autre de bleu : le prix fut disputé entre eux, & ne fut pas adjugé sans quelques contestations. A plusieurs reprises différentes les quadrilles recommencèrent leurs courses, leurs disputes ; & leur rivalité éclata. Il y eut de forts paris ; il en résulta des querelles : on s'échauffa ; les animosités personnelles & particulières s'y mêlèrent ; enfin, les noms de verds & de bleux devinrent des noms de faction ; & quoiqu'il ne fût bientôt plus question de courses, de chars, ni de livrées, les verds égorgeoient les bleux, ceux-ci le rendoient aux premiers ; & peu s'en fallut que l'Empire ne fut renversé par suite de querelle de deux palfreniers. Si cela fût arrivé, il faut convenir que c'eût bien été là un des plus grands événemens produits par les plus petites causes.

Septième siècle.

Ce fut pendant le cours de ce voyage & de ce siècle, que parut sur la terre, & que j'eus occasion de voir, l'étonnant Mahomet, personnage si singulier, qu'il mérite que je ne vous parle que de lui seul dans son siècle.

Je vis cet homme extraordinaire, l'an neuf de l'ère des Mahométans, & six cent trente de la vôtre. Ce prophète conquérant étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée; son teint étoit très-rembruni, mais vif & animé; ses yeux pleins de feu; son nez aquilin, & sa barbe noire & épaisse; ses membres nerveux & annonçant (ce qu'il a prouvé dans plusieurs circonstances de sa vie) un corps capable de supporter les travaux les plus fatigans, & d'endurer tous les besoins de la nature. Son esprit aussi ferme que son génie étoit vaste & propre à exécuter les plus grands desseins. Il trouvoit en lui-même des ressources infinies. Egalement hardi pour le choix des moyens, & souple pour en assurer le succès,

il connoiſſoit parfaitement le génie de ſa Nation, ſavoit s'y accommoder, ainſi qu'aux tems & aux circonſtances ; & quand il le pouvoit avec ſûreté, il ſe conduiſoit au gré de ſes propres paſſions. Il ne ſavoit ni lire ni écrire, & n'avoit par conſéquent aucunes connoiſſances acquiſes. Mais l'ame élevée, & l'eſprit ſupérieur, tiennent lieu de tout. Ne pouvant paſſer pour ſavant, il ſe donnoit pour inſpiré ; & ce qu'il prévoyoit par l'étendue de ſes lumières naturelles, il feignoit de l'attribuer à des inſpirations céleſtes. Ainſi, il tiroit parti de ſon ignorance même, & s'en faiſoit un titre, plus fort que tous les autres, ſur la ſoumiſſion & l'admiration des hommes.

Je ne pus qu'enviſager un moment ce Prophète ; & je ne lui parlai que pour lui demander la permiſſion d'aller à la Mecque, viſiter la *Caaba*. Il me regarda d'un air fier & farouche ; & ce qui prouve qu'il n'étoit pas véritablement prophète, c'eſt qu'il ne devina point qui j'étois, & n'eut aucun ſoupçon de mes aventures. *Qu'on faſſe payer le tribut à ce Juif*, dit-il ſeulement, *& qu'on le laiſſe aller à la Mecque ; il faut*

permettre, même aux plus vils animaux, de rendre hommage au Dieu éternel & unique. Je trouvai heureusement dans ma poche de quoi payer ce tribut, & je me hâtai de me dérober à sa présence. Je me rendis à la Mecque; &, après y avoir fait ma visite, j'évitai de retourner par Médine, & je m'arrangeai pour regagner l'Egypte, en passant par le Mont Sinaï. Pendant les trois jours qu'il me fut permis d'y passer, je m'occupai à converser avec les Religieux ou Moines chrétiens cophtes, qui remplissent le fameux monastère situé au milieu de ces montagnes. Je leur demandai d'abord, comment ils pouvoient ainsi vivre en paix, au milieu des Arabes, & sans rien craindre de la fureur de Mahomet? Il nous protège, me répondirent-ils, & nous devons cette protection à notre Révérend Père *Bahira*, qu'il connoît depuis son enfance, & qui a prédit toutes les grandes choses que Mahomet opère. Il est, ainsi que nous, bien éloigné d'être son disciple; mais nous sommes, lui & nous, ses protégés, & il nous traite comme ses amis.

Sur cela, je fus curieux de connoître le

Père Bahira : on me conduisit vers lui, & je vis un vieillard vénérable, qui avoit cent vingt ans passés. Mon père, lui dis-je, permettez à un voyageur curieux de s'instruire & de vous interroger sur ce fameux Mahomet, qui fait actuellement tant de bruit en Arabie, & dont la réputation s'étendra sans doute par-tout le monde. Je ne suis ni de sa Nation, ni de sa Religion, mais je veux rapporter dans les Pays les plus éloignés des notions certaines sur son compte. Mon fils, me répondit le bon Cénobite, je ne m'expliquerois pas avec tout le monde, comme je vais faire avec vous ; mais j'ai des raisons puissantes pour ne vous rien cacher ; vous les sçaurez dans un moment ; en attendant, écoutez-moi.

Je connois, sans doute, Mahomet ; je l'ai, pour ainsi dire, vu naître. J'étois déjà dans ce couvent lorsqu'il vint au monde à la Mecque, l'an 571 de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'étois chargé de quêter pour notre Monastère ; & vous savez sans doute que les Arabes, quoique brigands & voleurs de profession, sont

d'ailleurs exacts observateurs de l'hospitalité. Je m'étois introduit dans la plupart de leurs habitations, & j'y faisois, sans aucun risque, des récoltes très-abondantes pour notre Communauté. Me trouvant à la Mecque chez *Abdala*, fils de Abdal Motalleb, je vis Mahomet encore très-enfant, & en l'embrassant, je fus frappé de ses traits & de sa physionomie ; j'y crus voir des caractères qui annonçoient un homme extraordinaire, & qui devoit un jour faire les plus grandes choses, & même opérer les plus grandes révolutions. Ce n'est pas que je prétende être ni Prophète, ni homme à prédictions & à miracles ; mais la longue expérience que j'ai des hommes, l'étude que j'ai faite de l'art de la physionomie, une sorte de goût naturel pour cette science, m'ont aidé souvent à tirer des conjectures qui ont été vérifiées par l'événement. Vous-même, à qui je parle dans ce moment, m'en fournissez une preuve. Je démele à travers les traits de votre visage que vous êtes un homme peu commun. Vous ne produirez aucun événement dans le monde, ni aucunes révolutions ; mais votre seule existence personnelle

sera un prodige dont on parlera long-tems; & sans que vous laissiez après vous ni monumens ni disciples, dans mille ans vous serez encore l'étonnement du genre humain. Revenons à Mahomet. Je prédis aux parens de cet enfant, qu'il seroit un jour un grand homme. Dès le moment, on me sçut gré de la prédiction : on me renvoya à mon couvent, chargé de vivres & de présens; & la tradition de ma conjecture resta si bien établie dans la famille de Mahomet, qu'on la lui répéta souvent, dès qu'il fut en âge de comprendre quelque chose. Peut-être cet augure flatteur l'a-t-il engagé à entreprendre tout ce que nous lui avons vu exécuter? Quoi qu'il en soit, il s'en est si bien souvenu, qu'il n'y a pas encore dix ans que, m'étant présenté devant lui, il m'assura, moi & mes confrères, de sa protection, & m'en donna pour preuve un diplôme que je vais vous montrer. En disant cela, le bon père alla me chercher un grand morceau de parchemin, sur lequel étoit écrit en arabe, une sauve-garde à perpétuité, pour le Couvent du Mont Sinaï : la signature en étoit singulière. Vous savez, Messieurs, que

que Mahomet ne ſavoit ni lire ni écrire? ne pouvant pas même former un paraphe, & n'ayant point de ſceau, il avoit trempé ſa main entière dans l'encre, & l'avoit appliquée au bas du parchemin, ſur lequel on voyoit ſenſiblement marqués les cinq doigts & la paulme de cette main, bien plus accoutumée à manier le ſabre qu'à conduire la plume.

Après avoir admiré cette barbare ſignature, qui exiſte encore dans le couvent du Mont Sinaï, où on la montre aux voyageurs curieux, je continuai de parler de Mahomet & de ſa religion, avec le Père Bahira. Ne vous imaginez pas, me dit-il, que l'ignorant Mahomet ait établi ſa créance d'après un ſyſtême ſuivi : ſon alcoran n'eſt compoſé que de chapitres faits les uns après les autres, & amenés par les circonſtances où il s'eſt trouvé. Son ambition & l'envie de devenir maître de toute l'Arabie, ſur laquelle ſes pères avoient autrefois dominé, ſont les premiers guides qu'il ait eus. Il avoit peu de moyens pour parvenir à ſon but ; mais il s'eſt apperçu que celui de l'enthouſiaſme & du fanatiſme étoit le meilleur à employer,

vu les circonstances où il se trouvoit, & il en a fait l'usage le plus heureux. Les Arabes n'avoient presque plus aucune religion : ils adoroient des étoiles, révéroient quelques idoles, & vénéroient la maison quarrée qui est à la Mecque, & qu'on dit avoir été construite par Abraham ; mais en vérité, ils ne savoient ce qu'ils devoient honorer & révérer ; & leur culte n'avoit ni loi ni principes. Les Chrétiens & les Juifs leur étoient également odieux, parce qu'ils voyoient qu'ils se disputoient & se chamailloient sans qu'ils pussent rien comprendre dans leurs disputes. Mahomet imagina de publier qu'il avoit eu des révélations qui lui inspiroient d'établir une religion beaucoup plus pure & plus simple, ou plutôt de ramener l'ancienne religion à sa première simplicité. Il soutint qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu unique, & détruire les idoles ; mais il reconnut Moyse & Jésus-Christ pour des Prophètes, afin de ne point trop rebuter leurs sectateurs. Il promit un paradis rempli des plaisirs les plus propres à flatter ses compatriotes, & fit craindre un enfer tout-à-fait matériel & terrible. Cependant cette doctrine

avoit de la peine à s'établir, parce qu'elle n'étoit point autorisée par des prodiges, ni des miracles. Mahomet ne pouvoit point en faire de réels ; &, pour en persuader de faux au peuple, il faut que le fanatisme soit déjà au moins préparé & disposé. Cet homme adroit prit donc une autre route ; il assura que si Dieu avoit inspiré aux autres Prophètes d'établir leur doctrine par des miracles, ou d'en convaincre les esprits par des raisonnemens ou des disputes, le moyen qu'il lui étoit prescrit d'employer, étoit la force ; & il en a fait un grand usage, comme vous le voyez, par les batailles qu'il a livrées, & les victoires qu'il a déjà remportées, non-seulement sur les autres tribus Arabes, mais sur les Perses, les Juifs & les Chrétiens.

Tous les chapitres de l'Alcoran qui contiennent quelque loi de police, ont été dictés à Mahomet, par les circonstances & le besoin qu'il a cru en avoir. Il a défendu l'usage du vin à ses disciples, sachant de quel danger il pouvoit être de s'enivrer. Il en avoit un terrible exemple dans sa famille. *Abu-*

Gahshan, de la tribu des *Cozaites*, dominoit sur la Mecque, ayant la garde de la sacrée maison de la Caaba ; le grand père de Mahomet, chef de la tribu des *Korashites*, forma le projet de lui enlever son Empire & sa dignité ; il vint à bout de de l'enivrer. Quand le Cozaite eut livré la Caaba, il n'y eut plus moyen de s'en dédire ; & l'abandon de son autorité en fut la suite nécessaire.

Mahomet étant las de sa première femme, qui avoit quarante ans lorsqu'il l'épousa, & lui seulement vingt-cinq, a érigé en dogme la pluralité des femmes. Autorisé par cette loi, il s'est marié à la fille d'Abonbecre, un des plus considérables entre les Arabes, dont il s'est concilié l'amitié par cette alliance. C'est par goût qu'il a pris l'aimable *Aisha*, la seule qui lui ait donné un enfant, encore n'étoit-ce qu'une fille. *Aisha* ne lui a pas été fidelle. Apparamment qu'elle ne le croyoit pas Prophète, & qu'elle feignoit seulement de le croire, car elle lui a fait subir le sort des maris ordinaires, & lui a préféré plus d'un jeune & aimable Arabe. La chose a fait du bruit, mais Mahomet,

qui n'a pas voulu renoncer à la possession d'une femme aimable, après avoir fait des loix sévères contre l'adultère, a justifié, par un chapitre exprès de l'Alcoran, *Aisha* d'une accusation trop bien fondée.

Il avoit fait d'autres loix contre le concubinage ; mais le Gouverneur d'Egypte, pour se mettre à couvert de ses irruptions, ayant consenti au sacrifice de la plus belle fille chrétienne de tout le pays, &, la lui ayant envoyée, Mahomet, flatté de ce présent, a jugé à propos d'en profiter. Ses femmes l'ont trouvé mauvais : il leur a imposé silence par un chapitre de l'Alcoran, & il a eu un fils de la belle Marie (c'est le nom de l'Esclave Egyptienne).

Telles sont, ajouta le Juif errant, les anecdotes sur Mahomet, que je tiens du Père Bahira. Après avoir passé mes trois journées au Couvent du Mont Sinaï, je continuai mon voyage ; & je n'étois pas encore bien éloigné de l'Arabie, quand j'appris la mort du faux Prophète, empoisonné dans une épaule de mouton, que lui avoit servi à souper la fille d'un citoyen de Kaybar, Ville peuplée de Juifs, que Mahomet avoit

avoit soumise. Le poison le tourmenta assez long-temps sans lui ôter la vie. Il parle de cet empoisonnement dans un chapitre de son Alcoran, & fait parler l'épaule de mouton, qui apprend aux croyans qu'elle étoit empoisonnée; mais le coup étoit fait, & l'épaule parla trop tard. Ses Disciples voulurent d'abord douter de sa mort; obligés de la croire, ils portèrent son corps à Médine. Je n'ai point vu son tombeau, n'ayant jamais voulu me prêter à porter l'enseigne du Mahométisme, c'est-à-dire, le turban blanc, sans lequel on ne peut entrer dans la Mosquée qui le renferme. Mais je sais que l'on n'y voit rien de miraculeux.

Huitième siècle.

Dans mon huitième tour, le monde m'offrit quelques objets & quelques personnages dignes d'attention, tels que le grand Charlemagne. Mais je ne m'arrêterai pas à vous conter des anecdotes sur cet Empereur. Eginhard, son Secrétaire, qui l'a suivi pas à pas dans tous les grands événemens de sa vie, vous en a laissé des mé-

moires dignes de foi ; & les contes qu'y ont ajouté ces Ecrivains méprisables que vous appelez Romanciers, ne méritent pas que je les réfute. Mais je vais vous entretenir un moment d'un des plus illustres Contemporains de Charlemagne, & des plus remarquables successeurs de Mahomet, le Calife Haroun-al-raschild, qui régnoit à Bagdat, & voyoit bien des peuples & même des Princes à ses pieds, tant comme Empereur, que comme Souverain Pontife des Mahométans, environ cent cinquante ans après la mort de Mahomet. Pendant ce temps il s'étoit passé bien des événemens en Asie. Les Perses, adorateurs du feu & du Soleil, qui, depuis trois cens ans, gouvernoient ce Royaume, & faisoient continuellement la guerre à l'Empire romain, s'étant trouvé régis par un Prince belliqueux, nommé Cosroès, avoient fait d'importantes conquêtes sur Héraclius, Empereur de Constantinople. Ils s'étoient emparés de la Palestine, avoient pris Jérusalem, passé au fil de l'épée plus de quatre-vingt dix mille de ses habitans, & avoient emporté la vraie Croix en Perse. Ils s'étoient même emparés de l'Egypte,

avoient pénétré jusques en Afrique, & avoient pris Carthage. C'étoit en vain que l'Empereur Grec leur avoit demandé la paix ; le fier Cosroès lui avoit proposé d'abandonner le culte de Jésus-Christ, pour embrasser celui des Mages. Ces propositions révoltantes avoient poussé l'Empereur à bout ; il avoit fait les derniers efforts, avoit pris à son service les Turcs, peuple alors tout-à-fait barbare, & qui sont devenus depuis si considérables. Enfin il étoit venu à bout de se venger du Roi de Perse ; il l'avoit poussé jusqu'au bout de ses Etats, & regagné tout ce qu'il avoit perdu, hors l'Egypte. Le malheureux Cosroès n'étoit pas à la fin de ses disgraces ; il mourut victime de la barbarie de son fils Syroès, qui fut forcé de faire la paix avec Héraclius, & de lui rendre la vraie Croix : mais le coupable Syroès en fut bientôt puni. Les successeurs immédiats ou prochains de Mahomet, attaquèrent & vainquirent également & les Perses & les Grecs ; ils soumirent l'Egypte, & mirent Jérusalem à contribution. L'Empire des Perses fut tout-à-fait assujéti aux Mahométans ;

tans; & le fils d'Isdegerte, le dernier des Rois Persans, fut obligé de se réfugier à la Chine. Les Sarrasins ou Mahométans rendirent l'Empire de Constantinople tributaire, soumirent l'Afrique, s'emparèrent de la Sicile, firent des courses jusqu'aux portes de Rome, & mirent deux fois le siége devant Constantinople. Maîtres de l'Afrique, l'Espagne se soumit à eux, & ils vainquirent le dernier Roi d'origine Gotique qui dominoit sur cette belle partie de l'Europe. Ils pénétrèrent jusqu'en Provence & dans la France, & se firent battre par Charles Martel, au centre même de ce Royaume.

Pendant ce temps le Califat, c'est-à-dire, l'Empire Mahométan, dont les Souverains se prétendoient Lieutenans & descendans de Mahomet, passa successivement dans deux Maisons, dont la première fut celle des *Ommiades*, descendans du bisaïeul de Mahomet. Cette Maison donna à l'Orient seize Califes successifs; mais une révolution sanglante mit à leur place la Maison des *Abassides*, qui prenoient leur nom d'un oncle de Mahomet. *Haroun-al-raschild* fut

le cinquième Calife de cette seconde race. Son ayeul avoit établi sa résidence à Bagdat, grande & belle ville, augmentée des débris de Babylone, & il étoit universellement reconnu pour Chef de la Religion Mahométane par tous ceux de cette Religion, excepté par la branche des Ommiades, qui étoit établie en Espagne. *Haroun* tenoit à Bagdat la Cour la plus brillante. Les Arts & les Sciences que les premiers Califes avoient absolument négligés, avoient reparu à la Cour avec tout l'éclat imaginable sous les Califes Abassides. Almanzor, le premier d'entre eux, avoit encouragé l'Astronomie & la Géographie, comme des connoissances utiles. Ses fils avoient fait traduire en Arabe les Livres physiques d'Aristote, & avoient protégé la Botanique, la Chymie, la Médecine. *Haroun*, indépendamment de ces Arts, cultivoit les Lettres. La Poésie etoit en honneur à sa Cour; il faisoit lui-même des vers & des chansons: & les plus belles femmes de l'Orient ne pouvoient mériter son amour & son estime, qu'autant qu'elles joignoient les talens & les graces aux attraits de la jeunesse, & de

la beauté. Il fit traduire en Arabe les Œuvres d'Homère, & tout ce que les Auteurs Grecs & Latins ont publié d'Ouvrages agréables & intéressans.

Il se piquoit d'une exacte & sévère justice, & en même-temps d'humanité. Ce fut conséquemment à ces principes, qu'il permit à *Jahia*, Chef des Barmecides, descendans d'*Ali*, par conséquent d'une Maison naturellement ennemie de celle dont descendoit *Haroun*, de venir à sa Cour, où il lui promit toute sûreté. Il lui tint assez long-temps parole. Il fit plus, ayant reconnu le mérite de *Giafar*, fils de Jahia, il en fit son Grand-Visir & son Favori. Mais à cette faveur succéda, au bout de quelques années, une disgrace dont le Calife eut tout lieu & toute raison de se repentir. Le Ministre étoit sage, juste, libéral, & sincèrement attaché à son Souverain. Sa famille étoit respectée & considérée, à l'abri de sa faveur, & tenoit un beau rang & un grand état dans Bagdat. Le Calife même mit Giafar à portée de connoître sa sœur, belle, jeune, aimable & spirituelle; on l'appeloit *Abassaï*. *Giafar* en devint amoureux, & osa la

demander en mariage à ſon Souverain. Celui-ci la lui accorda, mais à une condition d'autant plus cruelle, qu'elle étoit preſque impoſſible à remplir pour deux perſonnes qui s'aiment : ce fut, qu'étant mariés, ils ne pourroient jouir des droits du mariage. Que ne promet-on pas pour poſſéder ce qu'on aime ! Giafar, qui ne conſulta que ſon cœur quand il fut queſtion de promettre, le conſulta malheureuſement encore quand il fut queſtion d'exécuter ce qu'il avoit promis, & manqua à ſa parole. Le Souverain, qui n'en put douter, envoya ſa ſœur dans le plus triſte exil ; & proſcrivit non-ſeulement Giafar, mais *Jahia*, ſon père, & toute l'illuſtre famille des *Barmecides*, dont ils deſcendoient. Ils furent dépouillés de leurs biens, & traités avec la dernière rigueur. Ils etoient innocens ; & , comme on vient de le voir, le plus coupable d'eux tous ne l'étoit que de n'avoir pas rempli une condition impoſſible. Leur diſgrace dura cependant. Un vieillard, accuſé d'avoir, à ce ſujet, mal parlé du Calife, fut conduit devant lui, & le Souverain l'accabla de reproches. « Commandeur des » Croyans, lui répondit le vieillard, (c'eſt le

» titre que l'on donnoit aux Califes) j'ai » plaint le sort de mes bienfaiteurs, j'ai » accusé ceux qui les ont injustement con- » damnés ; je m'en serois pris à Dieu » même, si je n'avois trouvé aucun homme » coupable du malheur de cette famille » vertueuse. L'on dit que vous avez été » jaloux de leurs richesses & de leur crédit : » soyez-le donc de leur gloire, car il n'y a » personne dans vos Etats qui ne les plaigne » & ne vous blâme ».

Haroun, frappé d'un reproche si bien mérité, le pardonna à celui qui avoit osé le lui faire, & lui fit donner une bourse pleine d'or. *Seigneur*, ajouta le Vieillard, *voici encore un dernier bienfait que je reçois de la main des Barmecides. Haroun* n'osa cependant rappeler à sa Cour cette famille malheureuse ; mais rongé de remords, il traîna une vie languissante, jusqu'au moment de sa mort, l'an 809 de notre ère. Il avoit coutume de parcourir, déguisé, pendant la nuit, les rues de Bagdat, & d'entrer dans les caravanférails, dans les cafés & même dans les maisons particulières, & de se mêler avec les Etrangers & les Bourgeois

qu'il y trouvoit, pour pénétrer, sans être connu, leur façon de penser. Lorsque je le vis après la disgrâce des Barmecides, il avoit renoncé à cette habitude : craignant, sans doute, d'apprendre des vérités fâcheuses. Lorsqu'il tenoit son Divan, & qu'il écoutoit & jugeoit lui-même les causes des plus simples particuliers, il avoit l'air noble & majestueux, mais sérieux & triste. On voyoit qu'il se reprochoit quelque chose, & il tâchoit de réparer, par l'équité d'une infinité de petits jugemens, l'arrêt barbare qu'il avoit porté contre tous les Barmecides. Haroun fit le pélerinage de la Mecque à pied ; mais une bonne œuvre répare-t-elle suffisamment une grande injustice ! Enfin, épuisé par la fatigue de ce voyage, il mourut, laissant trois fils, auxquels il partagea son Empire : le premier, nommé *Amin*, eut la Chaldée, les trois Arabies, la Mésopotamie, la Médie, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, & toute l'Afrique jusqu'à l'Océan.

Le second, nommé *Mamon*, eut la Perse, les Indes, le Khorassan, le Tabarestan, le Chabul & le Mauvaralnahar, Pays au-delà du fleuve Oxus.

Le dernier, appellé *Motassem*, eut en partage l'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circassie, & tous les Pays au-dessus & aux environs du Pont-Euxin.

Haroun convint, en mourant, que la possession des plus vastes Empires ne suffit pas pour procurer la paix du cœur. Et il l'a bien éprouvé, lui & tant d'autres Monarques.

Neuvième siècle.

Mon voyage, pendant le neuvième siècle, fut le moins intéressant. Jamais la terre n'a été plongée dans un état de barbarie & de foiblesse plus général & plus parfait. Les Sarrasins étoient alors le peuple le plus poli & le plus amateur des lettres & des sciences de notre globe : & cependant c'étoient des barbares, qui étendoient leur domination en Asie, en Afrique & en Europe, toujours à force de répandre du sang & de faire du carnage. Presque par-tout ils pervertissoient ou assujétissoient les Chrétiens. Dans la Perse, c'étoit les adorateurs du feu qu'ils persécutoient, & ils les obligèrent de se réfugier jusques dans l'Inde. Là, ces anciens

Perſans qui profeſſoient une religion auſſi pure & auſſi reſpectable qu'une fauſſe religion peut l'être, eurent le malheur de ſe trouver confondus avec des Idolâtres, dont le culte étoit le plus extravagant & le plus ridicule du monde.

Les Indes, que vous appellez aujourd'hui Orientales, pour les diſtinguer de l'Amérique, n'étoient point encore aſſujetties aux Mahométans; mais elles étoient livrées à la ſuperſtition la plus groſſière, & à un genre de philoſophie des plus abſurdes, tandis que la Chine étoit dans le même état où je l'avois laiſſée au ſecond ſiècle, & attachée aux mêmes ſages principes. La Tartarie étoit en partie ſoumiſe aux Mahométans, & en partie livrée à l'idolâtrie. Les peuples du Nord de l'Europe commençoient à avoir quelque teinture du chriſtianiſme. En recevant cette religion, ils avoient acquis quelque connoiſſance des lettres, & la férocité de leurs mœurs s'adoucit un peu; mais la plus grande partie de l'Europe policée étant alors tombée dans l'ignorance, comment les peuples du Nord s'en feroient-ils défendus?

Dans l'Allemagne, dans la France & dans l'Italie même, les fausses notions & le mauvais goût avoient succédé à une barbarie plus complette, sans doute, mais plus franche & plus noble. Des Princes portoient le titre d'Empereurs d'Occident, de Rois de France & de Rois d'Italie ; mais le gouvernement féodal étant dégénéré en véritable anarchie, ne leur laissoit que des titres vains, sans autorité réelle. La race de Charlemagne s'avilissoit & s'anéantissoit. Le Clergé, seul dépositaire des lettres, l'étoit devenu par conséquent des loix ; mais il ne connoissoit pas les vraies limites de son pouvoir. Voulant confondre sans cesse l'autorité temporelle avec la spirituelle, & s'arrogeant des droits insoutenables, il se préparoit, pour la suite, de grands chagrins & de grands embarras.

L'Espagne étoit, en plus grande partie, sous la domination Mahométane ; & les petits Rois descendans des Gots, qui conservoient encore quelques possessions dans les Asturies ; le pays de Léon & la Navarre, ne sembloient pas mériter alors une grande considération.

En Angleterre, les anciens Rois Bretons ayant disputé long-temps les Provinces de leur Isle contre les Danois & les Saxons, barbares venus originairement du Nord, s'étoient enfin accommodés avec eux, lorsque de nouveaux peuples sortis tout récemment des mêmes pays, vinrent à leur tour conquérir l'Angleterre sur ceux qui s'en étoient emparés quelques siècles avant eux.

J'ai vu ces barbares, comme ceux qui subjuguèrent l'Italie à différentes époques, & j'ai fait à leur sujet les mêmes remarques. Fraîchement arrivés du Nord, ils étoient grands, forts, terribles, mais sans foi, sans loi, sans humanité, sans religion & sans politesse. Cent ans après, ils devenoient plus humains & plus traitables en devenant chrétiens. A deux siècles de-là, ils étoient si semblables aux anciens habitans des pays où ils s'étoient établis, qu'on ne distinguoit plus le descendant d'un Normand d'avec celui d'un Gaulois ou d'un Romain.

J'ai vu l'an 88[illegible] les derniers venus (alors) de ces barbares, (les Normands) assiéger la Ville de Paris. Charles, que l'on surnommoit

le Gros, Prince foible, indigne descendant du grand Charlemagne, revêtu des superbes titres d'Empereur & de Roi de France, acheta chèrement leur retraite de devant sa Capitale; &, bien loin de se délivrer par-là de leur persécution, il ne fit que préparer la voie à la honteuse cession que son neveu Charles-le-Simple fut obligé de leur faire, vingt-cinq ans après, de la belle Province de Neustrie. Oui, je les ai vu ces Normands, lors de ce siége de Paris, ayant l'air le plus féroce, la contenance la plus effrayante, toute la tournure de voleurs, de brigands & d'écumeurs de mer, ne respectant rien de tout ce qui paroissoit aux François le plus respectable. Gosselin, Evêque de Paris, tantôt exhortoit son peuple à les combattre; tantôt se servant des motifs de religion les plus déterminans, pour engager les Parisiens à soutenir avec patience & fermeté les attaques de ces monstres de cruauté, il les leur faisoit envisager comme des fléaux de Dieu, dont la bonté Divine les délivreroit bientôt. Dans les momens les plus pressans, l'Evêque s'armoit d'une cuirasse, & alloit sur les remparts

de la Ville soutenir les attaques des barbares. Heureusement que Paris n'étoit pas alors bien difficile à défendre. Réduit à ce que l'on appelle aujourd'hui la Cité ou l'Isle du Palais, la rivière de Seine lui servoit de fossés de tous les côtés, & les Parisiens n'avoient proprement à soutenir que leurs deux ponts, & les deux forteresses qui étoient aux bouts. Ces deux ponts s'appellent aujourd'hui le Pont-au-Change & le Petit-Pont; & les deux forteresses (le Grand & le Petit Châtelet) & ce ne sont plus que deux prisons situées au centre de la Ville.

Je vis enfin les Normands se retirer de devant Paris. Quoiqu'ils eussent été bien payés pour cela, ils brûloient & ravageoient tout dans leur retraite, sur-tout les Eglises & les Monastères; mais un peu plus de cent cinquante ans après, quand je repassai par la France, où ils s'étoient enfin établis, que je les trouvai changés! Ils étoient devenu chrétiens, dévots, & aussi policés qu'on pouvoit l'être dans ce siècle d'ignorance: ils se piquoient même d'avoir de meilleures loix, & plus de

diſpoſition que les autres François à les entendre & à en faire tourner l'explication à leur avantage. La Chevalerie de Normandie étoit nombreuſe, brave & magnifique, & ils avoient rendu fertile & bien cultivée la belle Province qui leur avoit été cédée. Je vis partir Guillaume-le-Bâtard pour ſa conquête de l'Angleterre. Son armée étoit auſſi leſte & auſſi aguerrie qu'aucune autre de l'Europe. L'on y diſtinguoit les premiers Auteurs de pluſieurs Maiſons illuſtres, qui ſubſiſtent encore en France & en Angleterre. Les *Tancarvilles*, les *Harcourt*, les *Perci*, &c.... Si ces Chevaliers Normands n'étoient ni auſſi galants, ni auſſi polis, ni auſſi inſtruits que ceux de leurs deſcendans que vous avez ſans doute vu dans les brillantes Cours de Londres & de Verſailles, du moins étoient-ils bien différens de leurs grands-pères, qui, en débarquant de la Norwége, étoient venus aſſiéger Paris.

Dixième ſiècle.

L'Europe, au dixième ſiècle, n'offroit

pas un tableau plus satisfaisant que dans le siècle précédent. La postérité de Charlemagne cessa alors de régner dans l'Empire & sur la France ; & les petits-fils de Robert-le-Fort, Duc de France, & Comte de Paris, occupèrent ce dernier trône. Mais qu'ils étoient foibles dans ces commencemens ! Leurs descendans, qui portent encore cette magnifique couronne, peuvent bien se flatter de l'avoir ornée de tous ses fleurons ; car elle étoit bien degarnie quand Hugues-Capet la mit sur sa tête. Les troubles, dont furent affligées, pendant ce siècle, la Ville de Rome & l'Italie, présentoient un spectacle bien triste pour tous ceux qui, comme moi, respectent & révèrent la Religion Chrétienne & ses Ministres. Le trône de l'Empire Grec étoit occupé par des Empereurs, pour la plupart injustes, cruels, & d'ailleurs sans mérite. Pendant deux siècles, on n'en compte que deux qui, par les ouvrages qu'ils nous ont laissés, nous ont prouvé qu'ils avoient des connoissances & des principes, que dans des temps plus favorables ils eussent pu heureusement appliquer. L'un est l'Empereur Léon, sur-

nommé le Sage ou le Philosophe, de qui nous avons un recueil de Loix qui contient d'excellentes décisions & un traité de tactique qui montre quelle étoit la façon de combattre de son temps, & comment les successeurs des Empereurs & des Généraux Romains, dans ces temps malheureux, cherchoient à appliquer les principes de l'art militaire de leurs prédécesseurs, à la guerre qu'ils étoient obligés de faire contre les barbares.

Constantin, surnommé Porphyrogenette, fils de Léon, publia aussi des ouvrages que vous devez connoître. Nous avons de lui une description de son Empire, une histoire de son aïeul l'Empereur Basile, des livres sur l'achitecture, les mathématiques, l'agriculture; enfin, un traité de politique très-sage, & qui prouve que si le malheur des temps ou la foiblesse de l'Empereur l'empêchoit d'appliquer les bons principes, il les connoissoit du moins.

Avec tout cela ces deux Empereurs, dont j'ai vu le dernier sur le trône, ont éprouvé des malheurs, & n'ont eu aucun succès qui ait illustré leur règne.

Je vous entretiendrai donc (pour entrer dans quelque détail sur ce que j'ai vu dans mon dixième voyage) de l'intérieur de l'Afrique, dans lequel j'ai pénétré chaque siècle, mais qui offre si peu de tableaux intéressants, qu'il suffira de vous en parler une fois.

D'abord il faut vous prévenir que toutes les fois que j'entre dans l'intérieur de l'Afrique, je prends la précaution de me noircir, de manière à ne pas être reconnu pour blanc par les gens du Pays. Ayant ainsi adopté leur couleur, de même que le costume des habillemens usités dans les différens lieux par où je passe, je ne parois pas un beau Négre, mais du moins ma blancheur n'effraie pas les gens. La facilite que j'ai aussi de parler toutes les langues, fait que j'entends tout ce que disent ces gens-là. Ainsi, ils ne peuvent pas me prendre pour un étranger, du moins d'un Pays bien éloigné.

Le plus grand Royaume de l'intérieur de l'Afrique, est l'Abyssinie, dont le Souverain est appellé, tantôt Empereur des Abyssins, tantôt Roi d'Ethiopie, quelquefois grand Négus.

Négus. Il étoit connu en Europe, dans les temps d'ignorance, sous le titre de Prêtre-Jean. Ce nom venoit de ce que l'on savoit en général qu'il étoit Chrétien, & qu'on croyoit qu'il étoit en même-temps Grand-Prêtre de son peuple. Cela n'est pourtant pas tout-à-fait vrai ; mais les Ecclésiastiques de ses Etats ne peuvent faire aucun ombrage à ce Souverain despotique.

Il prétend descendre de Salomon & de la Reine de Saba ; en conséquence, les Abyssins ont suivi la Religion Juive, depuis le temps de Salomon jusqu'au commencement du quatrième siècle. Il est certain que je les trouvai Juifs au troisième, & Chrétiens au quatrième. Ils avoient été convertis par un Prélat, nommé Saint-Frumentius. Dès que les Mahométans se firent connoître, ils eurent de grandes guerres avec les Abyssins, & diminuèrent l'étendue de l'Empire de ceux-ci, en leur enlevant ce qu'ils possédoient sur les côtes de la mer rouge, & même sur l'océan occidental. Mais, dans mon voyage au dixième siècle, je trouvai tout pacifié entr'eux. Les Abyssins se sont bornés à dominer dans

l'intérieur des terres ; & depuis huit ou neuf siècles ils communiquent très-peu avec les Mahométans, & gueres plus avec les Chrétiens. Il n'y a que quelques Marchands qui descendent le Nil jusqu'au près du Caire, & qui poussent jusqu'à Alexandrie quand ils ont affaire au Patriarche Copte de cette Ville.

Après une interruption de deux ou trois siècles, pendant lesquels le trône des Abyssins a été rempli par une famille d'usurpateurs, celle de David & de Salomon est remontée sur le trône, & y est encore; du moins, en 1715, ai-je vu un Roi qui s'appelloit *David*, porter cette Couronne. Une ancienne Ville, à présent presque ruinée, étoit autrefois la Capitale de cet Empire : elle s'appelloit *Axuma* ; mais à présent la Cour d'Ethiopie voyage & passe d'une Province à l'autre, en construisant, partout où elle séjourne, une Ville portative, composée, partie de baraques, partie de tentes. On juge bien que la plus belle baraque forme le palais du Roi, Prince qui a de fort grandes prétentions à la magnificence & à la grandeur ; car on n'obtient audience

de lui qu'avec beaucoup de cérémonies: L'embarras de m'y soumettre a été cause que je n'ai jamais eu l'honneur de parler à ces Monarques : je ne les ai pas non plus vu manger ; mais j'ai vu des Seigneurs Abyssins, à leur grand couvert, user du même cérémonial que le Roi. Voici quel est ce cérémonial : des esclaves leur coupent la viande en petits morceaux, la mêlent avec du pain, & en font de petites boulettes qu'ils leur jettent dans la bouche, sans qu'ils aient la peine de rien couper & de toucher à rien. L'Empereur est toujours servi par des femmes ; pendant son soû dîner, on lui lit les Pseaumes de David, & dans les grands festins le psautier tout entier.

Le Christianisme n'empêche pas l'Empereur d'Abyssinie d'avoir plusieurs femmes, dont la principale a le titre d'Impératrice ; il nomme d'ailleurs pour son successeur celui de ses enfans qu'il juge à propos. L'habillement du Pays consiste dans une camisole & des caleçons de toile : on met sur cela, quand on sort, un manteau d'étoffe plus ou moins riche, suivant la dignité &

l'opulence. Tous les Abyssins portent les cheveux longs, ne les ayant point crépus comme les Nègres. Le Monarque, dans les cérémonies, a, pour couronne, un bonnet, dont le fond est de satin bleu, garni d'une étoffe brochée en or, & orné de pierres de couleur. L'on est persuadé, en Ethiopie, que cette couronne, ou du moins le modèle, a été apporté du Ciel par un Ange.

Ce fut au sixième siècle que les Ethiopiens s'attachèrent à la doctrine d'Eutichès, quoiqu'ils ne comprissent pas trop en quoi elle consistoit. Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, qui étoit le Prélat le plus voisin de leur pays, leur ayant dit qu'il falloit condamner le Concile de Calcédoine, ils le condamnèrent, sans savoir où est Calcédoine, & sont restés schismatiques & hérétiques sans savoir pourquoi. Ils n'ont plus de correspondance, ni avec l'Eglise Grecque, ni avec la Latine. Mais un faux Patriarche d'Alexandrie, qui a fort peu de Chrétiens de sa Communion, leur envoie de temps en temps un *Abuna*, ou Evêque *Copthe*, qui, communément, ne sait pas leur langue, & qui prend toujours les ordres de l'Empereur

pour diriger les Abyssins dans la voie du salut ; moyennant cela, tout est en paix dans leur Pays, au sujet de la Religion; d'ailleurs ils croient (à ce qu'ils m'ont dit) la présence réelle, adorent l'Eucharistie, & pratiquent la Confession & les autres Sacremens de l'Eglise Catholique ; mais leur manière de se confesser paroîtra singulière, sur-tout à ceux d'entre vous qui sont Catholiques Romains. Un Prêtre Abyssin va dans l'Eglise un instant avant la Communion ; il a à sa main un encensoir fumant, & en le remuant, il dit au peuple assistant : *Confessez vos péchés, & Dieu vous les pardonnera.* Alors chacun se reconnoît tout bas pour plus ou moins coupable ; & le Prêtre donne l'absolution à tout le monde : après cela on admet à la Communion tous ceux qui s'en jugent dignes, & l'on n'en exclut que les pécheurs publics & scandaleux.

L'Evêque unique de l'Empire Ethiopien fait seul des Prêtres : ils sont mariés, & n'ont point d'autre uniforme qu'une croix de fer qu'ils portent tous à la main.

J'ai vu, dans mes voyages postérieurs au

dixième siècle, les Portugais, & sur-tout une Société de Religieux de cette Nation, qu'on appelloit, à ce que je crois, des Jésuites, faire de grands efforts pour ramener ces Abyssins à la catholicité & à la soumission à l'Église Romaine; mais ces mesures ont fort mal tourné: il étoit difficile, en effet, qu'un peuple noir pût se résoudre à une hiérarchie dont le Chef est blanc. Actuellement, aucun Européen ne pénètre plus dans l'Ethiopie: & je n'ai continué à y voyager pendant chaque siècle, qu'à la faveur de mon travestissement continuel. Les Eglises des Abyssins ne sont pas plus magnifiques que les palais & les maisons particulières: ce ne sont que des cabanes: on y prie Dieu debout. Ils ont des Moines, qui ne sont distingués des autres particuliers, que parce qu'ils ne vivent que d'aumônes & font de plus longs carêmes. La Langue Ethiopienne est double: l'une, qui est littérale, & connue sous le nom d'*Axumique*, est celle dans laquelle sont traduits les Livres saints; c'est aussi dans ce langage qu'est écrite la Liturgie. Elle tire son nom de la Ville d'Axuma, &

reſſemble beaucoup au Syriaque ; les caractères en ſont les mêmes. L'autre langue, qui eſt celle qu'on parle journellement, s'appelle *Amharique:* elle n'a proprement aucuns caractères d'écriture ; mais elle eſt entendue par-tout l'Empire Ethiopien, même par les *Galles*, qui ſont une Nation ſauvage & barbare, chez laquelle j'ai voyagé, & dont les mœurs ſont d'autant plus dignes de vous arêter un moment, que ce ſont à-peu-près les mêmes que celles de tous ces peuples ſauvages de l'Afrique qui occupent le centre de cette grande partie de la terre, ſi généralement inconnue. Les Galles n'ont ni religion ni forme de gouvernement décidée : à peine ont-ils un langage formé : cependant, grâces à Dieu, je les entendois. A leurs manières, je compris que leur Roi ou Chef étoit moins cérémonieux que l'Empereur d'Ethiopie, au moyen de quoi je voulus le voir & lui faire ma cour. Dès que j'en eus fait la propoſition, on m'aſſura qu'il me verroit volontiers ; & l'on me fit entrer dans une cabane voiſine de ſon palais : j'y attendois le moment de l'audience, lorſque j'entendis les gens qui ſe

préparoient à m'y introduire, qui ſe diſoient entr'eux, *nous lui ferons ſubir la cérémonie ; &, comme il y a apparence qu'il vient de loin, nous ne l'épargnerons pas pour lui donner opinion de notre ſupériorité ſur les autres Nations.* L'un ajoutoit, *je lui donnerai vingt-cinq coups de bâton ſous la plante des pieds* ; l'autre m'en promettoit autant ſur les épaules ; & le troiſième, un peu plus ſur le derrière. Je compris que c'étoit ainſi qu'on faiſoit aux Etrangers les honneurs du pays des Galles ; je me ſuis, & vous voyez que je cours encore.

Chaque ſiècle, je fais le tour de l'Afrique, & j'y emploie environ vingt-cinq ans. Rarement paſſé-je par l'intérieur des terres, où l'on ne trouve que des horreurs qui font honte à l'humanité. Mais, en ſuivant les côtes, je rencontre quelques Villes aſſez commerçantes, dans leſquelles j'ai ſouvent trouvé des Chrétiens Abyſſins, enſuite des Mahométans, & enfin des Chrétiens Portugais, qui s'y ſont établis depuis que *Vaſco* de *Gama* a fait le tour de l'Afrique. Telles ſont *Mélinde* & *Monbaze*, voiſines du grand Empire de *Monoemugi*, dont la forme

ſorme de gouvernement eſt preſque inexplicable ; & *Mozambique* & *Sofala*, voiſines du *Monomotapa*, autre Empire auſſi peu connu. Il y a dans ce Pays-là des mines d'or précieuſes ; heureuſement les Chrétiens n'y ſont point aſſez nombreux pour obliger les malheureux habitans à les exploiter.

J'ai vu les Caffres, & ſur-tout les Hottentots, voiſins du Cap de Bonne-Eſpérance ; ce ſont des peuples laids, dégoûtans, horribles, mais hoſpitaliers, juſtes, humains & raiſonnables. Ils adorent les aſtres, & bien plus volontiers la lune que le ſoleil, parce que celui-ci les brûle, & que l'autre ne fait que les éclairer.

J'ai parcouru le Royaume d'Angola, ſur lequel j'ai vu, au dix-ſeptième ſiècle, régner une Reine, nommé Zinga. C'étoit une Amazone fière, qui faiſoit avec ſuccès la guerre aux Portugais mêmes. Elle avoit un ſérail de cinquante jeunes Nègres des mieux faits. Comme elle étoit Payenne, elle ſacrifioit au Démon des jeunes filles, mais jamais de jeunes garçons. Ses exploits contre les Portugais ont fait du bruit dans leur

temps, ainſi que ſa mort tragique. Pour moi, je n'ai point ſuivi la cour de cette héroïne, dont la façon de vivre n'étoit pour moi ni agréable ni intéreſſante.

Je me ſuis arrêté plus volontiers dans le Royaume de Congo. On y voit des villes aſſez grandes; & les habitans en ſont aſſez aimables. Le peuple n'y eſt habillé que de petites camiſoles tiſſues de paille; mais le Roi & les grands Seigneurs portent quelques habillements à l'Européenne; & du moins quand ils vont nuds, ils ont des chapeaux bordés, des golilles ou fraiſes au col, & de grandes épées. La religion Chrétienne y eſt établie depuis pluſieurs ſiècles: je l'y ai vu proſpérer, & j'ai remarqué à Congo un Evêque Catholique, avec un Chapitre de Chanoines Noirs.

Dans le Royaume de Loango, que j'ai auſſi parcouru, le Prince ne mange jamais en public, pour faire croire qu'étant immortel, il n'a pas beſoin de ſe nourrir.

J'ai toujours vu les peuples de Guinée idolâtres; & depuis que les Européens fréquentent ce pays, ce n'eſt pas ſans horreur que j'ai remarqué qu'on ne s'empreſſoit pas

de convertir ces Nations, de peur qu'en leur inspirant les principes humains & respectables de votre religion, on ne les empêchât de se vendre les uns & les autres aux Chrétiens qui les achètent & les traitent avec plus de dureté que les plus vils animaux. Ah ! Messieurs, je ne veux faire aucune réflexion sur cet affreux commerce que je vois établi depuis quelques siècles, avec un chagrin qui me déchire le cœur. Passons à mon onzième voyage.

Onzième siècle.

De tout ce que j'ai vu d'intéressant dans mon onzième tour du monde, je ne vous parlerai que de la première Croisade, après vous avoir dit que les Chrétiens qui l'entreprirent, n'eurent point affaire aux Sarrasins sujets des Califes, mais aux Turcs Seljoucides, peuples originaires de la Tartarie, qui, au commencement de ce siècle, s'emparèrent de la Perse & de la Syrie. Ils forcèrent, sous la conduite de *Togrulbegh*, les Califes de Bagdat à ne se plus regarder que comme les Chefs de la Religion, & à se

borner à de vains honneurs, tandis que les Sultans Turcs avoient en main toute l'autorité, sur-tout la Militaire. Le Sultan qui régnoit à Jérusalem lorsque l'on entreprit la première Croisade, s'appeloit Soliman. Je ne fus point témoin de la conquête de la Ville Sainte ; car la même puissance qui me contraint à voyager continuellement, me défend de rentrer dans ma Patrie. Mais j'ai vu partir de France les premiers Croisés : je les ai suivis jusqu'en Asie, & je vais vous en faire l'histoire & le tableau.

Un Hermite, nommé *Cucupierre*, ou communément *Pierre-l'Hermite*, avoit fait le pélerinage de Jérusalem, y avoit été assez maltraité par les Turcs, & avoit vu avec douleur, non-seulement les lieux saints matériels, mais nombre de pauvres Chrétiens gémir dans l'esclavage. Un enthousiasme pieux le saisit ; &, en repassant par Rome, il se jetta aux pieds du Pape Urbain II, & le supplia d'engager les Princes Chrétiens à arracher Jérusalem des mains des Infidèles. Le Pape entra volontiers dans des vues qui ne lui coûtoient rien, & pouvoient lui être fort avantageuses. Il assembla

un Concile à Plaiſance, où il invita les Princes & les Seigneurs Chrétiens à ſe croiſer, c'eſt-à-dire, à s'armer contre les Infidèles, & à porter ſur leurs habits une croix, marque du vœu qu'ils faiſoient de retirer les ſaints Lieux des mains des Mahométans. Par un heureux concours de circonſtances, l'Empereur Grec *Alexis Comnène*, envoyoit dans ce même moment demander au Pape des ſecours contre les Infidèles. On promit à ſes Ambaſſadeurs de travailler fortement à les lui procurer; & ils furent témoins des efforts que fit le Pape à Plaiſance, pour remplir ce grand objet. S'il n'y réuſſit pas parfaitement en Italie, il fut plus heureux en France & en Allemagne. Il vint en perſonne tenir un ſecond Concile à Clermont en Auvergne. Un nombre infini de perſonnes s'y croiſérent; il eſt vrai que c'étoit marchandiſe bien mêlée, mais du moins étoit-elle nombreuſe. Pierre-l'Hermite leur avoit inſpiré ſon enthouſiaſme; & comme il avoit infiniment exalté le mérite des pieuſes conquêtes propoſées, tous ceux à qui leur conſcience avoit beaucoup à reprocher, & qui étoient embarraſſés du choix d'une péni-

tence, préférèrent celle de marcher à la croisade, comme la moins triste & la moins sédentaire. Il y eut donc jusqu'à cent mille personnes qui s'enrôlèrent pour la conquête de Jérusalem ; & elles prirent pour devise & pour mot de ralliement, cette parole prononcée par le Pape, *Dieu le veut.* Elle fut aussi-tôt répétée en chorus dans la moitié de l'Europe. Il ne fut plus question que de prendre des précautions pour que les biens, l'honneur & la famille de ceux qui alloient faire ce grand voyage, ne souffrissent pas de leur absence. On régla pour cela ; qu'il y auroit des trèves, des suspensions d'armes entre tous les Seigneurs qui se faisoient la guerre ; & suspensions de procédure contre tous les particuliers qui avoient des dettes ou de mauvaises affaires sur le corps, pourvu qu'ils se croisassent. Mais ce n'étoit pas tout que d'ameuter tant de gens, il leur falloit des Chefs, & des Chefs guerriers, pour les mettre en état de faire des conquêtes. Il y avoit au Concile de Clermont assez d'Evêques, mais peu de Souverains ; le Roi de France, Philippe premier, n'avoit eu garde d'y paroître, car il étoit alors excommunié par

le Pape Urbain II, pour avoir enlevé Bertrade de Montfort, femme du Comte d'Anjou. Mais le Pape se chargea du soin d'engager quelques Princes à être les Généraux de cette sainte expédition. Ceux qu'il trouva étoient dignes, par leur naissance, de remplir une si belle commission. Ce furent Hugues, Comte de Vermandois, frère du Roi de France; Robert, Duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, Roi d'Angleterre; Raymond, Comte de Toulouse; Robert, Comte de Flandres; & Godefroy de Bouillon, Duc de la Basse-Lorraine, aujourd'hui le Brabant. Celui-ci vendit à l'Evêque de Liège sa terre de Bouillon, & s'endetta considérablement sur l'hypothèque de son Duché de Lorraine, pour entreprendre ce voyage. Ses frères, Baudouin & Eustache, le suivirent; enfin Etienne, Comte de Chartres & de Blois, s'y engagea. Avec des Chefs si distingués & si braves, cette expédition pouvoit être entreprise; mais ces mêmes Chefs auroient été embarrassés de se trouver chargés de conduire toute la populace qui avoit pris la croix au Concile de Clermont. Ils résolurent donc de faire,

en quelque façon, leurs affaires à part, & d'envoyer, comme enfans perdus, le commun des Croisés se tirer d'affaire comme il pourroit. Le brave & pieux Godefroi de Bouillon érigea Pierre l'Hermite en Général de la première colonne des Croisés François; & Dieu sçait quelle armée singulière le bon Hermite avoit sous ses ordres. Je l'ai vue, cette armée : Pierre étoit à la tête, vêtu d'un scapulaire & d'un cilice, la tête couverte d'un capuchon monacal, avec un bâton à la main : il donnoit ses ordres à une multitude de près de cent mille hommes; la tête auroit tourné à moins, & sans qu'elle tournât tout-à-fait à Pierre, du moins ne l'eut-il pas assez forte pour empêcher sa troupe de faire beaucoup de désordre. C'est ce dont je fus témoin. Un seul Chevalier François, homme de qualité, dit-on, & très-brave, mais qui avoit fort peu de moyens, car on l'appelloit *Gaultier sans avoir*, c'est-à-dire, sans terre & sans argent, conduisoit à cheval, avec huit ou dix cavaliers, cent mille piétons de tout âge & de tout état. Quel bruit & quel ravage faisoit cette troupe! Plus Pierre

l'Hermite leur difoit qu'ils gagnoient le Ciel en allant combattre les Infidèles, plus ils croyoient qu'ils pouvoient fe livrer à leurs paffions, & que le mérite de la Croifade réparoit tous les défordres qu'ils pouvoient faire. Ainfi, plus femblables à une nuée de fauterelles qui va détruifant tout dans les campagnes, qu'à une armée de Chrétiens qui va combattre les Infidèles, les Croifés de Pierre l'Hermite arrivèrent en Hongrie. Le Roi Carloman les reçut affez bien, refpectant l'objet de leur voyage; mais ils s'avifèrent de prendre d'affaut & de piller une Ville qui avoit voulu leur fermer fes portes, & qui ne leur avoit pas fourni, à point nommé, les vivres qu'ils avoient demandés. Les Hongrois fe fâchèrent, affommèrent un bon nombre de ces pélerins, & diminuèrent par conféquent la troupe, dont le refte arriva comme il put aux portes de Conftantinople, où on les fit camper hors la Ville, fans leur permettre d'y mettre le pied.

Pendant ce temps, il s'élevoit en Allemagne une autre troupe de Croifés, de la même force & du même genre, auffi mal

disciplinée, & dont Godefroi de Bouillon & ses amis refusèrent aussi de se charger. Un Moine, nommé Gotelskac, avoit prêché la Croisade par l'ordre du Concile de Clermont ; & le cœur des Allemands s'etoit échauffé au récit des indulgences attachées au voyage de la Palestine ; bientôt la troupe Germanique étoit devenue aussi considérable que la Françoise. Elle étoit aussi mal composée. Leur premier exploit fut de vouloir forcer tous les Juifs à se convertir, en attendant qu'ils en fissent autant aux Sarrasins : cette première bonne œuvre leur parut d'autant plus aisée à exécuter, que les Juifs n'étoient point armés, & qu'ils étoient fort riches. Ils y travaillèrent donc avec ardeur, & se mirent à piller toutes les maisons des Juifs, qui étoient en grand nombre à Mayence & à Francfort. Par occasion ou par mal entendu, ils pillèrent même quelques-unes de celles des Chretiens ; mais cette expédition finit mal pour les Croisés. On en assomma beaucoup ; & comme ils voulurent forcer le Palais de l'Archevêque de Cologne, qui avoit réfugié quelques Juifs chez lui, ils achevèrent d'être

très-mal traités dans cette Ville. Cependant le reste de cette bande ayant été jointe par une autre, commandée par le Comte Emico, ils arrivèrent jusques en Hongrie, etant encore en assez grand nombre; mais avec peu de cavaliers & de guerriers à leur tete, ils voulurent encore prendre d'assaut une Ville, & ce fut avec le même succès que la colonne de Pierre l'Hermite avoit eu. Ils furent réduits à un très-petit nombre, qui se joignit sous les murs de Constantinople, aux Croisés François.

L'Empereur qui régnoit alors sur l'Orient, s'appelloit Alexis Comnène. C'étoit un usurpateur qui en avoit détrôné un autre, mais qui, d'ailleurs, avoit beaucoup d'esprit & de talens pour la politique. Il reçut, avec l'apparence de l'intérêt & de la bonté, les débris des premières colonnes des Croisés Latins, mais il se garda bien de les laisser entrer dans sa Capitale. Il les fit camper aux environs; & comme cette troupe de gens indisciplinés y commit bientôt beaucoup de désordres, il s'en plaignit amèrement à leurs Chefs. Ceux-ci, sur-tout le bon Hermite, représentèrent qu'ils n'étoient pas

les maîtres de les contenir ; alors l'Empereur leur propoſa de paſſer le détroit, & de ſe rendre en Bithynie, pour s'approcher d'autant plus de l'objet de leur voyage.

Le politique Empereur ſçavoit bien qu'ils trouveroient de ce côté-là des Turcs qui les corrigeroient, & cela arriva. Le Sultan de Nicée tomba ſur ces malheureux, & détruiſit preſque entièrement les deux bandes. Le Chevalier Gaultier & le peu de guerriers qui étoient à la tête de ces pauvres Croiſés, furent tués. Pour le bon Hermite, on ſe contenta de lui prendre ſon argent, & il ſe retira à Conſtantinople, où il attendit Godefroi de Bouillon, qu'il ſuivit en qualité d'Aumônier ou de Prédicateur, dans toute ſon expédition juſques à Jéruſalem.

Godefroi devint bientôt le vrai Chef de la ſeule armée de Croiſés qui parvint à ſa deſtination : elle étoit bien mieux compoſée que les deux autres. On y voyoit des Princes & des Seigneurs de la première diſtinction ; car outre ceux que je vous ai nommés, cette belle troupe fut bientôt jointe par une autre, commandée par les enfans & les deſcendans de ce fameux Robert Guiſ-

card, Gentilhomme Normand, qui, environ quatre-vingt ans auparavant, s'étoit rendu maître de l'extrémité de l'Italie, de la Pouille, de la Calabre, & enfin de la Sicile. *Boémond*, Prince de Tarente, étoit à leur tête, accompagné d'une chevalerie leſte & diſtinguée, entre laquelle on voyoit briller le jeune *Tancrède*, ſon couſin, héros charmant que j'ai ouï-dire qu'un fameux Poëte Italien avoit célébré dans un Poëme eſtimé, que l'on nomme *la Jéruſalem délivrée.*

Les deux troupes réunies formoient un corps redoutable, capable de faire les plus grands exploits, & de venir à bout des plus grandes conquêtes. Mais avant que tous ces illuſtres guerriers ſe miſſent en marche pour les entreprendre, ils avoient eu bien des difficultés à ſurmonter. L'armée des Comtes de Vermandois & de Flandres, & de Godefroi de Bouillon, avoit traverſé heureuſement l'Allemagne, s'y conduiſant avec régularité & diſcipline; ils s'y étoient fait aimer & reſpecter; ils eurent le même ſuccès en Hongrie. On ſentit toute la différence qu'il y avoit entre cette armée de

Chevaliers & la populace de François & d'Allemands qui l'avoient précédée. On les conduisit avec honneur dans la Thrace & jusques aux portes de Constantinople : Alexis comprit alors qu'il avoit besoin de bien plus d'art pour les tromper & les perdre, qu'il n'en avoit employé contre les armées de Pierre l'Hermite & du Comte Emico. Aussi joua-t-il avec eux tout son jeu. Il eut d'abord l'audace de prendre prisonnier le Comte Hugues, frère de Philippe, Roi de France ; mais il fut bientôt obligé de le rendre, & même avec des complimens & de excuses qui étoient autant de faussetés. Il employa le même artifice, en recevant dans ses Etats le Comte Raymond de Toulouse, avec un grand nombre de Chevaliers du Languedoc, de la Gascogne, de l'Espagne, & même de l'Italie. Enfin, quand Boémond, Tancrède & les autres Chevaliers originaires Normands, Napolitains & Siciliens, se furent joints à l'armée Latine, Alexis furieux au fond du cœur, n'eut plus d'autres moyens de se débarrasser de ces hôtes incommodes, qu'en les faisant promptement marcher à leur

noble destination. Il leur fit donc passer la mer & les fit transporter en Asie, après avoir fait un traité avec le Duc de Normandie, le Comte de Flandres, & les autres principaux Croisés, par lequel ils s'assujétissoient, pourvu qu'il les secourût de bonne foi, à lui faire hommage de tout ce qu'ils pourroient conquérir sur les Infidèles.

Les Princes Croisés prirent la Ville de Nicée en Bythinie, après avoir gagné deux batailles, & essuyé, de la part de l'Empereur Grec, quelques trahisons, qui, heureusement, furent découvertes.

Le Sultan Turc, Soliman, leur fit éprouver une défaite ; mais ils s'en relevèrent bientôt par une victoire, & se trouvèrent enfin aux portes de la belle & magnifique Antioche. Le siége de cette Ville, par les Croisés, fut mémorable. Ce ne fut qu'après des efforts incroyables, & en profitant d'une trahison, qu'ils vinrent à bout de la reduire, & de pénétrer ensuite jusqu'en Syrie. Je suivis les Croisés jusqu'aux frontières de cette Province, qui doit m'être si chère. Je vis Godefroi de Bouillon faire des exploits, d'après lesquels je ne fus point

étonné de la fortune qu'il fit par la ſuite. Il tua, à la vue de toute l'armée, un ours furieux, & lui fendit le ventre dans le temps qu'il ſe jettoit ſur lui pour le dévorer. Ayant combattu ſeul à ſeul contre un énorme géant, il lui donna un ſi rude coup d'épée tranchante ſur l'épaule, qu'il le fendit depuis cet endroit juſqu'à la hanche oppoſée. La partie du corps coupée tomba, & l'autre s'accrochant au cheval, rentra avec lui dans ſa Ville, au grand étonnement des citoyens. Ce qui donna lieu à cette hiſtoire, devenue depuis ſi commune, que les gens tués par Godefroi reſtoient à cheval & rentroient dans leur camp.

J'ai vu mourir, les armes à la main, le Légat du Pape, qui accompagnoit les Croiſés dans ces grandes expeditions. Il s'appelloit *Aymard de Monteil*, & étoit Evêque du Puy. S'il prêchoit avec moins d'enthouſiaſme que Pierre l'Hermite, il payoit du moins mieux de ſa perſonne. Boémond, Prince de Tarente, garda, à titre de Principauté, la ville d'Antioche, à la conquête de laquelle il avoit eu la plus grande

grande part. Enfin, les Croifés approchoient de Jérufalem, lorfque Hugues, frère du Roi de France, fut obligé de les quitter pour retourner dans fa Patrie. Par fa retraite, Godefroi fe trouva le Prince le plus confidérable de tous ceux qui avoient part à cette expédition, moins par fa dignité, puifque le Duc de Normandie & le Comte de Flandres en étoient, que par fa valeur & fa fageffe, connues de tout le monde. Je m'éloignois à regret de ce pays, lorfque j'appris que Jérufalem étoit prife, & que Godefroi en étoit couronné Roi; ou plutôt que refufant ce titre, il n'avoit voulu que celui de défenfeur du faint fépulcre. Ce fut fur les Sultans d'Egypte, qui avoient enlevé Jérufalem aux Turcs Seljoucides, que cette Ville fut prife par les Croifés Latins. Quand cette conquête parut affurée, la plupart des Seigneurs qui y avoient contribué, retournèrent en Europe; & c'eft ainfi que finit la première croifade, à la fin du onzième fiècle.

Douzième fiècle.

Entraîné par des ordres fuprêmes dans des

parties du monde éloignées, ce ne fut qu'au milieu du douzième siècle que je me retrouvai en Europe, & que j'entendis parler des nouveaux efforts que l'on faisoit pour recouvrer la Terre-Sainte. En passant par la France, en 1115, j'entendis prêcher une nouvelle croisade au fameux Saint-Bernard, & je vis, dans la personne de ce Moine, un des plus remarquables personnages qui aient paru dans l'Europe pendant ce siècle. Il étoit né d'une famille illustre, & pouvoit se flatter de remplir dans le monde les plus grands emplois, d'autant plus qu'il joignoit à une figure belle, noble & spirituelle, des talens supérieurs, & d'aussi bonnes études qu'il étoit possible d'en faire dans le siècle où il vivoit. Mais il préféra l'état Religieux à l'éclat des dignités séculières; sans doute qu'il avoit le pressentiment que ce seroit par cette voie extraordinaire qu'il feroit la plus étonnante fortune. Il se retira donc, de bonne heure, dans l'Abbaye de Cîteaux, nouvellement fondée, & dans laquelle une réforme austère étoit établie depuis peu; mais il ne s'y retira pas seul, & il commença dès-lors à exercer cet empire, qu'une

grande éloquence naturelle usurpe aisément sur les esprits. Il entraîna avec lui dans sa retraite ses cinq frères, dont un étoit marié, deux autres déjà avancés au service militaire : ils y furent suivis par leur oncle, & par plusieurs Gentilshommes & Chevaliers, entr'autres, par Hugues, de la Maison des Comtes de Mâcon, qui devint un des disciples les plus zélés de Bernard. Enfin, il arriva à Cîteaux avec trente personnes, qui, après s'être exercées pendant quelques temps à toutes les austérités de la vie monastique, parurent bientôt à leurs Supérieurs, propres à établir différentes colonies dans la Bourgogne & la Champagne. Bernard fut le fondateur de celle de Clairvaux. On dit qu'il eut bien des difficultés à essuyer dans le commencement de cet établissement; elles ne servirent qu'à mieux développer son habileté. Elles l'obligèrent de faire plusieurs voyages à Paris : il y debita, avec éclat, d'excellentes homélies, & prêcha la régularité & la réforme, non-seulement aux simples Clercs, mais aux Prélats de l'Eglise de France. Il conserva pourtant, en leur donnant des leçons sévères,

le respect qui étoit dû à leur dignité. Un Archevêque de Sens, & un Evêque de Paris, ne rougirent point d'avouer qu'il les avoit convertis. Bientôt sa réputation devint si grande, que ce simple Moine écrivoit au Pape & au Roi, & donnoit à ceux en qui résidoit l'une ou l'autre puissance, des avis qui étoient regardés comme des ordres. Les Couvens de sa réforme se multiplièrent, & l'on vit Othon, fils du Comte d'Autriche, & petit-fils de l'Empereur Conrad, prendre l'habit à Clairvaux. L'Ordre de Prémontré, qui est devenu si illustre & si riche, s'établit sous les auspices de Saint-Bernard, qui fit accorder à Saint-Norbert, fondateur de cet Ordre, le terrein de sa première Abbaye en Picardie. Mais un disciple au moins aussi intéress nt que s'attacha Bernard, fut l'Abbé Suger, homme sans naissance, Moine dès sa plus tendre jeunesse dans l'Abbaye de Saint-Denis. Il avoit eu le bonheur d'y faire sa cour au Roi Louis-le-Gros, qui y avoit été élevé; & ce Monarque s'étant souvenu de lui quand il fut sur le trône, lui avoit procuré la riche & magnifique Abbaye de Saint-Denis. Suger y vivoit en

Prince plutôt qu'en Religieux ; son génie & la faveur du Roi, le mettoient dans le cas de se mêler des plus grandes affaires, & de jouer à la Cour un grand personnage. Il s'étoit même fait de la réputation à la guerre, & il y avoit eu des succès. Il avoit été envoyé à Rome pour y négocier dans des circonstances difficiles. Il avoit assisté à plusieurs Conciles, & avoit été revêtu du caractère d'Ambassadeur de France auprès de l'Empereur & du Roi d'Angleterre. On prétend même qu'il avoit ménagé une réconciliation entre le Pape & l'Empereur. Ce fut au milieu de tout cet éclat que Suger se déclara disciple de Saint-Bernard, &, qu'à son exemple, il mit la réforme dans l'Abbaye de Saint-Denis, soumit ses Moines, & se soumit lui-même à une austérité presque égale à celle des Religieux de Cîteaux & de Clairvaux. Sans doute que des motifs de dévotion & de religion influèrent sur la conduite de Suger; mais d'ailleurs, il étoit de sa politique de ne pas laisser à S. Bernard l'avantage d'être un Religieux régulier & édifiant. L'affiche de la régularité fit, en faveur de Suger, tout l'effet qu'il en pouvoit

desirer. De concert avec Saint-Bernard, il travailla à faire cesser le schisme qui divisoit l'Eglise. Ces deux Moines gouvernèrent la France, & influèrent sur les intérêts de l'Europe entière. Suger étoit plus homme de cabinet, plus courtisan, plus ministre, & en apparence plus capable d'administration & d'affaires. Bernard plus vif, plus pressant, emportoit, par la force de son éloquence, des résolutions que Suger n'avoit pu inspirer. Louis-le-Gros mourut; Louis-le-Jeune son fils venoit d'être couronné avec un éclat inusité jusques alors. Ce fut à son sacre qu'assistèrent, pour la première fois, les douze Pairs de France. Suger étoit, sans trop le paroître, l'ame de ses conseils. Après que le jeune Roi eut fait, pendant quelque temps, la guerre au Duc d'Aquitaine, Suger lui conseilla d'épouser l'héritière de ce Duché & des plus belles Provinces de l'ancien Empire François. Jamais alliance n'a été contractée avec des espérances politiques plus flatteuses & mieux fondées. Ce que les grâces & la beauté peuvent fournir d'heureux augures pour un mariage, se trouvoit réuni dans celui-ci. Eléonore d'Aquitaine,

ou de Guienne, étoit charmante, vive, ſpirituelle. Les fêtes brillantes qui ſuivirent ſes nôces, ſembloient être l'aurore des plus beaux jours. La révolte du Comte de Vermandois commença pourtant à les troubler. Louis-le-Jeune marcha contre lui, & ſe vengea du rebelle, & du Comte de Champagne qui le ſoutenoit, d'une manière cruelle, barbare & ſemblable, en quelque façon, à celle dont Théodoſe s'étoit autrefois vengé des peuples de Theſſalonique. Il aſſiégea Vitri en Pertois, prit cette Ville, fit paſſer la garniſon au fil de l'epée, fit faire main-baſſe ſur les habitans, & en brûla 380 qui s'étoient réfugiés dans une Egliſe.

Si Louis-le-Jeune fit, dans cette occaſion, le perſonnage de Théodoſe, S. Bernard fit auſſi celui de S. Ambroiſe. Après avoir fait au Roi des reproches conformes à ſa faute, il lui conſeilla ou lui ordonna, pour pénitence, d'entreprendre la Croiſade, pour retirer la Terre-Sainte des mains des Infidèles, & y affermir les Chretiens qui s'en étoient emparés, environ 50 ans auparavant. Suger n'étoit pas, dit-on, de cet avis; il croyoit que Louis pouvoit

être plus utile dans ſes Etats, y acquérir plus de gloire, & y rendre même plus de ſervices à la religion que dans une expédition auſſi éloignée. Mais Bernard l'emporta ; il prêcha lui-même la Croiſade avec cette éloquence foudroyante, dont je l'ai moi-même entendu ſe ſervir dans les plaines de Vezelay, en Bourgogne. C'eſt-là que, dans le François barbare, qui étoit alors la langue commune du Royaume, il exhortoit les peuples à prendre la croix, & les Princes à les conduire. Il ſe ſervoit de tous les motifs propres à exciter l'enthouſiaſme, ceux de gloire, ceux de politique, ceux de religion. Il enflamma les eſprits, électriſa, pour ainſi dire, les cœurs ; & répandant ſur une foule innombrable d'auditeurs le feu de ſon propre génie, chacun s'empreſſa de prendre la croix de ſa main : Louis-le-Jeune fut le premier.

Bernard avoit fait une courſe en Allemagne ; & ſon éloquence produiſant le même effet dans ce pays, il avoit enrôlé de même, pour la Croiſade, l'Empereur Conrad III. Pour comble de bonheur, un diſciple de l'Abbé de Clairvaux, & qui avoit été Moine dans ſon Abbaye, avoit été élevé à la dignité de Souverain

Souverain Pontife ; c'étoit Eugène III. Il vint lui-même en France prêcher la Croisade, à l'appui de Saint-Bernard, qui, respectant sa suprême autorité, lui parloit cependant quelquefois comme se souvenant d'avoir été son supérieur.

Enfin Louis-le-Jeune & la belle Reine Eléonore partirent en 1147 ; & l'Abbé Suger resta Régent du Royaume. Son expérience & sa sagesse étoient si reconnues, que le froc austère dont il étoit revêtu n'ôta rien à la considération qui étoit due au rôle important qu'on lui faisoit jouer dans l'Etat. Il maintint, non sans peine & sans avoir besoin d'adresse, la France en paix, jusqu'à ce que Louis revint de son imprudente expédition. Ce Roi fit alors une autre faute ; il répudia, par humeur & par l'effet d'une jalousie, peut-être injuste, cette héritière, précieuse à conserver sur son trône. Suger fut loin d'approuver cette conduite ; on ignore ce que S. Bernard en pensa ; moins de trois ans après cette époque, Suger mourut, âgé de soixante-dix ans, jouissant de la considération due à un Ministre sage, & à un Religieux respectable. S. Bernard mourut aussi

l'année suivante ; & son nom est inscrit avec éclat dans les fastes de l'Eglise Catholique, comme ayant été le fondateur d'un Ordre riche & nombreux, & le dernier des Saints-Pères de l'Eglise Latine : on assure qu'il a fait beaucoup de miracles. Nombre de Catholiques Romains de tous états l'ont pris pour leur Patron, & leur Protecteur dans le Ciel. Suger peut servir de modèle aux Ministres des Rois sur la terre.

La fin de ce siècle, & le commencement du suivant, m'offrirent un spectacle dont le principal acteur a fait moins de bruit en Europe, & y est moins connu qu'il ne mérite de l'être ; car c'est peut-être le plus grand conquérant dont l'Histoire de tous les temps & de toutes les Nations, fasse mention. Il soumit plus de Pays que ne firent autrefois Alexandre & Sésostris, & ne régna d'abord que sur une Province plus petite & plus foible que la Macédoine. Je veux parler de *Gengiscan*, fondateur d'un Empire si immense, qu'il a compris la Chine, la grande Tartarie toute entière, même la petite, & tout ce qui forme à présent la Russie Asiatique, la Perse, cette

grande partie de l'Inde, que l'on nomme aujourd'hui l'Empire du Grand Mogol, & presque tout ce qui forme la Turquie en Asie. C'est un des fils de *Gengiscan* qui a éteint le Califat, en faisant mourir le dernier des Califes Mahométans.

Ce Héros naquit l'an 1154, de votre ère, au milieu d'une horde de Tartares, dans cette partie de la Grande Tartarie, qu'on appelloit *Caracatai.* Son père, qui en étoit le chef, se nommoit *Pizouka*; & appella son fils *Témugin.* Pendant l'enfance de celui-ci, *Pizouka* fut enlevé par ordre de l'Empereur de la Chine, & conduit dans ce Pays, où il fut quelque temps prisonnier; mais il en sortit, rejoignit sa horde, & inspira de bonne heure à son fils le dessein de le venger du Monarque Chinois.

Au milieu de la Grande Tartarie, dans une Ville nommée *Caracorum*, régnoit un Prince que l'on regardoit comme le grand Kam, ou principal Empereur des Tartares. Témugin se rendit à sa Cour, eut le bonheur de plaire à sa fille, & obtint, pour l'épouser, la préférence sur un grand nombre d'autres Princes. Ceux-ci jaloux de son bonheur

indiſposèrent contre lui ſon beau-père, qui le menaça de le faire arrêter. Il s'enfuit, retourna chez lui, fit révolter ſa Horde, & quelques autres de ſes voiſins qu'on appelloit Mongols ou Monguls : ils refuſèrent de payer le tribut au grand Kam, & enfin l'attaquèrent, ayant Témugin à leur tête. L'iſſue de cette guerre fut la mort de l'Empereur de Tartarie. Un Kam particulier l'ayant joint dans une déroute, lui coupa la tête & la porta à Témugin. Le gendre parut affligé du malheur arrivé à ſon beau-père, & dit ce mot qui a paſſé en proverbe chez les Tartares : il *ne faut pas arracher la barbe au Lion mort.* Peu de jours après, Témugin apprit que ſon beau-frère, fils unique du grand Kam, avoit péri dans le *Thibet*, où il avoit voulu ſe réfugier. Alors il ſe fit, en vertu des droits de ſa femme ſur cet Empire, reconnoître grand Kam, & Souverain de toute la grande Tartarie, des Mongols, des Calmouques & du Thibet. Une ſeule tribu lui réſiſtoit encore, c'étoit celle des *Merkites*. Il les attaqua, les défit, tomba ſur ſes voiſins les *Naimak*; & quelques-uns d'entr'eux s'étant

réfugiés dans le *Turquestan*, le nouveau grand Kam fit encore la conquête de ce Pays, ainsi que celui des *Yugures*, dans lequel réside le grand Lama, espèce de Grand Prêtre, qui réunit le pouvoir Souverain à l'autorité Ecclésiastique. Témugin rendit ce Prince Pontife son tributaire.

Tout lui étant soumis dans la Tartarie, il tint, l'an 1205, une diète ou assemblée générale de toutes les Nations Tartares. Là, son autorité fut généralement reconnue, chaque peuple lui rendit hommage. Il déclara qu'il changeoit son premier nom de Témugin en celui de Gengiscan, c'est-à-dire, Seigneur des Nations; & c'est sous ce nouveau nom qu'il a fait trembler toute l'Asie. C'est dans cette grande assemblée qu'il publia des Loix dont j'ai une connoissance assez parfaite, les ayant entendu promulguer dans le tems, & les ayant vu suivre, depuis, dans tous les pays soumis à Gengiscan.

La première de ces Loix est de croire qu'il n'y a qu'un Dieu, Créateur de l'Univers, qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. Gengiscan, en établissant cette doctrine, croyoit d'ailleurs que les cérémonies

du culte que l'on rendoit au Dieu unique, étoient à-peu-près indifférentes. Aussi, comme il avoit grand nombre d'enfans de plusieurs femmes, les uns suivoient la Religion des Chrétiens, d'autres celle des Mahométans, quelques-uns même étoient Idolâtres ; & il n'exigeoit d'eux autre chose que de reconnoître que les Idoles à qui ils rendoient des hommages, étoient soumises à un Dieu unique.

Par une seconde Loi, Gengiscan défendoit à tous Prince, Kam ou Chef de Horde, de prendre le nom d'Empereur de Tartarie, ou grand Kam, à moins qu'il ne fût reconnu tel, unanimement par toutes les Nations Tartares. Un assez grand nombre de ces Loix contenoit des règles de police excellentes, & des arrangemens utiles pour la subsistance & le commerce de la Tartarie. Enfin il y en avoit concernant les Mariages, la discipline Militaire, la punition des crimes, &c.

Quand Gengiscan se vit maître d'un si grand Empire, il se ressouvint des mauvais traitemens que son père avoit essuyés autrefois à la Chine, & songea sérieusement à

venger sa mémoire. Il entra donc dans ce beau Pays, en faisant le tour par la presqu'isle de Corée, & pénétra dans la Chine septentrionale par l'extrémité de la grande muraille, bâtie depuis long-temps pour séparer la Chine de la Tartarie. Il arriva jusqu'à Pékin. L'Empereur qui régnoit alors envoya audevant de lui des Ambassadeurs chargés de présens & de richesses, & qui lui offrirent en mariage la fille de l'Empereur. Comme c'étoit la plus belle Princesse de l'Asie, Gengiscan l'accepta, & consentit à se retirer, pour cette première fois, par le plus court chemin, dans sa Capitale *Car cor m.* L'année suivante il s'empara d'un grand Pays nommé le *Capchac*, qui s'étendoit depuis le fleuve Irtich jusqu'au Volga, & à la Mer Caspienne. Au retour de cette expédition il en entreprit une seconde contre la Chine, excité par des Princes voisins; & ce fut alors qu'il conquit & assujettit véritablement ce grand Empire. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines & de fatigues qu'il s'empara de Pékin. Il y fut fait un grand carnage des Chinois, & Gengiscan y trouva d'immenses richesses. Le reste de la Chine Septentrionale

se soumit sans beaucoup de résistance : ses Lieutenans & ses fils se rendirent maîtres de la Chine Méridionale : il sortit bientôt après de ce bel Empire ; & , retournant au centre du sien , entreprit de l'étendre d'un autre côté, en partant du Capchac ; & longeant la Mer Caspienne pour s'approcher de la Perse , il acheva de s'emparer du Turquestan & de la Ville de Kashgar. Enfin il se trouva à portée du beau Royaume de Karisme ; il avoit d'abord fait alliance avec le Souverain de ce Pays ; mais soit que de justes raisons de plainte le déterminassent , soit que l'ambition l'entraînât , il s'empara d'une si délicieuse contrée. Elle avoit été soumise aux Turcs Seljoucides ; c'est de-là que le fameux *Togrulbeg* étoit parti pour conquérir la Syrie & l'Asie mineure jusques aux portes de Constantinople. Quand Gengiscan s'approcha de Karisme, un usurpateur y régnoit depuis quelque-temps , & le Calife de Bagdat avoit envoyé des Ambassadeurs à Gengiscan , pour l'engager à le chasser. Le grand Kam promit au Calife Mahométan qu'il le vengeroit , & le vengea en effet, mais ce fut à son profit ; il garda ce beau

Pays après avoir livré deux batailles, dont la plus ſanglante, celle de *Caracou*, fut déciſive, & entraîna la perte de quatre Villes fortes, & enfin de la Capitale.

Plus Gengiſcan faiſoit des conquêtes, plus le deſir d'en faire augmentoit en lui. Après des ſiéges remarquables, il ſoumit les grandes Villes de *Bokara* (1), de Samarcande (2); & enfin celle de *Hérat*, Capitale du *Koraſſan*, celle de *Balek* dans le *Tocareſtan*, & celle de *Com* dans *l'Irac Agemi*, qui lui donna entrée dans la Perſe, où il ſe ſaiſit de *Casbin*, & même d'*Iſpahan*. Ses Généraux pénétrèrent plus loin dans cet ancien Empire de Darius; en tournant la

---

(1) C'étoit une Ville belle, grande, riche & agréable, dans le Pays actuellement poſſédé par les Usbecks. Gengiſcan la fit brûler & ruiner, avec des circonſtances qui prouvent, de la part du conquérant, peu d'humanité. Il y avoit, à Bokara, une fameuſe Univerſité, des Sçavans & des Gens-de-Lettres. C'étoit la Patrie du Médecin Avicenne, qui mourut l'an 1036 de Jéſus-Chriſt.

(2) Samarcande ne fut point ruinée par Gengiſcan. C'étoit encore une Ville riche, commerçante & peuplée, du pays des Usbecks. C'eſt elle, dont le fameux Tamerlan, deſcendant de Gengiſcan, fit ſa Capitale.

Mer Caſpienne, d'un côté, ils firent la guerre dans la Georgie, conquirent *Gazna*, où avoit régné *Mahmoud* le *Gaznevide*, *Tauris*, & même *Teffis*, & s'approchèrent de la Mer Noire; de l'autre, Gengiſcan lui-même, pénétra par le Royaume de *Candahar* juſques dans l'Inde : il paſſa le fleuve *Indus*, pour pourſuivre *Gelaledin*, reſte infortuné des Rois & Sultans de *Kariſme*; il ſoumit *Lahor* & *Multan*, ſuperbes Villes, & parvint juſqu'à *Agra*, près du Gange. Alors le reſte de l'Inde pouvoit ſe regarder comme à lui; mais l'immenſité de cet Empire ne permettoit pas que le Conquérant s'éloignât ſi fort du centre; il fut donc obligé de s'en rapprocher. Il laiſſa quelques-uns de ſes fils & de ſes Généraux continuer d'exécuter ſes vaſtes projets, & il revint à *Bacle*, dans le *Tocareſtan*. Cette Ville étoit fameuſe par un Temple des anciens adorateurs du feu, auquel étoit joint un Collège des diſciples de Zoroaſtre, Prêtres de cette Religion. Les Hiſtoriens de Gengiſcan diſent qu'il voulut raiſonner avec les Mages, ſur leur créance, & rapportent ſes queſtions & leurs réponſes. Je me ſouviens d'en avoir eu

connoiſſance, & d'en avoir conclu que le grand Kam étoit né avec aſſez de bon ſens; mais qu'une extrême ignorance, & le défaut d'habitude dans l'art de diſputer & de raiſonner, ne lui permettoient de ſentir aucun des avantages qu'une Religion peut avoir ſur les autres. Il lui auroit fallu, comme au Peuple, qui ne raiſonne point, des miracles pour le convaincre. Il voulut auſſi, en paſſant par Samarcande, raiſonner avec les Prêtres Mahométans. Ils furent d'abord aſſez contens de lui, parce qu'il convint avec eux qu'il ne falloit adorer qu'un Dieu Spirituel, unique & Tout-Puiſſant; mais quand on lui dit que Mahomet étoit le Prophête de Dieu, il répondit qu'il avoit toujours entendu dire que Dieu avoit envoyé, en différens tems, des Prophêtes ſur la terre: qu'il concevoit très-bien cela, puiſque lui-même envoyoit des Ambaſſadeurs aux Peuples voiſins, mais qu'il leur envoyoit auſſi quelquefois des Généraux pour les ſoumettre & pour les combattre; qu'il lui ſembloit que Mahomet avoit plutôt fait le métier de Général que celui d'Ambaſſadeur, puiſque c'étoit à coups de ſabre qu'il avoit forcé les Peuples à adorer Dieu à ſa

manière. Quand on lui montroit des Mosquées, & qu'on lui disoit qu'elles étoient faites pour y adorer Dieu, il répondoit que la Terre entière étoit le Temple de Dieu.

Cependant Gengiscan étant arrivé à *Toucat*, à l'extrêmité du *Turquestan*, il y assembla une grande diète, rappella, autant qu'il le pût, tous ses fils, & donna ordre à ceux qui avoient pénétré jusques dans la Georgie & dans l'Arménie, de revenir par *Derbent*, & le long de la Mer Caspienne, & de se joindre dans la Ville *d'Astracan*, à l'embouchure du *Volga*, à *Touchikan* son fils, qui, après avoir conquis tout le Capchac, avoit même soumis le Grand-Duc de Moscovie.

Cette fameuse diète se tint donc près de Toucat, dans une plaine de sept lieues d'étendue, qui étoit toute remplie par les tentes de la cour & de l'armée de Gengiscan. Le vieux Monarque y distribua son immense Empire entre tous ses enfans & ses petits-enfans, bien entendu qu'ils n'en devoient jouir qu'après lui. Il retourna ensuite dans son ancienne Capitale, *Caracorum*, où il apprit la mort de *Touchikan*, celui de ses

fils auquel il destinoit le titre de grand Kam, ou d'Empereur de la Grande-Tartarie. On pretend qu'il en fut si sensiblement touché, que cet événement causa sa mort. On assure aussi que, dans ses derniers jours, il formoit des projets pour faire du bien à ses sujets & les rendre heureux; mais il avoit soixante-treize ans quand il conçut ce dessein pour la première fois, & il y en avoit vingt-cinq qu'il parcouroit l'Asie en conquérant barbare, ruinant, pillant des Villes, faisant passer au fil de l'épee des millions d'habitans de tout âge, de tout sexe, de toute religion & de toute condition, &, pour ainsi dire, sans objet; car, que pouvoit-il faire de ces immenses conquêtes? Souverain indigne & malheureux, conquérant abominable & méprisable au milieu de toute sa gloire, il est moins connu en Europe qu'il ne sembleroit mériter de l'être, vu le nombre de ses exploits & l'étendue de sa domination; mais au reste, le nom d'un Souverain, qui n'est fameux que par ses cruautés, devroit être rayé des fastes du monde, puisque les Princes & les Peuples ne peuvent trouver dans le récit de ses

actions, ni aucun exemple à suivre, ni aucun trait d'humanité à admirer.

Ce fut en 1226 que mourut Gengiscan. Touchikan, son fils aîné, qui mourut un peu avant lui, avoit eu en partage le Capchac, pays très-étendu dans la Tartarie, & dont le Pays des Calmoukes, Astracan & la Sibérie faisoient partie. Sa postérité y régna pendant quarante-deux générations. Au quinzième siècle, ce Royaume fut partagé entre douze fils de *Kérai* ou *Ghéraïcan*. Un de ces Princes se mit sous la protection du grand Seigneur Mahomet II, conquérant de Constantinople, qui assura du moins la domination de la petite Tartarie à cette branche des descendans de Gengiscan. Elle y règne encore, & c'est l'illustre Maison des Ghéraï dont les Princes, sont issus de Gengiscan environ au soixante-dixième degré.

D'une autre branche descendante de Touchikans, viennent les Sultans Usbecks, qui peut-être, règnent encore dans cette extrémité de la Grande-Tartarie qui confine à la Perse, mais qui a essuyé, depuis quelques siècles, tant de désastres & de révolutions qu'il est presque impossible de savoir

l'ancienne race des Souverains y ſubſiſte.

Zaga-Taï-Kan, ſecond fils de Gengiſcan, forma une ſeconde ligne de Souverains, qui régnèrent ſur le grand Thibet & ſur la ville de Balck, juſqu'au temps de Tamerlan; alors ce nouveau conquérant, dont j'aurai occaſion de vous parler, & qui deſcendoit lui-même de Gengiſcan, diſpoſa ſi bien des poſſeſſions de ſes couſins, qu'on ne ſçait plus ce que leur famille eſt devenue. Il en eſt de même des deſcendans de ce grand Octaïkan, qui prit, dans la Grande-Tartarie, la place de ſon père. Parmi les deſcendans de Tuli, quatrième fils de Gengiſcan, le plus fameux eſt *Ulakou*, qui, quarante ans après la mort de ſon grand-père, détruiſit l'Empire des Califes, & tua le dernier de ceux qui avoient été revêtus de cette grande dignité à Bagdat. Ses enfans régnèrent ſur la Perſe; mais Tamerlan les détruiſit, lorſqu'ils étoient déjà ſéparés en pluſieurs branches.

Kublay, ſecond fils de Tuli, régna ſur la Chine, & y a formé une dinaſtie de Rois Tartares deſcendans de Gengiſcan, qui ont

possédé cet Empire seulement pendant un siècle, ensuite une famille Chinoise en est rentrée en possession ; mais une race de nouveaux Tartares Monguls, peut-être descendans du même Gengiscan, les en a chassés au commencement du siècle dernier.

Je repasse en Europe, après vous avoir parlé, sans interruption, de tout ce que j'ai vu & appris de relatif à Gengiscan, dans mon voyage en Asie des douzième & treizième siècles.

Treizième siècle.

Quand je revins en Europe, pendant le cours de ce dernier, je retrouvai, à mon grand étonnement, sur le trône de Constantinople, des Empereurs Latins ; mais ils y étoient bien mal assurés, & tenoient bien foiblement les rênes des restes de ce vaste Empire.

Le premier de ces Empereurs Latins avoit été fait prisonnier, & mis à mort par les Bulgares ; le second, qui étoit son frère, & comme lui de l'illustre Maison des

Comtes

Comtes de Flandres, régna très-peu, & eut pour ſucceſſeur un Seigneur de Courtenay, qui, après avoir été couronné à Rome, fut fait priſonnier en revenant à Conſtantinople. Il ne vit preſque point ſa Capitale, & ſes enfans régnèrent ſous la tutelle, d'abord de leur mère, & puis de Jean de Brienne, leur oncle. Enfin, ils furent chaſſés & ne conſervèrent, de leur Empire, qu'un vain titre, les Grecs en ayant repris la réalité.

Peu après, je vis placer ſur le trône d'Allemagne Rodolphe, Comte de Hasbsbourg, Seigneur d'une illuſtre naiſſance, mais qui, avant ſon avénement au trône impérial, ne tenoit en Allemagne que le rang de ſimple Gentilhomme. Il ſe montra digne de l'Empire par ſon habileté, ſa valeur & ſes vertus; & c'eſt ſans doute en récompenſe de ces dernières qualités que ſa poſtérité a le bonheur d'occuper depuis cinq cens ans, avec tant de gloire, les premiers trônes de l'Univers.

Mais le vrai Héros que je m'applaudis d'avoir vu pendant le cours du treizième ſiècle, c'eſt le Saint, l'on peut même dire

le grand Louis IX, Roi de France, qui commença à régner la même année, & presque au même temps que mourut Gengiscan. Que ces deux Monarques étoient différens! Le Tartare fit plus de conquêtes qu'Alexandre, mais étoit bien inférieur au Roi de Macédoine pour les qualités de l'esprit & du cœur. Saint-Louis ne doit pas tenir place parmi ces prétendus Héros, fléaux de l'humanité ; mais au contraire, il étoit supérieur à ce Trajan, que j'ai vu au premier siècle, & dont je vous ai fait un si juste éloge. Le fond du caractère de Louis étoit la douceur & la bonté ; mais quand de grands intérêts échauffoient son ame, il montroit alors la bravoure la plus décidée, donnoit des exemples du plus grand courage, & ne connoissoit ni obstacles, ni dangers, ni foiblesses. Parmi ces grands motifs capables de l'animer, il plaçoit au premier rang l'amour de Dieu & de sa Religion, celui de ses peuples & de la justice; &, jusqu'à un certain point, celui de la gloire de sa Nation & de sa Couronne. Dans son intérieur, il étoit soumis à sa mère, & eut pour elle la docilité d'un enfant, jusqu'à

la mort de cette grande Princeſſe, qui n'arriva que vingt-cinq ans après que ſon fils fut ſur le Trône. Epoux fidèle & complaiſant, père tendre, & qui ſavoit cependant ſe faire reſpecter de ſes enfans, maître bon & humain pour ſes domeſtiques, mais jamais juſqu'au point d'être trop indulgent pour eux, ami de ſes ſujets, il s'occupoit de leur ſubſiſtance, de leur bonheur & de leur conduite, & ne ſévifſoit avec quelque apparence de dureté contre les malfaiteurs & les rebelles, que parce qu'ils empêchoient le bien qu'il vouloit faire à ſes Peuples. Il s'occupoit ſcrupuleuſement des devoirs de piété; mais ſes intentions & ſes vertus juſtifioient les pratiques qu'il obſervoit, & qui auroient paru puériles dans d'autres que lui. D'ailleurs, elles ne lui faiſoient jamais perdre un temps qu'il eut pu employer plus utilement pour le bien de ſon Peuple.

Lorſque je vis ce grand Roi en France, il étoit déjà de retour de ſes expéditions en Aſie, dans leſquelles il ſe conduiſit avec autant de courage & de nobleſſe, que de prudence & de piété. Ce n'eſt point ſur lui

que doivent tomber les reproches de ces imprudentes expéditions. Il les trouva consacrées par l'exemple de ses prédécesseurs, & de tous les Souverains de l'Europe ; mais quand il eut satisfait, en s'y livrant, à ce qu'il croyoit devoir aux principes de gloire & de piété reçus de son tems, je le vis s'occuper, avec l'attention la plus grande & la mieux entendue, de ce qui pouvoit rendre ses peuples tranquilles & heureux. Il fit des loix excellentes : vous ne pouvez manquer de les connoître ; elles sont célèbres par toute l'Europe, & sur-tout en France, où elles sont encore la base des plus sages réglemens. La différence des tems est la seule raison qui ait obligé à y faire quelques changemens ; mais l'esprit de ces loix doit toujours se conserver dans ce Royaume. J'ai vu Saint-Louis, au pied d'un arbre du bois de Vincennes, juger de simples procès ; mais il ne s'occupoit de ces actes de justice & de bienfaisance particuliers, que comme d'une récréation ; & il savoit bien que les Rois sont moins faits pour juger les causes de leurs sujets, que pour s'occuper des grands intérêts publics ; c'est pour veiller à ceux là

qu'ils doivent abandonner à leurs Juges le ſoin des intérêts particuliers.

C'eſt ſous le règne de ce Roi ſi juſte, ſi ſage, ſi dévot, que la Nation Françoiſe a commencé à faire briller le goût, le génie, le talent particulier qu'elle a pour la poéſie, pour la muſique & pour les fictions galantes, gaies & amuſantes. Les chanſons, les petits airs, les farces & les ſcènes plaiſantes, les contes & les fabliaux, les Romans en vers dans la langue nationale, toutes ces productions de l'eſprit François, ont pour première époque le règne de Saint-Louis, & la fin du treizième ſiècle. Je vis alors, pour la première fois, des Troubadours Provençaux & Languedociens, s'accompagnant du tambourin, divertir les plus grands Seigneurs des Provinces méridionales, & plaire aux plus belles Dames de ces belles contrées. J'ai aſſiſté à ces fêtes galantes, que les Comteſſes de *Baux* & de *Forcalquier* donnoient, ſous le nom de *Cour d'amour.* L'on y propoſoit, & l'on y décidoit des queſtions, dont l'examen donnoit lieu de développer les ſentimens les plus délicats.

J'ai vu en Bourgogne, en Normandie,

& à Paris même, les jongleurs & les conteurs, passer de châteaux en châteaux, certains d'être bien reçus par-tout, à la faveur des fabliaux qu'ils y débitoient, avec cette naïve simplicité qui ajoute au mérite d'un bon conte.

J'ai entendu chanter les chansons de Thibault, Comte de Champagne, & Roi de Navarre. On dit qu'il les avoit composées pour la Reine Blanche : il osoit célébrer ses charmes, & vantoit sa tendresse pour cette belle & sage Souveraine, qui gouvernoit les États de son fils, avec trop de succès & de dignité, pour pouvoir être soupçonnée d'aucune honteuse foiblesse.

J'ai entendu en Angleterre réciter les prétendus hauts faits des Chevaliers de la Table Ronde, & les fables de la Cour d'Artus, rédigées par Ordre du Roi Henri II. J'ai entendu, en Brabant, le Duc Henri & sa fille *Marie*, depuis Reine de France, raconter les amours du brave Tristan & de la belle Yseult, & les faits d'Ogier-le-Danois, écrits par la Princesse même.

Quatorzième siècle.

Il faut que je vous entretienne de mon quatorzième voyage ; car les jours que je peux vous consacrer s'écoulent.

Pendant ce siècle, les différentes parties de l'Europe m'offrirent de grands hommes de différens genres, sur lesquels je vais vous entretenir un moment.

L'Italie commença à avoir des Poëtes & des Littérateurs aimables. Les troubles, dont ce beau Pays étoit agité, n'empêchèrent pas ses habitans de cultiver les sciences. Je n'ai point connu le fameux *Dante*, père du Poëme épique, en Italie. Il est mort en 1321. Il fut malheureux & tourmenté, sans que les événemens de sa vie offrent rien de remarquable. Il s'étoit rangé du parti le plus foible de son temps ; car il étoit Gibelin, c'est-à-dire, du parti des Empereurs contre celui des Papes. Chassé de Florence, sa Patrie, il se réfugia à Vérone, où il ne fut pas même trop bien traité. Je n'ai point lu en entier son grand Poëme, qu'il intitula, mal-à-propos, Comédie, & qu'il divisa en

en trois parties ſous les titres de Paradis, Purgatoire & Enfer : j'en ai ſeulement entendu réciter quelques morceaux qui m'ont paru admirables ; mais, en général, ce Poëme eſt, dit-on, auſſi ennuyeux qu'extravagant.

J'ai connu les deux autres Poëtes & Littérateurs Italiens, les plus fameux de ce ſiècle. Je vis Pétrarque en paſſant par Avignon. Il y faiſoit ſa cour à la belle Laure de Sade. Dans les ſonnets qu'il adreſſoit à cette Demoiſelle, il ne ceſſoit de ſe plaindre de ſes rigueurs : cependant on aſſure qu'il n'en étoit pas maltraité ; mais de ſon temps, il n'étoit pas permis de louer la beauté d'une Dame, ſans l'accabler en même-temps de reproches ſur ſa cruauté. Il compoſoit ſes vers amoureux ſur les bords de cette charmante fontaine de Vaucluſe, que l'on voit encore auprès d'Avignon, dans un vallon délicieux, Ce lieu me parut du moins auſſi capable d'inſpirer un Poëte galant, que les yeux de Laure, dont la figure étoit à mon gré aſſez médiocre, & l'air plus froid & plus précieux que vif & ſpirituel.

Boccace, que je vis à Naples, me parut plus

plus aimable que Pétrarque : aussi ses ouvrages sont-ils bien plus agréables à lire.

La France continua, pendant ce siècle, à produire des hommes illustres & dignes d'estime dans tous les états. Le plus fameux fut, sans contredit, le Connétable Bertrand du Guesclin. Si je n'ai pas eu occasion de le voir, du moins ai-je vu de vieux soldats, qui avoient servi sous lui, pleurer en embrassant son tombeau élevé à Saint-Denis. L'héroïsme de cet excellent Militaire étoit d'autant plus réel, qu'il ne le devoit ni à l'éducation, ni à l'étude, ni même à la réflexion. Né en Bretagne en 1311, il ne sçut jamais ni lire ni écrire ; mais dès sa plus tendre enfance, il sut se battre, & imprimer la terreur & le respect à tous ceux de son âge. Sa mère disoit qu'il n'y auroit pas de plus mauvais garçon au monde, parce qu'il n'assistoit jamais à aucune fête, & ne faisoit aucune promenade qu'il n'en revînt les oreilles déchirées, qu'il ne fut battant ou battu. Sa taille étoit forte & épaisse, ses épaules larges, ses bras nerveux, son teint hâlé & rembruni, son œil vif, mais sans éclat dans toute autre occasion que

dans celle d'une bataille sérieuse. Je suis laid, disoit-il de lui-même, je ne peux me flatter de plaire, par ma figure, aux Dames, & sur-tout à celles de la Cour brillante du Roi ou du Duc mes Maîtres; mais j'espère me faire regarder par elles à force d'actions utiles à mon Roi & à ma Patrie. Il n'avoit que quinze ans, lorsque, dans un fameux tournoi qui fut donné à Rennes, il remporta le prix, quoiqu'il ne fût monté que sur le cheval d'un Meûnier, & dans un équipage plus digne d'un pauvre Gentilhomme, que d'un homme destiné à remplir les premières charges du Royaume. Depuis, il ne cessa de porter les armes avec les succès les plus décidés en Bretagne, en Anjou, en Guyenne. Il se signala en plusieurs siéges & combats singuliers, & vainquit plusieurs Anglois, dont le nom & la force étoient redoutables. Après la funeste bataille de Poitiers, il vint au secours du Duc de Normandie, qui fut bientôt après Roi, sous le nom de Charles V. On lui dut le succès de trois batailles, en Bretagne. Ayant été envoyé pour défaire des troupes de brigands qui ravageoient le Royaume, qu'on appeloit

les grandes compagnies , & qui étoient composées de soldats , réformés après les dernières guerres , il en purgea la France. En allant , par ordre de son Roi , attaquer Pierre-le-Cruel , Roi de Castille , il fut fait prisonnier par le fameux Prince de Galles , fils d'Edouard III , & connu sous le nom de Prince Noir. Lui seul pouvoit avoir quelqu'avantage sur du Guesclin : c'étoit un Héros qui possédoit toutes les vertus civiles & militaires , & tous les agrémens de la société dans un degré éminent. Par bonheur pour la France , on tira du Guesclin des mains du Prince de Galles , en payant pour lui une grosse rançon. Le brave Breton acheva de vaincre Pierre-le-Cruel , & mit Henri , son frère , sur le trône de Castille. Henri le fit Connétable de son Royaume , & lui donna des Terres considérables. Bientôt il fut aussi Connétable de France , & fit , pendant dix ans , la guerre aux Anglois avec le plus grand succès. Il les chassa de presque toutes les Provinces dont ils s'étoient emparés. La mort du Prince de Galles , suivie , quelque-temps après , de celle de son père Edouard , acheva

de lui faciliter des victoires si brillantes. Il assiégeoit la petite ville de Château-Neuf de Randon, en Auvergne, lorsqu'il mourut en 1380. La Ville se rendit au moment qu'il expiroit, & les clefs en furent mises sur son cercueil. Pendant quelque temps, personne ne se trouva digne de remplir la place de Connétable, qu'il avoit plutôt illustrée qu'il n'en avoit été honoré. Enfin, le brave Olivier de Cliffon fut son successeur. Du Guesclin avoit cette probité franche, & ce genre de dévotion solide, qui caractérisent les bons militaires sans art & sans instruction. Souvenez-vous, disoit-il en mourant aux vieux Capitaines qui l'avoient suivi depuis quarante ans, qu'en quelque Pays que vous fassiez la guerre, les gens d'Eglise, les femmes, les enfans & le pauvre peuple ne peuvent pas être vos ennemis. En allant faire son dernier siége, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame du Puy en Velay, & y fit ses dévotions avec une piété exemplaire, & comme s'il eût prévu que sa mort approchoit. Il ne fit aucune difficulté, dans une occasion où il étoit embarrassé pour faire vivre ses troupes, de rançonner des ecclé-

ſiaſtiques très-riches ; mais en même-temps il eut grand ſoin de tirer d'eux l'abſolution de la faute qu'il pouvoit avoir commiſe en violant leurs immunités.

Dans le même-temps que je viſitai le monument élevé à ce grand Connétable dans l'Egliſe de Saint-Denis, le jeune Roi Charles VI ayant épouſé Iſabelle ou Iſabeau de Bavière, je fus témoin des fêtes qu'on donna à Paris, à l'occaſion de l'entrée de cette Reine : elles furent ſuperbes, & ſembloient annoncer des ſuites plus heureuſes que celles qu'eut par la ſuite cette funeſte alliance. Je vais vous tracer une légère eſquiſſe de ces fêtes, pour vous faire juger des mœurs de la France dans ce temps-là.

Je vis la Reine partir de Saint-Denis, accompagnée des Ducheſſes de Bourgogne, de Berri, de Touraine, d'Orléans & de Bar, Princeſſes du Sang. Elles étoient à cheval, ſuivies de la Reine Blanche, douairière du Roi Philippe-de-Valois, biſaïeul de Charles VI, dans une litière couverte. On voyoit encore à cheval la Comteſſe de Nevers, du ſang de Bourgogne ; & la Dame

de Couci, Dame d'honneur de la Reine. Isabeau étoit coëffée d'un bonnet élevé, rehaussé d'hermine & de pierreries, & surmonté d'une couronne. Les autres Dames ne portoient qu'une coëffure à la dernière mode, c'est-à-dire, élevée sur la tête en forme de croissant, cachant entièrement les cheveux, & laissant les oreilles découvertes. A cette coëffure étoit attachée une espèce de bourlet plus ou moins orné, suivant la condition & la magnificence des Dames : un voile de gaze ou d'étoffe très-fine pendoit par derrière ; les manches des robes descendoient jusqu'au bout des doigts, & chaque Dame portoit un manteau plus ou moins long, suivant sa dignité. Celui de la Reine étoit d'une longueur considérable ; il couvroit, quand elle étoit à cheval, toute la croupe de sa hacquenée blanche ; &, quand elle étoit à pied, son manteau étoit porté par plusieurs Dames du premier rang. Il n'y avoit que la Reine seule dont la robe & le manteau fussent bordés d'hermine ; les autres n'avoient que des robes brochées d'or, sans fourrure. Toutes les Dames avoient des jupes très-longues, & à peine

voyoit-on le bout de leurs fouliers, qui étoient très-pointus. En admirant cette parure, j'appris que peu de temps auparavant les Dames en portoient une différente. Leurs bonnets étoient en forme de pain de fucre, très-élevés : & , du haut de ce pain de fucre, pendoit un voile qui leur tomboit fur les épaules, ce qui, dit-on, avoit très-bonne grâce. Les Dames portoient auffi, fous le règne précédent, leurs armoiries & celles de leurs maris peintes ou brodées fur leurs robes; mais la Reine Ifabeau fit changer cet ufage. A la Chapelle Saint-Denis, la Reine fut complimentée par deux grands Seigneurs, le Duc de Lorraine, & le Prince de Haynault, qui, à la tête d'un efcadron de Gentilshommes & de Chevaliers bien montés, & armés de toutes pièces, à la manière de ce temps, fuivirent les Reines & les Princeffes. A quelques pas de la porte de Saint-Denis, parut le Prévôt des Marchands, à la tête d'un bataillon de Bourgeois de Paris, tous habillés de verd, & une Compagnie d'Officiers de la Maifon du Roi, habillés de couleur de rofe. Ces deux troupes, avec leur fymphonie, marchèrent

devant la Reine jusques à Notre-Dame. Dans la Ville, la Reine trouva les rues tapissées & remplies d'une foule de peuple incroyable. Les fenêtres étoient garnies de Dames & de Bourgeoises qui avoient adopté un uniforme, & étoient toutes vêtues d'écarlate. A chaque carrefour il y avoit des orchestres de musique & de petits théâtres, où de jeunes filles habillées en anges ou en vertus personnifiées, chantoient & donnoient à boire à tous venans dans des coupes d'or, ou au moins dorées. A l'entrée du Pont Notre-Dame, la Reine passa sous une espèce d'arc de triomphe couvert de drap d'or : là, deux jeunes gens habillés en anges, descendant comme s'ils voloient du haut de cette fausse porte, remirent à Isabeau, de la part de la Ville, une couronne d'or, garnie de pierreries. La Reine la prit, mais ce ne fut que pour en faire hommage, dans la même journée, à l'Image de la Sainte-Vierge, dans l'Eglise Notre-Dame. Le Pont Notre-Dame étoit, non-seulement tapissé, mais le pavé en étoit couvert de drap bleu, avec des fleurs-de-lys d'or. L'Evêque de Paris, avec tout son Clergé,

reçut la Reine à la porte de sa Cathédrale. On chanta le *Te Deum* dans cette Eglise, & la Reine revint, avec le même cortège, souper au Palais avec le Roi qui l'y attendoit. Ce Monarque & les Princes de son sang n'avoient point paru à l'entrée, pour que la fête parut entièrement consacrée & destinée aux Reines & aux Dames ; d'ailleurs, Charles VI se souvenoit de ce qui lui étoit arrivé, il n'y avoit pas long-temps, au mariage du Duc de Tourraine, depuis Duc d'Orléans, son frère, avec Valentine de Milan. Il avoit voulu se confondre dans la foule, sans aucun ornement extérieur, & étoit monté en croupe derrière son Ecuyer Savoisy. Celui-ci, fier de la Compagnie dans laquelle il étoit, ayant voulu juger de trop près de la gaieté populaire, avoit été atteint par les bâtons des Sergens, chargés d'écarter les curieux indiscrets. Il en avoit été assez maltraité, & le Roi en avoit même reçu quelques éclaboussures. On m'a assuré que le Monarque n'en avoit fait que rire ; mais c'étoit une leçon propre à l'engager à se tenir à sa place.

Le lendemain de cette entrée, fut le jour

du couronnement de la Reine ; il se fit avec beaucoup d'éclat dans la Sainte-Chapelle, par l'Archevêque de Rouen, assisté d'un grand nombre de Prélats. Après ce couronnement, la Reine reçut les hommages & les présens de la Ville de Paris. Ils furent de la plus grande magnificence ; un service entier de vaisselle d'or en faisoit partie. Le festin royal se donna dans la grande salle du Palais. Le Roi & les Reines y dînèrent, la couronne sur la tête ; & à leur table il n'y avoit d'hommes que les principaux d'entre les Prélats qui avoient couronné la Reine, deux Rois, celui titulaire d'Arménie, & celui de Naples & de Sicile, qui étoit de la Maison de France, branche d'Anjou, & les dames de la première distinction, telles que les Princesses que j'ai nommées, la dame de Couci, la dame de la Trimouille, & la demoiselle d'Harcourt. Dans les deux galeries collatérales, à la grande salle du Palais, étoient deux tables de 250 couverts chacune, où mangeoient 500 dames ou demoiselles priées à ce festin. Ces deux tables formoient un coup-d'œil vraiment magnifique. Les Seigneurs, les Chevaliers, les

Princes même servoient les dames & mangeoient leurs restes, conformément aux principes de la galanterie Françoise. Il y avoit abondamment de quoi nourrir tant de personnes, car le dîner étoit grand & splendide, & l'on s'y étoit bien écarté de la loi somptuaire, faite sous le règne précédent, suivant laquelle il étoit défendu à toute personne, de quelque condition qu'elle fût, de se faire servir à ses repas plus de deux entrées & d'un potage.

On finit la journée par des représentations théâtrales; j'y assistai, comme j'avois fait, à toutes les fêtes de la journée; mais je vous assure, Messieurs, que je ne fus ni amusé ni édifié des pièces que je vis jouer. C'étoient des mystères: avant que la pièce commençât, l'Entrepreneur du spectacle, qui m'y fit prendre place pour mon argent, m'assura que je serois fort content, non-seulement de la pièce, mais même des décorations; remarquez, me dit-il, que mon paradis est fort agréable, ma terre est suffisante pour tous les Acteurs qui doivent s'y promener, mais sur-tout mon enfer est charmant. Effectivement tout cela se trouvoit

ſur ſon théâtre, & ſervoit aux différentes ſcènes qui entroient dans la ſuite du myſtère. Je regrettai en voyant ce ſpectacle, quelques petites farces, qui étoient en uſage auparavant. C'étoient des tableaux mis en action, tels que le vilain Mire ou le Médecin Payſan ; les trois Boſſus, & les Aveugles de Compiègne. Celles-ci n'avoient d'autre prétention que de faire rire, & elles rempliſſoient leur objet ; au lieu qu'en jouant les Myſtères, on vouloit traiter les ſujets les plus graves & les plus reſpectables, quoique certainement les Auteurs d'alors n'en fuſſent pas capables. Ils ne pouvoient donner que des ouvrages ridicules, & dont ils faiſoient partager l'impertinence à des noms avec leſquels il n'eſt pas permis de badiner.

Ce fut à ce ſpectacle, qu'à mon grand étonnement, je me vis jouer moi-même. Il y avoit déjà quelques ſiècles que j'avois ouï-dire que mon aventure avoit été contée & écrite dans bien des pays, & que quoiqu'elle ne l'eût jamais été par les Auteurs les plus accrédités, elle étoit miſe au nombre des traditions reçues. Je ne pus plus en douter lorſque j'entendis un Acteur s'annoncer ſous

le nom d'*Abaſſuerus*, & faire en aſſez peu de mots mon perſonnage. C'étoit le plus mauvais des Acteurs de la pièce. En me voyant jouer ainſi, je frémis, je pâlis, & mes voiſins s'en étant apperçus, je feignis une indiſpoſition violente & ſubite : on me laiſſa ſortir, & je ne vis point le reſte du Myſtère. J'ai pluſieurs fois réfléchi depuis à ce que penſeroient certains Héros, ſi, revenant au monde avec la facilité que j'ai d'entendre toutes les langues, ils ſe trouvoient tranſportés dans l'amphithéâtre ou dans le parterre des théâtres modernes de l'Europe : comment trouveroient-ils qu'on les repréſente ſur ces théâtres-là ? Rarement ſeroient-ils contens de s'y voir ; plus ſouvent s'y trouveroient-ils défigurés. Auguſte & Mithridate trouveroient peut-être que Corneille & Racine leur ont fait honneur ; mais en récompenſe, combien d'autres grands hommes mis en ſcène, adreſſeroient de ſanglans reproches à vos Auteurs tragiques. Qu'ils feroient beau bruit, ſur-tout, contre les Auteurs d'Opéra !

Mais revenons aux fêtes de Paris en 1389. Le lendemain du couronnement, le Roi &

la Reine se rendirent au Palais des Tournelles, anciennement l'Hôtel Saint-Paul, qui leur étoit destiné, & avoit été orné pour eux avec une grande magnificence. Ce palais & ses appartenances comprenoient tout le terrein occupé aujourd'hui par la rue & le quartier Saint-Antoine, la Bastille & l'Arsenal. On y remarquoit de grandes salles, de grands jardins, deux chapelles, une ménagerie & un jeu de paulme. Dans le champ ou culture Sainte-Catherine, situé devant ce Palais, on avoit construit une lice, dans laquelle se donna un superbe tournoi. Les tenans & les assaillans y étoient armés suivant les règles & le costume les plus exacts de l'ancienne Chevalerie. Leurs personnes & leurs chevaux même, étoient tout couverts de fer ; les visières de leurs casques étoient baissées, mais on les reconnoissoit à leurs armoiries & à leurs devises placées sur leurs écus & eur cote-d'armes. Les plus grands Princes & Seigneurs du Royaume, les Ducs de Berri, de Bourgogne, de Bourbon, les Comtes de la Marche & de Namur, les Seigneurs de Vienne, de la Trimouille, de la Rochefoucault & autres,

étoient d'un côté ; de l'autre on voyoit le Roi même, le Duc de Lorraine, le Prince héréditaire de Hainault & autres. J'entendis les vieux Courtisans blâmer leur Monarque d'avoir voulu disputer le prix d'un combat de pur agrément, à ceux qui, dans aucune occasion, ne pouvoient ni ne devoient lui rien disputer. On ne doit pas parier quand on est sur de gagner, disoient-ils quoiqu'assez bas ; effectivement les Dames & les Juges du camp adjugèrent à Charles VI le prix sur tous ceux de sa troupe ; mais ce fut un bâtard de Flandres, frère naturel de la Duchesse de Bourgogne, qui obtint le prix de la troupe opposée, au préjudice des oncles & des frères même du Roi.

Après avoir vu cette dernière fête, & avoir ainsi passé mes trois jours francs de séjour dans Paris, je continuai ma route ; & m'étant arrêté autant de jours à Melun, j'y vis arriver le Roi & la Reine. Les Parisiens parurent fort affligés de ne pas conserver plus long-temps leurs Souverains dans leur Ville ; mais ils le furent encore bien davantage, quand on leur annonça que pour payer les frais des superbes fêtes qu'ils

venoient de donner, on augmentoit l'impôt sur le sel, & qu'on venoit d'ordonner une refonte des monnoies.

En quittant la France, je passai par l'Allemagne, où j'entendis, pour la première fois, parler de la poudre à canon, sur laquelle j'aurai occasion de vous entretenir plus amplement, en vous disant quelles furent les suites importantes de cette découverte. J'arrivai ensuite par la Hongrie à Constantinople, non sans avoir été obligé de passer à travers des armées de Mahométans, qui bloquoient de toutes parts cette Capitale de l'Empire Grec, réduite à si peu de chose. Les Paléologues y régnoient encore, mais avec humiliation, tantôt aux pieds des Turcs, tantôt à ceux des Papes; l'un d'eux avoit été obligé de renoncer au schisme, & de reconnoître la suprématie du Pontife Romain; l'autre de donner sa fille en mariage au grand Turc Orcan; ce même Empereur, Jean Cantacuzène, avoit été forcé de se faire Moine en abdiquant la couronne, & s'étoit amusé à écrire l'Histoire de son Empire, ne pouvant plus le gouverner. Au moment de mon passage

à

à Constantinople, les Grecs qui avoient été si étroitement resserrés par Amurath & par Bajazet son fils, respiroient un peu, parce que celui-ci venoit d'être vaincu par le terrible Timurbec ou Tamerlan. Je vais vous parler, à la hâte, de ce digne successeur du furieux Gengiscan : je le vis quand il tenoit dans ses fers le plus cruel & le plus puissant, après lui, des Empereurs barbares des quatorzième & quinzième siècles. Il mit, par-là, le comble à la gloire des Tartares; mais il fut bien loin de soumettre l'Empire Turc, ni d'arrêter même ses progrès, puisqu'avant la fin du quinzième siècle, l'Empire d'Orient tomba entre les mains de Mahomet Second, petit-fils de Bajazet.

Tamerlan étoit né dans le Zagataï, & son père, arrière petit-fils de Gengiscan par les femmes, étoit Émir ou Prince d'une petite partie de la Tartarie, dont la Capitale se nommoit *Kach*. Ce fut environ 130 ans après la mort de Gengiscan, que Tamerlan vint au monde. Il hérita, de bonne heure, de la petite Principauté de son père, sous la tutelle de son oncle; il eut d'abord pour

Seigneur suzerain un descendant de Gengiscan, qui avoit pour sa Capitale *Samarcande*. Ce Roi Tartare ayant été attaqué par les sujets de ses cousins, Kans du Capchac, Tamerlan, en feignant de le défendre, se conduisit avec tant d'adresse, qu'il fut bientôt maître de l'Empire entier du Zagataï, à la faveur des Turcomans, à la tête desquels il se mit : il se fit couronner, avec beaucoup d'éclat, à Samarcande, & se trouva ainsi possesseur du partage du fils aîné de Gengiscan. C'étoit déjà une belle fortune pour le petit Émir de Kach ; mais il l'augmenta considérablement en peu d'années. D'abord il soumit le délicieux Pays de Carisme ; & après en avoir pris la Capitale, il la ruina absolument, & en transporta les richesses & les habitans dans sa Patrie.

La Province du *Corassan*, ancien Pays des Parthes, celle de *Mazenderan*, le *Ségestan*, qui s'étend jusques à la fameuse ville de *Candahar*, & cette Ville même, qui est frontière des Indes, reconnurent l'Empire de Tamerlan.

De-là il rentra en Tartarie, pour placer sur le trône du Capchac un Prince qu'il

protégeoit, appelé *Toka-nitsch.* Il rendit ce Prince si puissant, que tout ce qui compose aujourd'hui la Russie Asiatique, & une partie de celle d'Europe jusques à Moscow, lui étoit soumis. Revenant sur la Perse, il en commença la conquête par le *Laurestan*, qui est l'ancienne Medie, & prit la forteresse de *Lor*; mais ce ne fut pas sans être obligé d'employer à cette conquête toutes les ressources de l'art de la guerre, dans lequel il étoit un Grand Maître. Elle lui procura celle de la Médie entière, dont il s'assura la conservation, en faisant construire un magnifique pont sur le rapide fleuve *Araxe*. Passant en *Georgie*, il dompta & ravagea tout ce Pays, la *Mingrélie*, & même l'*Arménie*. Il exerça des cruautés inouies sur les Chrétiens, Géorgiens & Arméniens, à *Teflis* & à *Erzerum*, Capitales de leur Pays; il y fit des martyrs, par un faux zèle pour la Religion Mahométane qu'il professoit, & qui, soit dit encore une fois en passant, est la religion la plus favorable aux tyrans & aux conquérans barbares. Elle semble faite exprès pour eux; & l'on voit bien que Mahomet a fait plier ses principes aux passions,

à la mode, de son temps & dans son Pays. Or, rien n'étoit plus du goût des Arabes, que le pillage, les combats & les conquêtes.

Tamerlan ayant repassé le Mont Caucase pour retourner du côté de l'intérieur de l'Empire Persan, en conquit, par différens moyens & sous différens prétextes, les belles & délicieuses Provinces. La superbe ville d'*Erivan*, aussi mal fortifiée qu'ellé étoit riche, lui ouvrit ses portes sans résistance. La délicieuse *Casbin*, *Caschan*, *Schiras*, dont le vin est en réputation, toute la Perse enfin, jusques à la mer, se soumit à lui. La riche & puissante ville d'*Ispahan* fut la seule qui fit quelque résistance, ou plutôt qui, en voulant capituler pour sauver ses richesses, éprouva les plus grands malheurs. Elle étoit taxée à une somme considérable, & elle s'y étoit soumise; mais quand il fut question de l'exiger, quelques légères querelles occasionnèrent un désordre qu'il ne fut plus possible d'arrêter. Les Tartares massacrèrent un nombre d'habitans si considérable, que l'on éleva, de leurs têtes rassemblées, une pyramide immense, monument épouvantable, & que les amis de l'humanité ne peuvent se

repréſenter ſans frémir. La quantité de corps morts jettés dans la rivière en intercepta le cours, & fut cauſe d'une inondation mêlée d'eau & de ſang. La peſte fut la ſuite de ces premières horreurs ; & bientôt les vainqueurs furent obligés de fuir cet affreux théâtre de leurs exploits.

Oſerai-je dire qu'au milieu de ces cruautés il arriva une hiſtoire plaiſante. Tamerlan, en qualité de zélé Muſulman, avoit ordonné d'épargner un fameux Molla Mahométan, nommé Iſmaël Kémal. L'ordre de ménager ce Docteur fut publié à ſon de trompe ; nombre de gens l'entendirent ; & au milieu du maſſacre, pluſieurs malheureux, menacés de la mort, oſèrent dire qu'ils étoient le Docteur Kémal. On les épargnoit auſſi-tôt ; pluſieurs ſauvèrent ainſi leur vie ; cependant un Capitaine Tartare qui avoit déjà fait grace à pluſieurs gens qui avoient pris ee faux nom, commença à s'impatienter, & ayant trouvé enfin le véritable Kémal, celui-ci ſe nomma en vain. On ne voulut pas le croire, & on lui coupa la tête. Le vainqueur en parut affligé ; mais il ne s'intéreſſoit pas aſſez à la vie des hommes pour

s'embarrasser d'un de plus ou de moins quelque mérite qu'il pût avoir.

Vainqueur de toute la Perse, Tamerlan fut rappellé dans la Tartarie, par la révolte de l'ingrat Tokamitsch. Le héros Tartare étoit trop cruel pour ne pas trouver des ingrats, & trop fier & trop brave pour les supporter. Il poursuivit vivement son ancien protégé; mais il le trouva aussi digne de le combattre qu'il lui avoit paru, quelques années auparavant, digne d'être soutenu par lui. Jamais Tamerlan n'eut affaire à un plus redoutable ennemi; & ce ne fut qu'après plusieurs sçavantes campagnes, que ces deux Héros se trouvèrent enfin à portée de décider, par une bataille générale, qui des deux étoit le plus grand. La bataille se donna sur les bords du Volga: l'on croit que ce fut près de Casan. Chacune des deux armées étoit de plus de trois cents mille combattans: on vit, dans cette occasion (ce qui est bien rare) deux puissans & braves Souverains se joindre, se combattre en personne, & se porter l'un à l'autre des coups terribles. Tamerlan fut blessé, mais moins dangereusement que

Tokamitsch. Celui-ci échappa pourtant au vainqueur : deux gros de leurs troupes les séparèrent ; mais l'armée des Tartares Russes fut défaite. Après avoir passé huit jours sur le champ de bataille, Tamerlan, qui ne voyoit point paroître son adversaire, & qui ne savoit ce qu'il étoit devenu, prit le parti de le chercher, & de le poursuivre si loin, qu'ayant passé de l'Asie en Europe, & ayant assujetti Moscow, dont il envoya un de ses fils s'emparer, il parvint jusqu'aux frontières de Pologne ; &, descendant le Niester ou Boristhêne, il pénétra dans les Isles qui sont à l'embouchure de ce fleuve dans la mer noire, & habitées par les Cosaques Zaporoviens ; il les vainquit, mais Tokamitsch n'étoit point parmi eux.

Tamerlan repasse en Asie, revient à Astracan, où il est obligé d'assiéger une fortification d'un genre singulier ; c'étoit un rempart de glace, aussi impénétrable dans la saison dans laquelle il étoit attaqué, que l'auroit été, dans tout autre temps, une muraille de pierres. Il surmonte ces obstacles, entre dans Astracan, & apprend que Tokamisch est mort assez loin de-là. La Tartarie

Ruſſe étoit du moins entièrement ſoumiſe à Tamerlan : il eſt content de tant de cruels exploits, & retourne à Samarcande.

Il y donna des fêtes barbares & brillantes, qui furent ſuivies d'une cataſtrophe tragique. Tamerlan avoit deux femmes qui ſe diſputoient ſon cœur. Chacune étoit mère d'un Prince, qui s'étoit déjà diſtingué à la guerre, ſous les yeux & ſous les ordres de ſon père. La mère du cadet, qu'on appeloit Sultan Iskander ou Alexandre, conçut l'horrible projet de faire périr l'aîné ; elle le fit accuſer par un Eunuque, qu'elle avoit gagné, d'avoir voulu empoiſonner l'Empereur. Dans un tranſport de colère, Tamerlan jugea ſon fils ſans l'entendre, & lui fit couper la tête ; mais la Sultane ayant voulu ſe défaire de ſon complice, celui-ci découvrit en mourant toute la trame, & l'Empereur irrité & déſeſpéré fit brûler vive l'Impératrice au milieu de ſon ſérail.

Une nouvelle expédition en Perſe fit oublier ce tragique ſpectacle. Un Viſir perfide avoit enfermé & fait aveugler le Prince que Tamerlan avoit établi ſur la Perſe, après

en

en avoir reçu l'hommage. L'Empereur Tartare, averti de cette trahiſon ,rentra dans la Perſe, & vengea ſon protégé qu'il trouva mort. Il reprit toutes les Villes de ce vaſte Empire, non ſans de nouveaux carnages; & ne pardonnant à aucun de l'ancienne famille qui régnoit ſur la Perſe ,il établit ſur ce Trône un de ſes fils.

La ſoumiſſion d'un Pays qu'il avoit déjà conquis une fois, ne lui ſuffiſant pas, il pouſſa ſes conquêtes plus loin. Bagdat, cette ſuperbe Ville qui avoit été la Capitale de l'Empire des Califes, étoit gouvernée par un deſcendant de Gengiſcan. Sous un léger prétexte il fut attaqué : la Ville, ſituée ſur le Tigre, fut priſe après quelque réſiſtance ; la ſoumiſſion de la grande & belle Province de Diarbeck en fut la ſuite ; & l'Empire de Tarmerlan fut, pour ce moment, borné par l'Euphrate. Il le remonta pour aller appaiſer de nouveaux troubles en Georgie & en Colchide ; il y avoit fait régner, ſous ſes ordres, un nouveau Prince, qui s'étoit fait Mahométan. Ses ſujets, à qui cette apoſtaſie déplaiſoit, comme de raiſon, s'étoient révoltés ; & la Reine qui

étoit mécontente de ſon mari, & amoureuſe d'un autre Prince, s'étoit jointe à eux. C'étoit une eſpèce d'amazone, belle & courageuſe; elle défendit avec gloire, & aſſez longtemps ſon Pays contre Tamerlan; mais enfin elle fut vaincue & priſe dans Teflis. Tamerlan, ſur l'eſprit de qui le courage pouvoit faire autant d'impreſſion que la beauté, la traita d'abord en admirateur de ſa bravoure, & parut même épris de ſes charmes. Il lui offrit de la faire couronner, & de lui donner le premier rang à ſa Cour & dans ſon Sérail, ſi elle vouloit renoncer à ſa Religion. Elle le refuſa avec hauteur, & parut ſi attachée à ſa croyance, qu'elle reçut la palme du martyre, & fournit une nouvelle preuve qu'avec des mœurs peu régulières, ou un cœur foible, on peut avoir l'eſprit fort, & être conſtant dans ſes opinions & dans ſa foi.

Tamerlan, revenu encore une fois à Samarcande, héſitoit s'il tourneroit ſes armes du côté de la Chine, ou du côté des Indes. Une circonſtance le détermina à ſoumettre celles-ci. Une jeune & charmante Reine d'Ormus envoya lui demander du ſecours

contre ses sujets. Elle lui offroit d'épouser un de ses enfans ; l'Empereur lui destina son petit-fils Mirancha : ce jeune Prince vint aisément à bout de soumettre le Royaume d'Ormus, & de se faire aimer de la Princesse ; la possession d'une Ville d'un grand commerce, assurant à Tamerlan celle de tout le Golfe Persique, & des mers de l'Arabie & des Indes, acheva de le déterminer à faire la conquête de ce grand Pays, de préférence à celle de la Chine. Les Indes étoient déjà, depuis Gengiscan, sous la domination d'un Prince Tartare Mogol, & Mahométan, comme l'étoient alors presque tous les descendans de Gengiscan. Les principaux Princes, ses tributaires, tels que les Rois de Visapour, de Golconde, du Décan, l'étoient aussi, de même que ses Ministres, les Grands de sa Cour & ses Généraux ; mais la plus grande partie du Peuple Indien étoit idolâtre, ou suivoit la Religion des adorateurs du feu, qui étoit celle des Persans, avant que le Mahométisme s'établît dans ce Royaume.

Firoucha, le plus illustre des descendans de Gengiscan, avoit laissé sa couronne à

son petit-fils, jeune & foible, sous la tutelle d'un Prince brave, habile, mais dangereux pour son malheureux pupile. Effectivement Mellouckan (c'étoit le nom du tuteur) étoit accusé d'avoir déjà donné un poison lent au jeune Empereur Mahmoud. Celui-ci implora le secours de Tamerlan, qui y courut volontiers ; il n'arriva pas à temps pour le sauver, mais assez-tôt pour s'emparer de sa succession.

Dans la première Province que soumit Tamerlan, on prétend qu'il eut affaire à une Nation Indienne, dont l'habitation étoit singulière. Ces peuples se tenoient comme perchés sur des branches de grands arbres, plantés dans un Pays marécageux, mais fertile; il étoit difficile de les forcer dans leurs retranchemens élevés, d'où ils tiroient sur les Tartares du haut en bas; enfin Tamerlan en vint à bout, en leur faisant lancer des flèches enflammées, qui les brûlerent & détruisirent leurs retraites. De-là, continuant sa marche, & poursuivant sa conquête, l'Empereur s'empara de la Province de Multan, Patrie du Tyran de l'Inde; il força, non sans peine, la forteresse de

Palmir, & parvint jusques dans une forêt formée, pour ainsi dire, par un seul arbre, puisque tous ceux de ce bois tenoient à la même tige, dont les rameaux repliés & enfoncés en terre, avoient produits autant d'arbres particuliers. Au milieu étoit un temple, pour lequel les Indiens avoient une singulière vénération. Tamerlan le vit sans eprouver d'autre sentiment que le desir de s'approprier les richesses qu'il renfermoit. Il s'en empara en effet, fit massacrer les bonzes, les faquirs, & es pénitens dévôts qui habitoient cette enceinte, & fit même raser le temple, au grand scandale & désespoir des Indiens. Ensuite il assiega Delhi, magnifique Cité, au centre de l'Inde, & regardée comme sa Capitale. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il s'en rendit le maître : il fut obligé, auparavant, de livrer une bataille, dans laquelle les éléphans furent sur le point de détruire son armée ; ils effrayoient extrêmement les Tartares ; mais une troupe de buffles furieux, aux cornes desquels Tamerlan avoit fait attacher des flambeaux, ayant été lancés au milieu des Indiens, culbutèrent les éléphans, & procurèrent la

victoire aux Tartares. Bientôt Delhi fut assiégé & pris, non sans un grand massacre. Cette Ville contenoit un million d'habitans, dont le plus grand nombre étoit Guèbre, ou adorateur du feu.

Tamerlan trouva dans cette place un Envoyé du Roi de Golconde, qui venoit demander, au nom de son Maître, du secours contre un Ministre qui le trahissoit. L'Empereur envoya un de ses fils à la tête d'une armée, pour soumettre ce riche Royaume, & toute la presqu'Isle d'au-delà du Gange, dont Golconde étoit, pour ainsi dire, la clef. Pir-Méhémet, chargé de cette commission, s'en acquitta aisément. Il arriva dans Golconde lorsque le malheureux Roi trahi venoit d'expirer. Sa veuve, belle Princesse, étoit sur le point de se brûler avec le corps de son mari; Pir-Méhémet entra dans la grande place au moment que ce barbare sacrifice alloit se consommer; il en empêcha l'accomplissement, tua même les Bramines qui s'obstinoient à l'achever, enleva la Princesse de dessus son bûcher, l'admira, l'aima, la consola, & l'épousa. Cette belle Princesse étoit fille & héritière

du Roi du Décan; elle soumit le Royaume de son père, aussi-bien que celui de Golconde, à Pir-Méhémet; & bientôt toute la presqu'Isle, les Royaumes de Bisnagar, de Tanjaour, & toute la côte de Coromandel, reconnurent l'Empire de Tamerlan.

Cet Empereur se rapprochoit de Samarcande, en repassant des Indes dans la Perse, lorsqu'il apprit que Bajazet, Empereur des Turcs, s'étoit ligué avec le Sultan de Bagdat & les rébelles d'Arménie, pour les aider à secouer son joug. Le grand Kan résolut aussi-tôt, non-seulement de réduire les rébelles, mais d'attaquer leurs défenseurs. Cependant, comme il s'agissoit de faire la guerre à un des principaux Princes Musulmans, il consulta les Docteurs de sa Loi, qui lui conseillèrent, pour se mettre en règle, d'envoyer une ambassade à Bajazet. Il le fit, & reçut des réponses insolentes; il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à entrer dans l'Empire Turc par la Natolie; il prit bientôt *Sébaste*, *Césarée* & *Angouri*: ce fut auprès de cette dernière Ville que Bajazet vint lui livrer bataille, l'an 1402. Ce jour fut mémorable par une

des plus grandes affaires qui se soient passées entre deux Souverains. Après des efforts & des exploits remarquables, Bajazet fut fait prisonnier, & mené en cet état à Tamerlan. Il n'avoit rien perdu de sa fierté. Le vainqueur, en le voyant, se mit à rire. *Tu m'insultes*, dit Bajazet ? *Non*, répliqua le Tartare, *je ris du sort qui a aujourd'hui balancé l'Empire du monde entre un borgne comme toi, & un boiteux comme moi.* Effectivement ces deux Princes avoient ces défauts accidentels. Tamerlan traita ensuite Bajazet avec assez de considération, mais en le tenant dans une captivité assez étroite pour n'avoir rien à craindre ni de lui ni des sujets de cet Empereur Ottoman, qu'il traînoit à sa suite. Il soumit *Héraclée*, *Nicomédie*, & enfin *Burse*, dans laquelle il prit l'Impératrice *Roxane*, femme de Bajazet. Je suis assuré qu'il ne fit aucune insulte à cette Princesse, fière & Chrétienne, à laquelle il remit le corps de son époux, après que celui-ci fut enfin mort de chagrin dans les fers du Tartare.

Soliman hérita du sceptre de Bajazet, & bientôt Tamerlan s'éloigna d'Andrinople

& du centre de l'Empire Turc, faisant toujours trembler le reste de cet Empire & la Syrie. Il prit Smyrne, Antioche, & s'approcha d'Alep. Ce Pays, toute la Palestine, & jusqu'à l'Egypte même, étoient soumis aux Soudans d'Egypte, qui, depuis quelques siècles, révoltes contre les Califes, leur avoient enlevé cette contrée. Tamerlan se fit aussi peu de scrupule de combattre contre ces Soudans Mahométans que contre les Turcs. Il n'en eut guères plus de protéger contre eux les Druses, demi Chrétiens, reste des Croisés; & les Catholiques Maronites, habitans au pied du Liban. Tout dans la Palestine se jetta aux genoux du conquérant, & il traversa en vainqueur le désert, où il vit les magnifiques ruines de *Balbec*, autrefois *Héliopolis.* Enfin il arriva à *Damas*, & s'empara de cette grande & magnifique Ville, après avoir gagné une bataille; la Citadelle fit un peu plus de résistance, mais elle fut soumise. Le Soudan d'Egypte envoya demander grace à Tamerlan, & il la lui auroit peut-être refusée; mais il apprit que *Bagdat* s'étoit révolté, & qu'il y avoit des troubles

en Perse. Il y vola, reprit *Bagdat*, la ruina, pacifia la Perse; & étant convaincu que son fils *Iskender* s'y étoit conduit en tyran, il le punit : enfin il retourna à *Samarcande*, après sept ans d'absence.

Ce fut là que je vis ce conquérant dans toute sa gloire. J'avois suivi son armée depuis l'extrémité de l'Asie, à la faveur des déguisemens auxquels je suis accoutumé; j'avois pris l'habillement & je parlois la langue d'un Tartare Usbeck. Ainsi je n'étois point suspect. Je vis donc Tamerlan donner audience à des Ambassadeurs de toutes les Puissances de l'Asie & de l'Afrique, & même à ceux de quelques Princes de l'Europe. Ce fut en leur présence qu'il partagea son immense empire entre ses enfans, comme avoit fait autrefois Gengiscan. Je vous dirai, dans un moment, quelles suites eut ce partage. Enfin Tamerlan, quoiqu'âgé de 70 ans, prit & annonça dans cette assemblée la résolution d'aller conquérir la Chine. Il ne craignoit point de traverser les déserts immenses qu'il falloit passer pour y arriver; il partit avec son intrépidité ordinaire, à la tête d'une armée innombrable:

mais engagé dans les pays glacés de la Tartarie septentrionale, donnant à ses Soldats l'exemple de supporter les fatigues, bientôt lui-même ne put plus y résister. Il fut attaqué d'une maladie que vous appellez fluxion de poitrine. Les Médecins Arabes qui suivoient son camp, déclarèrent qu'il n'en pouvoit pas revenir; on lui en annonça la nouvelle, qu'il reçut avec intrépidité. Il déclara son fils *Pir-Méhemet Geangir*, son principal successeur, & voulut que tous ses autres enfans, ses petits-fils, & tous les Princes qui dépendoient de lui, le reconnussent pour Souverain. Il ne fut pas plus obéi à cet égard, que l'avoit été Gengiscan.

Il y a bien de la ressemblance entre ces deux héros. Tous deux aussi grands conquérans l'un que l'autre, usurpateurs d'immenses pays en Asie, ils ne connoissoient que leur ambition pour règle de leur conduite, & cette ambition elle-même n'étoit réglée par aucuns principes. Gengiscan n'avoit aucune religion décidée; Tamerlan prétendoit être Mahométan; mais outre que cette croyance n'est nullement gênante pour un ambitieux, il savoit la faire prêter

à ſes vues. Il paroît que ce dernier avoit plus d'eſprit & plus de connoiſſances dans la politique & dans l'art de la guerre que Gengiſcan ; cependant leurs ſuccès furent égaux, parce que, quoiqu'il n'y ait que deux ſiècles d'intervalle entre le règne de ces deux Héros, Gengiſcan n'avoit eu affaire qu'à des peuples tout à fait barbares, & Tamerlan à des ennemis plus aguerris & plus policés, & contre qui l'art étoit plus néceſſaire.

Pour ne plus faire entrer dans mes relations les beaux & grands pays de l'Aſie, dont je viens de vous parler, & que j'ai continué de voir juſqu'à ce ſiècle, je vais vous dire, en deux mots, quel a été leur ſort depuis la mort de Tamerlan juſqu'à ce jour (1750).

Toute la Grande Tartarie a ſubi le même ſort après la mort de Tamerlan, qu'elle avoit commencé d'éprouver après celle de Gengiſcan. Elle a été diviſée entre différens Souverains, dont la puiſſance a ſi fort diminué en ſe partageant, qu'on ne ſait preſque plus en qui elle réſide. Les Villes qui exiſtoient autrefois dans ces pays ſont

ruinées, & les Hordes ou Troupes de Tartares soumises à des Chefs particuliers, courent à présent dans les déserts, d'un côté & d'autre, sans aucune demeure fixe. Les uns sont Idolâtres, les autres professent la Religion Mahométane. Les plus voisins des Russes leur paient tribut; tels sont les Sybériens, les Mongales, les Calmouques; & l'on peut bien dire que la meilleure partie de la Tartarie est aujourd'hui soumise à la Russie. Les Tartares orientaux ont conquis la Chine au commencement du siècle dernier; & leur Kan, qui est devenu Souverain de ce vaste Empire, n'a pas laissé que de conserver l'autorité sur ses anciens sujets, & reçoit de temps en temps les hommages des Tartares errans qui les avoisinent. Tel est à présent le sort de la Tartarie.

Toutes les conquêtes que Tamerlan avoit faites entre le Tigre & l'Euphrate, & par de-là dans la Natolie, ont été abandonnées par ses successeurs; & les Turcs sont à présent les maîtres de cette grande & belle contrée qui forme presque toute la Turquie en Asie. A peine peut-on dire qu'il reste des grands États formés de la succession de

Tamerlan, l'Empire de Perse, & celui du grand Mogol. Voici leur destinée.

La postérité de Tamerlan a régné en Perse pendant tout le reste du quinzième siècle, sous deux familles, dont l'une a eu pour chef *Usum Cassan*, descendant de Tamerlan, mais né parmi les Turcomans, barbare puissant, & & qui tenoit beaucoup des deux conquérans auxquels il faisoit remonter son origine, mais qui n'exerça son pouvoir que sur la Perse & l'Arménie.

Tout au commencement du seizième siècle, les *Sophis* s'emparèrent de la Perse : ils prétendoient être descendus *d'Ali*, gendre de *Mahomet*. Cette nouvelle dinastie de Princes Mahométans a occupé le trône de Perse pendant plus de deux siècles, & a eu quelques grands hommes, tels que *Chah-abas premier*. Les successeurs de celui-ci s'étant trouvés tout à la fois de mauvais Princes & de foibles Monarques, ils ont éprouvé des malheurs qu'ils pouvoient s'être attirés, mais dont leurs ennemis ne méritoient pas de profiter. Les *Aghuans*, peuples sauvages, sortis du Mont Caucase, ont attaqué au commencement de ce siècle le *Sophi Ma-*

lumed ; & leur chef, nommé *Mirveis*, s'eſt placé ſur ſon trône. Le fameux *Thamas Koulikan* a rétabli pour un moment la race des Sophis, en chaſſant les Aghuans ; mais bientôt il s'eſt couronné lui-même, ſous le nom de *Schah-Nadir*. Il a régné, pendant quinze ou ſeize ans, ſur ce malheureux Pays, avec tout l'éclat dont un tyran peut être ſuſceptible. Il a fait, avec ſuccès, la guerre aux Turcs ; mais ſa plus brillante expédition a été de rançonner le grand Mogol, deſcendant de Tamerlan. Enfin il a été aſſaſſiné en 1747 ; & depuis ce temps la Perſe eſt livrée à d'affreux ravages & aux plus grandes horreurs ; Iſpahan, Casbin, Erivan, Schiras, ces belles & ſuperbes Villes ont été tant de fois priſes, pillées & brûlées : cet Empire fertile & délicieux eſt ſi ruiné & ſi diviſé, qu'il eſt preſque réduit au même état que la Tartarie : le commerce qu'il entretenoit, pendant le ſiècle dernier, avec toutes les parties du monde, eſt réduit à rien.

Les deſcendans de Tamerlan règnent peut-être encore ſur l'Empire du grand Mogol, mais leur puiſſance eſt bien affoiblie

Ils descendent de *Mirancha* par *Abouzaïd*, son fils. On compte plusieurs grands hommes dans la suite de ces grands Mogols ; tels ont été *Géhangir* & *Aurengzeb*, dont *Mahomet*, l'arrière-petit fils, a été visité, en 1739, par le terrible Schah-Nadir ou Thamas Koulikan. Cette visite a coûté au Mogol un milliard de roupies d'or, & un million d'habitans, sans compter la gloire du Souverain, qui, après la retraite du vainqueur, est tombé dans un si grand décri, que ni lui ni ses enfans ne sont plus ni craints ni respectés. Il commandoit, quoique Mahométan, à nombre de petits Princes ou Rajas Idolâtres, qui, aujourd'hui, ne le reconnoissent plus, & font à leur guise la paix ou la guerre avec les Puissances Européennes qui trafiquent dans l'Inde.

Mais il y a trop long-temps que je vous parle de ces Pays éloignés du vôtre (continua le Juif errant), revenons en Europe, d'autant plus, qu'encore une fois, le temps me presse.

Quinzième

Quinzième siècle.

Ce siècle fut proprement celui des découvertes les plus importantes, & des événemens qui ont le plus contribué à changer la face de l'Europe , & même du monde entier. En disant un mot de l'époque de chacun , & des premiers effets que j'ai vu en résulter, j'espère, Messieurs, vous intéresser. Je ne vous apprendrai peut-être rien de nouveau , par rapport aux faits, vous les avez lus dans l'Histoire ; & celle des derniers siècles est assez éclaircie. Mais je vais vous dire ce que l'on a pensé dans le temps des Auteurs de ces découvertes, quelques anecdotes sur leurs personnes, ce que l'on a jugé dès le premiers momens, des conséquences qui devoient résulter de leurs travaux ; & vous verrez que ces jugemens ne se sont pas toujours trouvés justes.

Je vous ai déjà dit que sur la fin du quatorzième siècle, j'avois entendu parler en Allemagne de la poudre à canon ; mais je n'en ai pas vu l'inventeur, car il fut la

victime de ſa découverte, & ſauta en l'air en faiſant l'épreuve de la force de ſa poudre, compoſée de ſalpêtre, de charbon & de ſoufre. C'étoit un Moine, nommé *Berthold Schwartz*. Il eût été peut-être à ſouhaiter que ſon ſecret ſe fût perdu avec lui ; mais bien loin de-là, l'uſage que l'on en fit à la guerre, fit regarder cette découverte comme précieuſe. On imagina de ſe ſervir de la poudre enflammée pour pouſſer avec force des balles ou des pierres bien plus loin qu'on ne pourroit atteindre avec la fronde. On conſtruiſit pour cet effet des bombardes, canons ou coulevrines. Ces machines furent d'abord très-imparfaites : j'ai vu les premières, qui n'étoient formées que de lames de fer, cerclées de même métal ; enſuite on les a faites entièrement de fonte, mais elles n'étoient pas bien peſantes, & ſe tranſportoient aiſément à dos de mulet ou de cheval, ou ſur de petits charriots roulans. Au commencement du quinzième ſiècle, on ne connoiſſoit pas d'autres armes à feu que ces petites pièces portatives ; mais au milieu de ce ſiècle, on commença à en faire de beaucoup plus groſſes. J'en ai vu une

construite à Paris sous le règne de Louis XI, qui chassoit un poids de 500 livres, & portoit de la Bastille jusqu'à Charenton. Sur la fin de ce même siècle, dans le suivant, & encore plus dans le dix-septième, on a bien perfectionné l'artillerie, l'usage du canon, & sur-tout l'art de le faire mouvoir & de le transporter. La cruelle invention du mortier & des bombes ne date que du dix-septième siècle, aussi bien que celle des grenades; mais l'arquebuse, le mousquet, le fusil, la carabine & les pistolets sont plus anciens; car j'ai vu dès le commencement du quinzième siècle, de grandes arquebuses aussi fortes que les petits canons qui étoient d'abord à la mode. Il y avoit des troupes entières qui avoient de ces arquebuses, & qui les appuyoient sur des trépiés ou des fourchettes, ce qui étoit assez incommode. Du temps de François I, les mousquets devinrent à la mode; ils étoient encore fort gros & fort pesans : on les a rendu de plus en plus légers; &, y ajoutant la bayonnette, plus meurtriers. La carabine n'est pas susceptible de recevoir la bayonnette, étant trop longue; mais d'ailleurs elle porte

plus loin que le fusil. Les pistolets des anciens Reitres ou Cavaliers Allemands, qui en portèrent les premiers, étoient trop pesans; ceux d'aujourd'hui sont bien plus légers & plus commodes à porter; mais ces armes n'en sont que plus dangereuses.

Je ne vous ai parlé de toutes ces armes, dont l'usage a entièrement changé les principes de l'art militaire, que pour vous raconter ce que j'entendis dire aux Guerriers du quinzième siècle, dans tous les Pays par où je passai, & dans lesquels je vis successivement l'usage des armes à feu s'introduire. Tout est perdu, disoient-ils, la bravoure va disparoître; dorénavant un brave homme ne se mesurera plus avec un autre; & un coquin pourra, de derrière un rempart, ou une palissade, tirer avec une grande & vilaine bouche à feu, contre un héros, & le jetter sur le carreau. Nos armures défensives nous sont inutiles; un boulet de canon emporte le casque & la tête; l'armure offensive l'est presqu'autant, car on ne peut se défendre contre le canon ni avec la lance ni avec l'épée. Poltrons, le jour de votre triomphe est venu; vous

pouvez dire que l'on ne peut pas plus se garantir des foudres de la terre que de celles du Ciel ; que tout ce qu'un brave homme peut faire contre du canon, c'est d'attendre de pied ferme qu'il le tue, & que c'est un rôle désespérant à jouer, que d'être ainsi exposé aux coups sans pouvoir les rendre à son ennemi.

Ces plaintes me frappoient ; & moi, qui d'ailleurs pouvois juger de ces questions d'une façon très-désintéressée, je trouvois que ces guerriers avoient raison. Cependant vous le savez, & vous le voyez, Messieurs, par l'événement, les braves gens n'ont rien perdu de leurs avantages depuis l'invention des armes à feu. 1°. Ils ont renoncé à l'armure de pied en cap, défensive, pesante & incommode : à présent, quand ils peuvent s'approcher, ils combattent corps à corps, & montrent bien mieux ce qu'ils sçavent faire. 2°. L'usage des armes à feu étant devenu commun, est pour les uns comme pour les autres ; &, à présent, les Nations se battent à armes égales. Il n'y a pas, jusqu'aux Chinois & aux Indiens, qui ne connoissent, non-seulement l'usage du canon,

mais celui du fusil & de la bayonnette. Les Iroquois & les Nègres ont des mousquets. 3°. La Cavalerie continue de s'approcher, le sabre à la main ; l'Infanterie, au moyen de la bayonnette, combat à l'arme blanche : ainsi, les Militaires modernes peuvent être sûrs que leur bravoure n'est pas en pure perte, & qu'ils ne sont pas condamnés à rester toujours les bras croisés.

Je vais vous parler d'une seconde invention bien différente de celle des armes à feu. C'est celle de l'Imprimerie. Je n'ai point approfondi la question de sçavoir si cet art fameux fut véritablement inventé à Mayence, ou si quelques gens de Harlem en Hollande, ou de Strasbourg, ne l'avoient pas déjà trouvé quelques années auparavant. Tout ce que je peux vous assurer, c'est qu'au milieu du quinzième siècle, lorsque je passai à Mayence, je trouvai que cet art y étoit exercé par *Faust* & par *Schoeffer*, deux Bourgeois de cette Ville. Leur découverte paroissoit si singulière, qu'on croyoit généralement en Allemagne, & dans l'Europe, que Faust étoit sorcier : on fit même, à son sujet, toutes sortes de contes ; &, parce qu'il *mourut*

avant Schoeffer, on dit que le Diable l'avoit étranglé, &c.... Schoeffer, qui survécut à Faust, ne continua pas moins son travail, & eut raison. Il falloit être bien bête pour ne pas comprendre ce que c'étoit que l'art de l'Imprimerie, dans un temps où la gravure en bois étoit déjà inventée. Comment ne concevoit-on pas qu'il étoit aisé de détacher les lettres séparées, dont se formoient les lignes & les pages entières; &, après les avoir fait servir à un ouvrage, de les reprendre ensuite, & de les combiner différemment, afin d'en composer un nouveau? C'est pourtant là tout le secret de l'Imprimerie. Ajoutez-y qu'après les caractères de bois, on s'est servi de caractères de métal, pour qu'ils durassent plus long-temps.

On s'étonnoit de tout dans ce temps-là, parce que les lumières étoient peu étendues. L'Imprimerie a infiniment contribué à les répandre; mais (ai-je entendu dire aux bonnes gens de la fin du quinzième siècle) rendons-nous un grand service aux hommes, en faisant circuler, avec facilité, tant d'idées dans les têtes? Peut-être que non. Les fausses opinions se communiqueront comme les

véritables ; & il sera aussi aisé de se tromper que de sçavoir la vérité. Il en est peut-être des connoissances comme des richesses. Si l'on trouvoit la pierre philosophale, & que tout le monde eût le secret de faire de l'or, bientôt nous n'en serions pas plus riches. Ce que nous n'achetons aujourd'hui qu'une petite pièce d'argent, coûteroit bientôt une grande pièce d'or. La multiplication des espèces ne fait pas la vraie opulence.

Ce fut au milieu du quinzième siècle, que l'Empire Grec fut détruit par les Turcs, Constantinople pris par le Grand-Seigneur Mahomet II ; &, peu d'années après, l'Empire de Trébizonde anéanti ; alors les sçavans & les beaux esprits de toute espèce, dont Constantinople & la Grèce étoient remplis, se réfugièrent en Italie, & portèrent, dans cette partie du monde, l'érudition & la connoissance de la Langue Grecque, & des Auteurs qui avoient fleuri dans leur Pays. N'ayant plus chez eux ni Colléges ni Bibliothèques, ils en formèrent en Italie. Je vis plusieurs de ces savans, lorsque je passai dans ce Pays,

quelque-

quelque-temps après qu'ils y furent arrivés. C'etoient des gens à longue barbe, à physionomie grave & sérieuse, qui méprisoient les petits Docteurs Latins ou Italiens, leur reprochoient de ne pas sçavoir le Grec, & vouloient bien avoir la bonté de le leur montrer pour leur argent, assez fiers de leur science pour en tirer vanité, & assez fins pour en tirer parti pour leur intérêt. En un mot, c'étoient des pédans, parmi lesquels il y en eut cependant d'illustres; tels furent *Andronique de Thessalonique*, le premier qui enseigna le Grec en Italie; *Constantin Lascaris*, qui publia la première Grammaire de cette langue; *Bessarion*, qui fut Cardinal; *Georges de Trébizonde*, à qui nous devons la connoissance d'un grand nombre d'Auteurs Grecs; *Musurus*, autre Grammairien; & les deux *Calconäiles*, oncle & neveu.

J'ai entendu faire, sur tous ces gens-là, de faux raisonnemens, comme sur les armes à feu. Il y avoit déjà des Poëtes & des gens aimables en Italie, quand ils y arrivèrent. Je vous ai dit que Pétrarque & Boccace y avoient vécu dès le siècle précédent,

Pogge, qui étoit un homme aimable & gai ; le Boïardo, qui étoit un Poëte romanesque charmant, dont nous avons le Poëme de Roland l'amoureux, vivoient alors. Voici, disoit le dernier aux Dames de son temps, une colonie de pédans qui nous arrive, & qui va nous rendre insupportables : un fatras d'érudition va se répandre dans notre Nation ; & bientôt on ne sera point reçu en bonne compagnie sans sçavoir le Grec. Effectivement ces Grecs mirent, pendant quelque temps, l'érudition pesante à la mode ; mais ils n'empêchèrent pas les gens d'esprit de briller en Italie ; & même l'érudition que les Grecs y ont répandue, est devenue bien utile aux beaux esprits du siècle suivant. Ce sont ces pédans Grecs qui ont fait connoître en Europe les beautés d'Homère, celles de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Théocrite, d'Anacréon & de Sapho. Quel parti n'a-t-on pas tiré de ces trésors de la Grèce, quand une fois on les a connus ? Xénophon, Tucidide, Plutarque, Polybe, ont servi de modèle aux Ecrivains de l'Histoire. Aristote, Platon, Epictète, Euclide, Esope, les Romans de Daphnis

& Chloé, de Théagène & Cariclée, ne feroient pas connus fans eux. A leur imitation, les Italiens ont recherché les anciens manufcrits latins, & les ont publiés par la voie de l'impreffion. Pogge même nous a fait connoître une partie des ouvrages de Cicéron, ceux de Quintilien, les poéfies philofophiques de Lucrèce, & plufieurs autres. C'eft par la voie de la pédanterie & de l'érudition, que nous avons acquis la connoiffance de tous ces anciens Auteurs, qui ont fervi de modèle aux modernes. A préfent qu'ils font traduits, & que nous pouvons les connoître fans recourir aux fources, vous n'avez plus befoin de l'ancienne & pédantefque érudition; auffi a-t-elle difparu : le bon goût lui a fuccédé; l'on peut aujourd'hui rejetter le marc de l'antiquité; l'on en cueille la fleur.

Le goût de l'antiquité, qui s'établit alors en Italie, a autant profité aux Arts qu'aux Lettres. On fe mit à rechercher les monumens antiques, & ils donnèrent le goût du deffin, & celui de la fculpture. Les mêmes Papes & les mêmes Princes, qui accordoient des penfions, & formoient des établiffemens

pour les sçavans Grecs, encouragèrent aussi la perfection de ces Arts. Ce fut en copiant les ouvrages de sculpture & les bas-reliefs antiques, que *Michel-Ange* & *Raphaël* se formèrent, & devinrent de si grands Maîtres dans l'art du dessin. J'ai vu ces deux grands hommes à Rome sur la fin de mon voyage du quinzième siècle : l'un & l'autre travailloient alors à orner le Palais du Vatican. Que Michel-Ange avoit de feu, d'expression & d'ame dans ses dessins ! & que Raphaël, avec les mêmes avantages, étoit doux, gracieux, noble & intéressant ! L'un & l'autre peignoient déjà à l'huile : ils tenoient le secret de cette peinture de Jean Bellin, Vénitien, qui l'avoit dérobé à Antoine de Messine, Sicilien, qui le tenoit lui-même d'un Peintre Flamand, nommé Jean de Bruges.

Ces deux grands Peintres étoient honorés, à Rome, du Pape & de tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs : ce n'étoit que par grace qu'on les voyoit travailler ; & on leur faisoit une espèce de cour. Bramante, Architecte excellent, & qui avoit aussi bien étudié l'antique, avoit donné le dessin de

cette magnifique Eglise de Saint-Pierre de Rome, qui est aujourd'hui l'assemblage le plus complet des chef-d'œuvres de l'art, en tous genres.

La gravure étoit déjà inventée; mais elle s'est bien perfectionnée depuis.

Ce que je viens de vous dire du quinzième siècle, seroit bien suffisant pour le rendre remarquable; mais il finit par deux découvertes, dont les conséquences ont été encore plus considérables. En 1487, les Portugais qui avoient déjà fait des conquêtes, ou du moins des voyages assez intéressans sur les côtes d'Afrique, les poussèrent plus loin, sous la conduite de l'Amiral *Barthèlemi Dias.* En côtoyant toujours cette grande partie du monde, il arriva enfin à ce fameux Cap, ou pointe de l'Afrique, qu'il appela d'abord Cap des Tourmentes, parce que la mer y étoit fort agitée; ayant trouvé le moment propre pour le doubler, il eut connoissance de la grande mer des Indes, & apprit que, par cette voie, on pouvoit arriver à ce riche Pays. Ce soupçon bien fondé, lui fit donner, au Cap, le nom de Bonne-Espérance. On pouvoit craindre

cependant de s'égarer, en traversant cette mer immense; & peut-être n'eût-on tiré aucun parti de cette importante connoissance, si, presque dans ce même-temps, on n'eût trouvé l'usage de la boussole, fondé sur les propriétés de l'aimant. Les anciens savoient déjà que cette pierre avoit la vertu d'attirer le fer; au onzième siècle, on s'apperçut qu'elle avoit aussi celle de diriger toujours sûrement, vers le nord, les aiguilles de fer aimantées, mais ce ne fut qu'un siècle après qu'on appliqua cette découverte à la navigation, & qu'on construisit des boussoles. C'est à cette découverte que les Européens doivent les grands progrès qu'ils ont faits dans la navigation & dans la géographie, depuis deux cens ans. *Vasco de Gama* en fit le premier usage; &, ayant suivi toute la côte orientale de l'Afrique, & s'étant établi successivement à *Sofala*, à *Mosambique* & à *Mélinde*, il traversa enfin, à l'aide de la boussole, la mer des Indes, & commença à établir la domination Portugaise à Calicut & à Cochin. Les Portugais ayant continué de faire les plus grands progrès dans les Indes, rendirent

bientôt Goa, sur la même côte orientale de l'Inde, la Capitale de leur Empire dans ce Pays. Le Port en est admirable, & ils en ont fait une superbe Ville. Pendant longtemps, ils ont dominé sur toute la presqu'Isle de l'Inde, où elle est située ; & le commerce des épiceries, des toiles peintes, du thé & du café, de la porcelaine, des perles & des diamans, a été entre leurs mains. Mais vous sçavez, Messieurs, que le Portugal étant tombé sous la domination Espagnole, & les Hollandois s'étant en même-temps soustraits à cette domination, ils ont enlevé la plus grande partie des établissemens & du commerce des Portugais dans les Indes. Les François & les Anglois s'y étant aussi établis, le Portugal, en reprenant l'avantage inestimable de l'indépendance, n'a pas pu recouvrer cette source de richesses. J'ai vu, il y a deux cens ans, Goa plus brillante que n'ont jamais pu être autrefois Tyr, Alexandrie & Carthage ; mais au commencement de ce siècle, je l'ai retrouvé dépeuplée, presqu'abandonnée ; & la Langue Portugaise, qui est restée commune sur toute la côte de l'Inde, est

presque le seul monument qui subsiste de la puissance de cette Couronne, dans cette belle partie de l'Asie. Cependant le commerce qui se faisoit autrefois par la Mer rouge, l'Isthme de Suès & Alexandrie, d'où les Génois transportoient dans toute l'Europe les richesses de l'Inde, est absolument tombé.

L'invention de la boussole a produit, sur la fin de ce quinzième siècle, une autre découverte bien plus importante ; c'est celle de l'Amérique. Christophe Colomb, Génois, la fit pour le compte des Roi & Reine d'Espagne, Ferdinand & Isabelle.

J'ai vu ce fameux navigateur revenir de sa première expédition. J'étois en Espagne lorsqu'il reparut à la Cour. C'étoit en 1493. Combien parut grand alors cet étranger, sans naissance & sans considération, qui avoit eu tant de peine à se faire écouter quelques années auparavant ? On l'avoit pris pour un fou dans plusieurs Cours de l'Europe, lorsqu'il assuroit les Souverains & leurs Ministres, que, suivant ses calculs, il devoit y avoir un nouveau monde à environ mille lieues de la côte d'Espagne &

de Portugal. On lui demandoit qui lui avoit révélé ce beau ſecret; & on lui rioit au nez quand il donnoit, pour appuyer ſes conjectures, les raiſons les plus capables de ſatisfaire des phyſiciens & des navigateurs éclairés. On l'auroit plutôt cru dans ces ſiècles qui ſuivoient de près ceux de l'ignorance, s'il avoit aſſuré, d'un ton ferme, que les Anges, ou les Diables le lui avoient enſeigné. Enfin, il obtint, avec grand peine, de la Reine Iſabelle, & par le crédit d'un tréſorier qui voulut bien haſarder pour cette expédition, dix-ſept mille ducats, il obtint, dis-je, le commandement d'un grand vaiſſeau, & de deux caravelles, ou bâtimens de tranſport. Ce fut avec cette petite flotte qu'il oſa chercher l'Amérique. Avec le ſecours de la bouſſole, il ne craignoit point de ſe tromper tout-à-fait; cependant en cherchant pour ainſi dire au haſard, il fit beaucoup plus de chemin qu'il ne devoit; on déſeſpéroit du ſuccès, & il étoit prêt à être la victime de la mauvaiſe humeur de ſon équipage, lorſqu'il découvrit d'abord les iſles Lucayes, enſuite l'iſle de Haïté, connue à préſent ſous le nom de Saint-Domingue,

& eut enfin connoissance de la terre ferme. L'or, les singularités & les nouveiles qu'il rapporta bientôt en Espagne, le firent recevoir avec acclamation & transport. Je fus témoin de ce premier triomphe, qui a eu pour l'Europe de si grandes & de si importantes suites, & qui en aura peut-être encore de plus considérables. L'heureux Ferdinand, qui a bien mieux mérité le titre de politique, que celui de catholique, a donc eu le bonheur de voir son régne illustré par cette époque, qui suffiroit seule pour sa gloire, quand ce même régne n'offriroit pas d'autres circonstances intéressantes ? Ce Prince, d'abord seulem nt Roi d'Arragon, réunit, en épousant Isabelle, Reine de Castille, presque toute l'Espagne sous sa domination ; une politique aussi fausse qu'adroite & raffinée, lui valut le Royaume de Navarre, qu'il usurpa sur la Maison d'Albret, héritière de celle de Foix, & ensuite celui de Grenade, qu'il conquit sur les Maures Mahométans, reste de ceux qui avoient soumis l'Espagne au septième siècle. Ces Maures, originaires Arabes, & par conséquent barbares, étoient devenu civilisés

& galans ; ce ne fut qu'un moyen de plus pour qu'ils fussent entièrement vaincus & chassés de l'Europe. Ferdinand s'assujettit encore les deux Siciles, & fit trembler l'Italie avec le secours d'un grand & habile Général, *Gonsalve de Cordoue* ; enfin il fit découvrir l'Amérique, & ouvrit à ses successeurs la plus belle & la plus immense carrière. Un de ses descendans (Philippe II) disoit avec raison, *nous lui devons tout.* Un de ses rivaux de gloire, toujours moins heureux que lui, & toujours de meilleure foi ; (Louis XII) disoit, *il m'a souvent trompé, mais j'aime mieux avoir été sa dupe, que parjure comme lui. Je me fierois à sa parole s'il pouvoit l'assurer, en jurant, par un Dieu auquel il crût.* C'est donc sous cet heureux & perfide Ferdinand, que se découvrit le nouveau monde. Les conséquences de cette découverte ont été infinies & incalculables ; l'Espagne en a d'abord tiré les plus grands profits. L'acquisition des mines d'or & d'argent du Mexique & du Pérou l'ont rendue, pendant un temps, maîtresse de toutes les richesses de l'Europe ; mais par un effet de la circulation, ces

richeſſes aujourd'hui n'appartiennent pas plus à l'Eſpagne, qu'aux autres Nations Européennes; le produit de l'Amérique & le ſol même ſe ſont partagés entre les Eſpagnols, les Portugais, les François, les Anglois; quelques autres Nations de l'Europe y ont part. Indépendamment des métaux précieux qu'on y cherchoit d'abord, d'autres eſpèces de richeſſes réelles ou imaginaires s'y ſont trouvées; telles ont été des drogues médicinales, le Quinquina, l'ipécacuanha, le baume du Pérou, d'autres drogues utiles à la teinture & aux Arts, l'Indigo, le bois de Bréſil & de Campêche, & la Cochenille; des fruits & des plantes du genre des alimens agréables & de luxe, tels que le ſucre, le chocolat & le tabac; enfin l'Amérique a fait connoître à l'Europe des beſoins, factices à la vérité, & dont elle ſe paſſoit très-bien avant la découverte du nouveau monde, mais qui ſont devenus réels, par l'uſage & par l'habitude; ainſi ſe ſont formées des branches de commerce, qui ſont à préſent plus utiles que jamais, pour l'une & l'autre partie du monde; parce que ſi l'une fournit des alimens aux faux

& nouveaux besoins des Européens, l'Europe en récompense fournit aux besoins réels des Américains, originaires de l'Europe, qui ne peuvent se passer de bled, de vin, des productions des arts & des manufactures du vieux monde. Mais si par malheur il arrivoit, quelque jour, que les colonies Américaines voulussent devenir indépendantes de celles du vieux continent, ne leur seroit-il pas aussi aisé de se passer, en établissant des manufactures chez eux, de tout ce que nous leur portons d'Europe, qu'il nous le seroit à nous-mêmes de nous passer des productions de leur sol auxquelles nous sommes à présent bien accoutumés.

Seizième siecle.

Passons à mon seizième voyage : il s'en faut que j'aie autant de bien à vous dire du seizième siècle, que du quinzième ; d'ailleurs je suis forcé d'en abréger le tableau. Ce fut un siècle de troubles & d'agitations, pendant lequel les grandes voies qui avoient été ouvertes dans le siècle précédent, pour la perfection de la littérature, des sciences,

des arts & du commerce, furent pour ainſi dire embarraſſées par les guerres civiles & de religion, qui agitèrent long-temps preſque tous les Etats de l'Europe. Ce ne fut le bon ſiècle que pour la littérature Italienne, dont les ouvrages, écrits pendant ce temps, ſont conſtamment les plus eſtimés, comme étant du plus pur langage, & contenant les penſees & les idées les plus brillantes. Les ſçiences & les lettres furent auſſi en honneur en France, pendant une partie de ce ſiècle ; ainſi je vais vous parler de quelques Littérateurs & des Artiſtes Italiens du temps de Léon X, & de la Cour du Roi de France, François Premier. Outre que je ſuis très-preſſé, j'aime mieux vous en entretenir, que des guerres du Pape Jules II contre Louis XII & autres Princes Catholiques ; de l'établiſſement du luthéraniſme & du calviniſme, héréſies qui ont été la cauſe de tant de funeſtes ravages & de guerres, pendant leſquelles les haines particulières, l'ambition & les intérêts des Princes & des Seigneurs, le fanatiſme, enfin toutes les paſſions, ſe ſont aſſez mal enveloppées ſous le voile de la Religion, de

l'intérêt public, & du desir de bannir la superstition.

Je ne vous parlerai point du schisme d'Angleterre, suite & effet évident de la passion & du caprice : de la révolte des Pays-Bas, dont le succès a été dû à la mauvaise conduite de ceux chargés des intérêts des Souverains légitimes : des guerres de Charles-Quint, fruits d'une ambition démesurée, qui avoit réussi aux Gengiscans & aux Tamerlans en Asie, mais qui ne pouvoit réussir en Europe, dans un siècle approchant de celui où nous vivons. J'ai toujours craint de me trouver dans les bagarres ; & j'ai évité avec soin celles trop fréquentes dans le siècle, sur lequel je vais légèrement passer.

Ce fut vers 1542 que j'arrivai à la Cour de François Premier. Quoique je ne l'aie vue que fort à la hâte, comme toute autre Cour, je peux vous en parler assez sçavamment, ayant raisonné avec des gens qui connoissoient bien & le Monarque, & les principaux personnages qui l'entouroient.

François Premier avoit naturellement l'esprit très-vif & très-pénétrant, une

mémoire prodigieuse, & une éloquence naturelle & très-persuasive. Il n'avoit pas beaucoup lu ni étudié, mais il avoit conversé avec des sçavans, & rien ne lui étoit échappé de ce qu'ils lui avoient dit ; de sorte qu'il paroissoit instruit sur toute sorte de matières. Son caractère étoit franc, égal, doux & clément ; libéral & magnifique par inclination, il ne réfléchissoit peut-être pas assez sur les moyens odieux à ses peuples, qu'il falloit employer pour subvenir à ses dépenses ; mais aussi il avoit été obligé de soutenir des guerres malheureuses ; & ses dépenses n'auroient pas excédé ce qu'exigeoit la grandeur de son rang & de ses états, s'il n'eût pas éprouvé tant de revers. Il étoit brave, & en donna de grandes preuves dans ses guerres d'Italie ; mais il manquoit quelquefois de force d'esprit, qualité bien différente de la bravoure ordinaire, & qui lui est bien supérieure. Sa physionomie étoit belle, ouverte, & annonçoit son caractère, qui étoit si vrai & si franc, qu'on lisoit toujours dans ses yeux tout ce qu'il avoit dans le cœur. Une franchise, si contraire à la

politique,

politique, eſt une qualité malheureuſe pour un Souverain; mais on ne peut jamais la regarder comme un défaut. & ceux qui l'ont, ſont toujours plus à plaindre qu'à blâmer. Il étoit zélé Catholique, & donna même d'abord des preuves fâcheuſes de ſon amour pour ſa religion, en faiſant brûler quelques hérétiques; mais il ſe le reprocha d'autant plus, que ces actes de cruauté furent, ſous ſon règne, auſſi inutiles qu'ils l'ont toujours été en pareilles occaſions. Il aima les ſçiences & les arts, au point d'en être ſurnommé le père; il forma pour eux de grands & beaux établiſſemens, attira de toutes parts en France des Artiſtes & des Savans, & les récompenſa magnifiquement. Quelques-uns moururent entre ſes bras. Il étoit galant, & le fut peut-être trop. Ce fut ſous ſon règne que parurent avec éclat, à la Cour, les dames qu'Anne de Bretagne avoit commencé à y attirer. Je vis, en paſſant par Fontainebleau, la Ducheſſe d'Etampes, ſa maîtreſſe. Rien n'étoit plus aimable : elle étoit très-belle, très-ſpirituelle, & avoit l'eſprit auſſi fin & auſſi délicat que cultivé. On m'aſſura que ſi le Roi, ſon

V

amant, ne lui étoit pas constamment fidèle, elle imitoit son exemple. Mais cela n'empèchoit pas qu'elle n'eût à la Cour un crédit dominant, & qu'elle n'y jouît d'un rang très-distingué & d'une considération extrême. Elle n'étoit cependant pas à l'abri des tracasseries & des chagrins. Elle avoit une rivale en beauté, & qui pouvoit quelque jour la surpasser en considération. C'étoit la célèbre Diane de Poitiers, qui fut depuis Duchesse de Valentinois. Tout le monde sçavoit à la Cour que le Dauphin Henri, qui succéda à François Premier, en étoit éperduement amoureux. Elle étoit veuve, & plus vieille, à-peu-près, de dix ans que la Duchesse d'Etampes; celle-ci avoit bien de la peine à s'accoutumer à voir le fils & l'héritier de la couronne de son amant, aimer une beauté qui étoit son aînée. Mais cela même prouve que Diane avoit des agrémens, & un genre de mérite avec lequel on peut faire des conquêtes à tout âge. Effectivement la Duchesse de Valentinois, que l'on appeloit alors la Sénéchale, parce que son mari avoit été revêtu de cette dignité en Normandie, étoit très-propre à s'emparer absolument de l'esprit & du cœur d'un Prince doux & facile, tel que

le Dauphin, depuis Henri II. Elle avoit, indépendamment de la beauté, des grâces, une coquetterie raffinée, dans la conduite, & même une sorte d'obstination dans ce qu'elle vouloit. Ce fut avec ces avantages qu'elle retint jusques à 60 ans dans ses fers, un Roi qui avoit vingt ans moins qu'elle. Elle n'en avoit que 40 lorsque je la vis. Il n'y avoit que la Duchesse d'Étampes, qui, par jalousie, lui en donnât davantage. Pour moi j'aurois juré, en la voyant, qu'elle en avoit beaucoup moins.

Entre le Roi François, le Dauphin Henri, & les deux Dames maîtresses absolues du cœur de ces Princes, on me fit remarquer une jeune Princesse, dont le personnage à la Cour étoit très-délicat, mais qui s'en démêloit avec une adresse extrême & une politique qui annonçoient qu'elle seroit un jour capable des plus grandes choses. C'étoit Catherine de Médicis, femme du Dauphin. Sans être vraiment belle, elle avoit de l'éclat & des charmes; sa taille étoit admirable, son teint très-blanc, ses yeux vifs & spirituels : elle se piquoit d'une beauté particulière; c'étoit d'avoir la jambe fine & le pied

charmant. Comme elle réussissoit à merveille à toutes sortes d'exercices, elle avoit adopté principalement celui de monter à cheval & d'aller à la chasse, parce qu'il lui donnoit lieu de faire briller ses avantages. Toute sorte de parure lui siéoit bien, & elle avoit l'heureux talent d'en inventer tous les jours de nouvelles, toutes plus agréables les unes que les autres. Elle avoit un fond de galanterie & de coquetterie dans l'esprit, & peut-être dans le cœur; mais elle sçavoit le subordonner à sa politique; ainsi elle se conduisoit avec un art infini, entre la maîtresse de son beau-père & celle de son mari : elle ne partageoit point la jalousie de l'une contre l'autre, quoi qu'elle y fût bien autorisée; elle gardoit dans son cœur ses projets de vengeance, & les exécuta dans la suite contre toutes les deux.

Une autre Princesse, non moins aimable, vivoit encore à la Cour de François Premier. C'étoit sa sœur, Marguerire de Valois, Reine de Navarre. Elle avoit eu la figure très-piquante, le cœur sensible, l'esprit naturellement délicat & très-cultivé par la

lecture. Le goût de la nouveauté, goût séducteur, auquel succombent si facilement les Dames qui se piquent d'esprit & de connoissances, l'avoit engagée dans des sentimens sur la religion, très-différens de ceux de son frère. Cette façon de penser lui avoit occasionné des tracasseries & des chagrins, dont elle se consoloit en faisant des contes charmans. J'en entendis réciter quelques-uns à Gruget, son valet-de-chambre. On m'a dit qu'il les avoit tous fait imprimer depuis. Je ne trouvai point auprès d'elle *Clément Marot*, qui lui avoit été si attaché. J'ai ouï-dire que c'étoit un homme fort aimable, & fort bon à rencontrer; mais on m'a assuré, d'ailleurs, que c'étoit une mauvaise tête, & très-légère.

Avant que de quitter ce siècle, il faut absolument que je vous dise un mot de l'Italie & de Léon X, à la Cour de qui je passai dès 1520; c'étoit l'année qui précéda celle de sa mort; cependant il étoit encore très-jeune pour un Pape, car il n'avoit que quarante-trois ans. Si ce Saint-Père n'étoit pas le Pape le plus édifiant, au moins étoit-ce le Souverain de l'Europe dont la Cour méritoit

le mieux qu'un homme de goût s'y arrêtât, & qu'un homme de lettres s'y fixât. Tout y reſpiroit la magnificence, le luxe & la délicateſſe. Fils du grand Duc Laurent de Médicis, regardé comme le Mécène de ſon ſiècle, élevé par Ange Politien, le plus ſçavant & le plus aimable des Littérateurs de ſon temps, l'amour des arts & des ſçiences, héréditaire dans ſa famille, monta, pour ainſi dire, avec lui, ſur le Trône pontifical. Son couronnement s'étoit fait en 1513, avec un éclat ſurprenant & une dépenſe prodigieuſe : depuis ce temps, le ton brillant de ſa Cour n'avoit point baiſſé. Sa table étoit délicieuſe; &, pendant ſes repas, un certain nombre de gens aimables, & de bonne compagnie qui y aſſiſtoient, l'amuſoient par les propos les plus agréables. Il alloit ſouvent à la chaſſe & aux ſpectacles : ce fut pour lui que le *Triſſino* fit la première Tragédie qui ait jamais été repréſentée ſur aucun théâtre moderne, ſa *Sophonisbe. L'Arioſte* compoſa, pour l'amuſer, ſes Comédies, ſes Satyres, & ſon ſingulier Poëme, intitulé *Roland le furieux*, ouvrage dans lequel l'imagination ſe fait admirer, &

intéresse même malgré ses écarts. Il fit rechercher & rétablir, avec soin, les monumens précieux de l'ancienne Rome, & construire des bâtimens dignes de rivaliser avec ces édifices. Se considérant tantôt comme un puissant Prince, quelquefois comme Souverain Pontife, il faisoit construire, d'un côté, le Capitole & le Belvedère; de l'autre, la superbe Eglise de Saint-Pierre. Il employoit le pinceau divin de Raphaël à peindre, tantôt des portraits de la Sainte-Vierge remplis de douceur & de graces, tantôt à faire un tableau de la transfiguration plein de noblesse & d'énergie, & quelquefois aussi l'histoire fabuleuse de l'Amour & de Psyché. Il faisoit le même usage des talens du Corrége: ceux de Jules Romain lui furent également chers, & il lui pardonna d'avoir dessiné des figures licentieuses, & à Marc-Antoine de les avoir gravées. Il faisoit imprimer avec magnificence, tantôt des bibles, des livres de prières, & des ouvrages des Saints Pères; souvent des éditions des anciens Auteurs Grecs & Latins, & quelquefois des ouvrages & des Poëmes modernes, & en langue

vulgaire. Il faisoit faire des vers Italiens, il en faisoit lui-même de très-agréables, & il écrivoit ou faisoit écrire des bulles & des brefs, du style le plus correct en Latin. *Bembo* & *Sadolet*, qui furent depuis Cardinaux, lui aidoient à les composer. Il y avoit de la galanterie à sa Cour ; mais elle étoit d'un genre delicat & poli, & bien différente de la débauche grossière dont on avoit accusé la Cour de son prédécesseur, Alexandre VI. Enfin c'étoit un politique habile, qui se conduisit avec adresse entre deux puissans Monarques, Charles-Quint & François Premier ; & qui tira, sur-tout, grand parti du dernier, puisqu'il fit épouser sa nièce Catherine de Médicis au Prince qui lui succéda, & qu'il conclut, avec François, le fameux concordat, d'après lequel se règle encore la disposition des bénéfices en France.

Dix-septième siècle.

Les derniers momens que je vais vous consacrer, doivent être employés à vous parler du dix-septième siècle ; mais ces momens sont comptés ; &, pour rassembler en

en peu de mots ce que j'ai à vous en dire, je vais vous rendre compte d'une conversation que j'eus, lorsque je passai à Paris, le siècle dernier, en 1677. Dans les derniers momens de mon petit séjour en cette Ville, le hasard m'y fit rencontrer un homme d'esprit, nommé Corbinelli, originaire Florentin, & dont le père étoit venu en France avec la Reine Marie de Médicis, à la Maison de laquelle on dit qu'il avoit l'honneur d'être allié. Celui-ci étoit né en France; & sans charges ni soins d'aucune espèce, riche & garçon, il vivoit dans la meilleure compagnie, & étoit fort au fait de ce qui se passoit & s'étoit passé depuis long-temps en France, & dans toute l'Europe. Il avoit une jolie bibliothèque, & faisoit des extraits des meilleurs Auteurs qui la composoient: il a fait imprimer le résultat de ce travail, qui est du moins un ouvrage de goût, si ce n'en est pas un de génie. Le hasard me mit à portée de lui dire qui j'étois, comme je vous l'ai appris à vous-même, Messieurs: il fut curieux de causer avec moi, & de m'interroger sur les siecles passés: je lui répondis que j'étois disposé à lui répondre;

mais que ce ne pouvoit être que dans une autre Ville, étant obligé de partir de Paris le lendemain matin : sur cela, il m'invita à venir avec lui à Pontoise, où il avoit une petite maison. Nous y allâmes ; &, pendant deux jours, je lui contai tout ce que j'avois vu depuis environ dix-sept cens ans, à condition qu'il me traceroit le tableau de l'Europe telle qu'elle étoit au moment où nous parlions : il y consentit, & je l'écoutai avec d'autant plus de plaisir & d'avidité, qu'il y avoit près de cent ans que je n'avois vu la France, & plus de cinquante que je n'étois rentré en Europe. Corbinelli avoit soixante ans lorsque je conversai avec lui. J'ai appris, depuis peu, qu'il n'est mort que quarante ans après, âgé de plus de cent ans. Vous me demandez, me dit-il, de vous faire, en raccourci, le tableau du siècle présent ; je vais vous satisfaire, & je commence par vous assurer que c'est le plus estimable & le plus brillant de tous ceux que vous avez vus depuis que vous voyagez ; & puisque vous êtes destiné à en voir encore bien d'autres, je ne crois pas que vous en voyez jamais aucun qui le surpasse ; en un

mot, mon cher Abaſſuérus, nous ſommes dans le ſiècle de Louis XIV, & dans le plus beau moment de ce ſiècle. Les deux règnes précédens ont préparé la gloire de celui-ci. Henri IV a gouverné ſon Royaume en bon père, après l'avoir ſoumis en guerrier brave, habile & humain. On ne peut pas faire trop d'éloge de cet excellent Roi. Il ſembloit né pour faire aimer l'autorité ſouveraine, devenue odieuſe & mépriſable ſous pluſieurs règnes également foibles & tyranniques; mais les circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé, & celles du temps où nous vivons, étant bien différentes, il eſt à préſent peu d'occaſions où l'on puiſſe le prendre pour modèle.

Si le Cardinal de Richelieu a fait beaucoup pour ſa gloire perſonnelle, ſi l'on peut l'accuſer même d'en avoir été trop occupé, il faut convenir auſſi qu'il a rendu de très-grands ſervices à la couronne du Monarque auquel il étoit attaché.

Il a aſſuré ſon autorité en abaiſſant les Grands & les faiſant trembler; en domptant & en contenant les rebelles, & tous ceux qui ayant adopté des principes contraires à

ceux du Prince, devoient lui être suspects. Il a eu besoin de quelques exemples de sévérité ; il les a donnés, & en les prenant sur lui, il a sauvé à son maître ce qu'ils avoient de plus odieux. Il a établi un système de politique suivi, bien combiné, & dont nous sentons aujourd'hui tous les avantages. Enfin il a favorisé les lettres, il les a cultivées lui-même, & a fondé un Tribunal de littérature, auquel doivent être attachés le dépôt des loix & des regles de l'Empire littéraire & les archives du bon goût. Notre heureux Monarque recueille aujourd'hui le fruit de tout ce qu'ont fait de bien Henri IV & Richelieu ; mais s'il n'avoit pas eu un mérite réel & de grandes qualités personnelles, il n'auroit pas profité de ces heureuses circonstances. Son éducation a été négligée par Anne d'Autriche, sa mère ; elle n'avoit (comme disoit un Cardinal très-intriguant, mais qui la connoissoit bien,) que la mesure d'esprit nécessaire pour ne pas paroître sotte à ceux qui ne la connoissoient pas à fond. Aussi n'avoit-elle appris au Roi son fils, qu'à suivre les impressions de Mazarin ; & ce second Cardinal, dont la fortune a été presqu'aussi

brillante que celle de Richelieu, mais dont la gloire ſera toujours inférieure à celle du premier, ne lui auroit enſeigné que les principes d'une politique plus adroite & plus ſouple que noble & grande. Mais dès que notre Monarque a été dans le cas de traiter ſes affaires, il a ſenti quelles maximes il lui convenoit de ſuivre, & a pris de lui-même le vol le plus élevé. Il a répandu ſur toute ſa Nation l'impreſſion de grandeur qu'on remarquoit dans ſa perſonne. Les François étoient déjà les plus braves, les plus aimables & les plus polis des peuples de l'Europe; il les a rendu les plus grands & les plus reſpectés, & c'eſt en ſe faiſant reſpecter par eux, que Louis les a rendus reſpectables. Ce n'eſt pas en France que les hommages rendus aux Rois par leurs ſujets, ſont des cérémonies ſuperflues, au-deſſus deſquelles les Souverains doivent ſe mettre; les François n'ont jamais été ſoupçonnés d'être un peuple vil & puſillanime; & quand ils ſont de leur Roi leur idole, c'eſt que le Prince le mérite. C'eſt ce qui arrive à Louis XIV: il eſt révéré, loué, adoré, pour ainſi dire, par ſes ſujets: les moindres marques de ſa faveur ſont

regardées comme des graces insignes ; on croit sa fortune faite quand on a obtenu de lui un mot ou même un regard. On l'accable d'éloges ; mais par quels moyens les obtient-ils ? Si on le craint, ce n'est pas comme un tyran qu'on le redoute : depuis qu'il est sur le trône, il n'a pas fait couper la tête à un seul criminel d'Etat ; & peut-être son règne entier se passera-t-il sans qu'on voie exécuter en France d'autres hommes que de vils & odieux coupables. La disgrace, & tout au plus l'exil sont devenus les supplices de sa Cour ; l'on sait que ce ne sont que des maux d'opinion, & qui ne sont douloureux que pour ceux qui font grand cas de ce dont ces punitions les privent. Seul avec vous dans ma campagne, mon cher Abassuérus, ne demandant rien à la Cour, & n'ayant aucun intérêt à la ménager, si je souscris à la plus grande partie des louanges qu'on donne au Roi, c'est que je crois qu'il les mérite. Ce n'est pas que je ne trouve que souvent nos Poëtes & nos faiseurs de prologues d'opéra en disent trop : si leurs fadeurs répétées m'ennuyent, je suis persuadé que Sa Majesté elle-même en est quelquefois excédée ; mais

je soutiens que le fond de ces éloges est mérité. La France & toute l'Europe voyent qu'il est justifié par les faits & par les événemens, & la jalousie que la grandeur de notre Roi & de notre Nation peut exciter dans le monde, ne peut les contredire. O vous qui êtes destiné à vivre dans les siècles à venir, s'il s'en trouvoit un pendant lequel il devint à la mode de décrier ce que nous admirons aujourd'hui, & de soutenir que les circonstances seules ont rendu le siècle de Louis XIV brillant & glorieux, & que les grandes qualités du Monarque y sont entrées pour peu de chose, rappelez aux gens qui parleront ainsi, que c'est sous ce règne qu'ont été formés tant de grands & beaux établissemens qui ont été d'abord admirés, & ensuite imités par toute l'Europe ; que l'administration intérieure de ce Gouvernement fut excellente, & mérita d'être fidellement maintenue ; que M. Colbert a vivifié, pour ne pas dire créé, notre commerce ; qu'il l'a étendu jusqu'au bout du monde, & lui a donné les plus sages loix ; qu'il s'est servi utilement de l'augmentation de ce commerce, & de l'établissement de

nos manufactures, pour groſſir & améliorer les finances : à cette occaſion, je vous dirai que le ſecret de la finance, dans un grand État, ne conſiſte pas tant à diminuer les impôts & les dépenſes, qu'à rendre au peuple, au moyen du commerce & de la circulation, tout l'argent qu'on lui demande d'ailleurs. Dites aux détracteurs de ce règne-ci, que notre police eſt ſupérieurement administrée ; que nos loix, civiles & criminelles, ſont un chef-d'œuvre de ſageſſe ; & que ſi jamais il ſe gliſſe des abus dans leur exécution, il ſera aiſé de les rappeler à leur véritable eſprit par de ſages meſures, mais que nous nous trouverions mal de changer le fond de nos loix. Que nos réglemens militaires ſont ſuſceptibles d'être perfectionnés, mais que leurs principes doivent aſſurer à une Nation, d'ailleurs brave & intelligente, la ſupériorité ſur toutes les autres en fait de diſcipline militaire ; que notre marine eſt à préſent la première de l'Europe, & que ſi jamais on nous ſurpaſſe ſur cet article, ce ſera en nous imitant. Enfin dites-leur que ceux qui cultivent les ſciences, les arts & les lettres,

ne ſont nulle part mieux traités qu'en France ; qu'ils y ont & y auront toujours plus de conſidération réelle qu'ailleurs ; qu'actuellement l'Europe entière nous reconnoît pour ſes maîtres dans tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit & du goût, & que ſi nos Auteurs & nos Artiſtes ne conſervent pas cet avantage, ce ſera leur faute.

Auſſi-tôt après que le bon M. Corbinelli m'eut donné cette importante leçon, je fus obligé de le quitter : je ſortis de Pontoiſe, mais je ne pus l'empêcher de me ſuivre, & de converſer encore avec moi, au moins pendant quelques momens. Que je vois, avec plaiſir, lui dis-je, alors, les progrès que la raiſon, la philoſophie, les connoiſſances & la politeſſe font dans toute l'Europe. Cette belle partie du monde s'éclaire, & c'eſt de la France d'où part le flambeau qui lui porte la plus vive & la plus douce lumière. Des ordres ſuprêmes m'obligent à continuer d'errer pendant plus de cinquante ans dans la malheureuſe Aſie, & la triſte Afrique ; mais j'applaudis déjà d'avance à l'état brillant dans lequel je retrouverai l'Europe à mon retour. Quand chaque partie des ſciences, chaque

branche des arts, chaque genre de littérature aura acquis de nouveaux degrés de perfection ; quelle admiration vos compatriotes ne mériteront-ils pas ? Que ne puis-je me flatter de vous retrouver à Paris, dans 60 ou 80 ans, dans ce siècle d'or dont je vois briller l'aurore. L'honnête M. Corbinelli m'embrassa alors en souriant, & nous nous séparâmes. Je me vois forcé de me séparer aussi d'avec vous, Messieurs ; mes trois jours sont écoulés. = Ah ! du moins, permettez-nous de vous suivre aussi pendant quelque-temps, s'écrièrent les Ecoliers de Leipsic. Vous sçavez, leur répondit le Juif errant, qu'il ne m'est pas permis de m'expliquer sur ce que je vois, mais seulement sur ce que j'ai vu autrefois. = Ah ! du moins, dites-nous en deux mots, si vous trouvez que nous ayions fait effectivement tous ces progrès. = Sans doute. = Nous sommes donc dans ce siècle d'or, dont vous prédisiez la venue au bon M. Corbinelli. = Il y auroit quelque chose à dire sur cela. = Vous hésitez, reprit vivement le François. J'en suis étonné. Que n'avons-nous pas perfectionné, depuis quatre-vingt ans, l'art de la

politique extérieure, celui du Gouvernement & de l'Administration, les finances, le commerce, l'art même de bien entendre & de bien pratiquer la religion, les règles de la société, la manière de vivre doucement & agréablement, & le ton de la bonne compagnie. M. le François, dit alors l'Anglois en prenant la parole, nous avons bien contribué à ce perfectionnement : si vous avez trouvé, avant nous, la manière de bien parler & de bien écrire, nous vous avons appris à penser fortement & profondément ; c'est ce que vous ne sçaviez pas encore dans ce beau siècle de Louis XIV. Nous vous avons désabusés d'un grand nombre de préjugés, en matière de politique, de Gouvernement & d'Administration, & peut-être même sur d'autres articles au moins aussi intéressans. Nous vous avons communiqué des spéculations nouvelles en matière de commerce & de finance, nous vous avons fait secouer le joug de quelques usages embarrassans dans la société. Vous aviez gagné du terrein & pénétré assez avant dans les sciences mathémathiques & physiques ; mais nos Philosophes modernes ont été encore bien plus loin.

Il faut convenir qu'ayant excité votre émulation, vous marchez à présent à côté de nous dans cette carrière, & que tantôt nous vous devançons, tantôt vous faites quelques pas de plus que nous. A ce propos, le François se mit à sourire. L'Italien prenant la parole, Messieurs, dit-il, je conviens que ma Nation baisse actuellement le pavillon devant les vôtres. Nous nous contentons de la gloire de vous avoir donné les premières leçons de littérature, d'érudition, d'arts agréables, & même d'une politique raffinée. Aujourd'hui vous nous surpassez sur tous ces articles, & vos anciens Maîtres sont heureux de prendre de vous des leçons : notre musique seule triomphe dans toute l'Europe; elle a atterré la Françoise, qui étoit si admirée & chantée du temps de Louis XIV. = Mes amis, prononça enfin l'Allemand, on ne peut refuser à mes compatriotes le génie inventif; les plus intéressantes découvertes nous sont dues; & si notre caractère national, également sage & modeste, nous fait adopter volontiers tout ce que vous imaginez pour la perfection de ce que nous avons vu avant vous, du moins nous

vous égalons bientôt, si nous ne nous piquons pas de vous surpasser. Nous transmettons jusques dans les Cours du Nord les plus reculées, vos modes, vos usages, vos livres, vos principes ; de-là il résulte que ce qui étoit au siècle dernier, propre à l'Italie & à la France, est aujourd'hui commun à l'Europe entière. Tout y pense à l'unisson, tout s'exprime sur le même ton ; le perfectionnement est égal de tous les côtés. N'en convenez-vous pas, notre cher Juif. = Oh ! oui, dit le Juif errant. = Nous sommes donc dans ce siècle d'or que vous promettiez au bon M. Corbinelli. = Eh ! mais vraiment, s'il n'est pas d'or, il est au moins bien doré à trois ou quatre feuilles, or au poinçon de Paris, or de sequins, or de ducats, or de guinées. = Ne plaisantons point, interrompit le François, dites-nous du moins, en partant, votre dernier mot. = Le voici, dit enfin Abasuérus. Votre siècle a effectivement acquis de nouvelles lumières sur presque tous les articles, mais prenez garde qu'à force d'être éclairés, vous ne soyez éblouis. En détruisant tous les préjugés, craignez d'attaquer des principes essentiels

à conserver, pour le maintien de la société. En voulant réformer tous les abus, songez qu'il faut ménager certaines opinions sacrées, respectabl s, & qui n'ont été établies que parce qu'elles ont été trouvées nécessaires. Souvent qui pense trop profondément s'égare. Les spéculations trop subtiles, en fait de finance & de commerce, ne procurent quelquefois que de fausses richesses & des profits momentanés, & font oublier le véritable intérêt du Pays & de la Nation.

Un Gouvernement qui laisse à tout le monde la l berté de raisonner & de discuter les intérêts nati naux, dégénère en une république mal organisée, où chacun opine en tumulte, & veut décider à sa fantaisie. A peine une pareille licence peut-elle être tolérée dans la république des lettres; elle est incompatible avec la constitution d'un Etat monarchique.

La conversation, la littérature & la société françoises, avoient déjà, sous le règne de Louis XIV, tant de politesse, de grâces & de charmes, qu'il est impossible qu'elles aient beaucoup acquis; mais, au contraire, la façon de penser philosophique, le ton

ſérieux & penſeur, & le coſtume Anglois ne leur ont-ils rien fait perdre.

Les deux Nations Françoiſe & Angloiſe ont fait de grands progrès dans les mathématiques & dans toutes les parties de la phyſique. Elles ont découvert de nouvelles loix de la nature, & formé de nouveaux ſyſtèmes; mais l'application n'en a pas été juſqu'à préſent fort heureuſe, ni l'utilité bien démontrée. Jouiſſez, Meſſieurs les Italiens, du triomphe de votre muſique, ſoyez fiers de ce que votre clavecin donne le ton à tous ceux de l'Europe; mais permettez, à quelques ſexagénaires françois, de regretter leur ancienne muſique ſi expreſſive dans ſes grands airs, & même dans ſon récitatif, & ſi agréable dans ſes chanſonnettes, muſique nationale noble & gaie, comme étoient les François du ſiècle de Louis XIV. Pour vous, Meſſieurs les Allemands, nés ſuffiſamment penſeurs, vous n'avez rien à gagner avec les Anglois, & tout avec les François. Vous êtes les Peuples de l'Europe qui rempliſſez le mieux les brillantes eſpérances que j'avois conçues à la fin du ſiècle dernier.

Nos quatre jeunes gens vouloient continuer à raisonner ; mais le Juif errant s'enfuit, & court encore.

Fin de l'Histoire admirable du Juif errant.

LE

LE ROMAN
DU NORD,
OU
HISTOIRE D'ODIN.

AVERTISSEMENT.

L'ANCIENNE *Hiſtoire des Scandinaves, c'eſt-à-dire des habitans des trois Royaumes de Danemarck, Norwége & Suéde, eſt remplie de fables ſi étranges, qu'elles ne peuvent être regardées que comme tout-à-fait romaneſques: elles ont effectivement ſervi de matière à de vrais Romans écrits en Islandois ou Norwégien, Langue de laquelle ſont dérivées celles des Danois & Suédois altérées par l'Allemand.*

Thormode Thorfeus nous a donné la liſte de plus de cent de ces Romans, & les extraits de quelques-uns dans ſon Livre latin, ſur les antiquités ſeptentrionales.

Quelques-unes de ces Hiſtoires ont été imprimées à part & publiées avec des traductions latines, par Bébélius & autres. Enfin Saxon le Grammairien, Péréius & Wormius, ont écrit l'hiſtoire d'Odin & de ſes ſucceſſeurs. On ne peut regarder le récit des faits de cet

l'ancien Conquérant du Nord, érigé ensuite en Dieu, autrement que comme un Roman fort intéressant. Nous allons en donner un abrégé, & nous avons lieu de croire qu'il paroîtra digne de quelqu'attention. S'il n'amuse pas tous nos Lecteurs, il les étonnera du moins. Quelques-uns auront peine à comprendre qu'on puisse séduire les hommes & les gouverner au moyen d'illusions aussi absurdes, & aussi révoltantes que celles employées par Odin & par Fregga; mais ce ne seroit pas connoître les hommes que d'ignorer que toutes sortes d'illusions peuvent séduire, sur-tout des hommes neufs & qui n'ont encore acquis aucun moyen d'être en garde contre la séduction. Heureusement l'Histoire du monde nous prouve que petit à petit les erreurs contraires au bien de la société se dissipent, & que la raison reprend le dessus à mesure que les hommes s'éclairent, sauf de nouveaux nuages passagers, qui toujours de tems en tems troublent l'horison de nos lumières naturelles.

LE ROMAN DU NORD, *OU* HISTOIRE D'ODIN,

Conquérant, Législateur, enfin Dieu des Scandinaves.

C'EST environ soixante ans avant la naissance de Jésus-Christ, que les anciens Historiens & Romanciers du Nord, placent l'entrée d'Odin dans la Scandinavie ; & , voici, selon eux, quelle en fut l'occasion.

Mithridate, Roi de Pont en Asie, soutenoit, depuis plus de 40 ans, contre la République Romaine, une guerre, dans laquelle les plus grands hommes que cette République ait produits, d'une part, &

Mithridate seul de l'autre, avoient déployé un courage & des talens si supérieurs, que le récit de leurs exploits fait encore notre admiration. Ses premiers succès avoient rendu Mitridate maître de toute l'Asie & de la Grèce ; il avoit vaincu le Consul Aquilius ; mais l'heureux Sylla le dépouilla de toutes ses conquêtes, & le réduisit au seul Royaume de Pont. Cette première chûte n'abattit point le Monarque Asiatique ; il se ligua avec Tigranes, Roi d'Arménie, & s'étoit rendu aussi redoutable qu'auparavant, lorsque Lucullus, par trois défaites consécutives, réduisit encore ce fier ennemi des Romains à la dernière extrémité. Abandonné de son allié, il n'échappa à la captivité qu'en livrant les richesses de son camp au vainqueur, qui en alla jouir tranquillement à Rome, où il mena cette vie voluptueuse, qui a fait encore mieux connaître Lucullus que ses exploits guerriers.

Cependant Mithridate reparoissoit une troisième fois sur la scène du monde, plus acharné contre les Romains, plus ardent à les poursuivre qu'il ne l'avoit encore été ; la défaite du Consul Glabrio lui donnoit

encore quelque espérance ; & jettant un coup-d'œil audacieux & menaçant jusques aux extrêmités de la terre, il cherchoit partout des ennemis aux Romains. La Grèce qu'ils avoient soumise, l'Asie dévastée, ne pouvoient plus lui en fournir : mais les bords de la mer Caspienne étoient habités par un peuple féroce, qui ne connoissoit d'autre loi que celle du plus fort, n'avoit presqu'aucune idée de la divinité, & nul principe d'humanité. C'étoient des Scythes *Nomades*, c'est-à-dire, errans, que l'on appelloit particulièrement *Ases* ou *Asiots*. Le centre de cet Empire sauvage étoit *Asgard*, lieu probablement situé où est aujourd'hui la ville d'*Astracan*, sous un climat assez doux, dans un Pays assez fertile, mais qui ne communiquoit au reste du monde que par des déserts affreux.

La peuplade nombreuse des Ases reconnoissoit pour son Chef le jeune *Odin*. Il avoit été élevé à l'autorité suprême, par les moyens cruels usités dans sa Nation : c'étoit après avoir vaincu successivement, en combat singulier, tous ceux de ses compatriotes, & même de ses parens, qui

s'étoient crus capables de lui disputer le Trône. Il y étoit monté en répandant des flots de leur sang ; & après ces exploits il avoit paru digne de posséder la Couronne & la plus belle femme de la Nation ; elle s'appelloit *Frega*.

N'ayant plus rien à soumettre autour de lui, Odin ambitionnoit de nouvelles conquêtes, lorsqu'un Philosophe de sa Nation (car, par un hasard singulier, cette Nation sauvage en avoit un) vint le trouver & lui fit concevoir les espérances les plus brillantes.

Ce Philosophe Scythe s'appelloit *Mimer*, ayant entendu parler assez confusément de la magnificence des Villes de l'Asie, des Arts des Pays policés, & de la Philosophie des Grecs, il avoit résolu d'en prendre connoissance, & de voyager dans ces beaux Pays comme avoient fait autrefois Zamolxes & Anacharsis. Il avoit donc traversé les deserts qui séparent la mer Caspienne de la mer Noire ; & ayant fait le tour de celle-ci, il étoit parvenu à Byzance, où Mitridate rassembloit ses forces pour aller encore les mesurer avec celles des Romains.

Mimer

Mimer trouva auprès du Roi de Pont quelques Athéniens, & autres Grecs qui, s'étant attachés à la fortune de ce Prince, l'avoient suivi dans ses disgrâces, & se flattoient de rentrer, à sa suite, dans leur Patrie. Nombre d'Artistes de l'Europe & de l'Asie, dont Mithridate avoit exercé & protégé les talens dans le temps de sa prospérité, formoient les mêmes vœux, & jouissoient de la même espérance. Chacun d'eux, flatté de se faire connoître d'un habitant des extrêmités de l'Univers, donna au Philosophe Scythe tous les éclaircissemens qu'il pouvoit desirer. Il les recevoit avec plaisir & avidité, lorsqu'on instruisit le Monarque qu'il y avoit dans son camp un barbare qui cherchoit à connoître les mœurs & les maximes des peuples au milieu desquels il se trouvoit. Mithridate conçoit, de son côté, le desir de voir cet étranger; on le lui présente, & le Roi l'interroge dans sa propre langue, au grand étonnement du Barbare (l'on sçait que Mithridate possédoit toutes les langues du monde, connu de son temps, qu'il les parloit avec une facilité admirable, & que sa mémoire étoit si prodigieuse,

qu'il savoit le nom de tous les soldats qui composoient ses nombreuses armées). Ayant appris quels étoient le Pays & la Nation de Mimer, & lui ayant entendu faire l'éloge du vaillant Odin & de la belle Fregga, il conçut le dessein d'engager ce peuple belliqueux dans sa querelle avec les Romains.

Mithridate accueillit donc le Barbare avec la plus grande bonté, l'admit à sa table; &, après lui avoir procuré toutes les connoissances qu'il pouvoit desirer, lui demanda si le nom des Romains étoit parvenu jusques aux bords de la mer Caspienne. Le Scythe l'assura qu'il n'en avoit point encore entendu parler. *Vous ne la connoîtrez peut-être que trop tôt,* s'écria alors Mithridate, *cette République altière, qui prétend soumettre toute la terre & devenir le tyran de l'Univers! Votre Nation la connoîtra à ses dépens, si elle ne se joint à moi pour opposer une digue à ce dangereux torrent! Vous desirez sçavoir quels sont nos arts, notre luxe, quelles richesses possédoit autrefois l'Asie? Vous n'en trouverez plus ici que de foibles débris; Rome a tout absorbé. Mais venez partager avec nous la conquête de ce qui*

nous a été enlevé : trop heureux d'être vengés, nous consentirons que le plus riche butin soit votre partage.

Mithridate ajouta tout ce que l'éloquence a de plus touchant, & l'espoir du gain de plus séduisant, pour persuader à Mimer qu'il falloit que les Scythes s'unissent à lui contre Rome ; & Mimer partit pénétré de l'enthousiasme que lui avoit inspiré Mithridate. Il l'assura qu'il le communiqueroit à ses compatriotes, & sur-tout à son Chef Odin. Le Roi de Pont lui fit entendre alors qu'il y avoit un chemin plus court pour s'approcher de Bysance, que celui qu'il avoit pris : c'étoit de traverser la mer Caspienne, & de se rendre au haut des Palus Méotides ; il l'assura qu'Odin pourroit y faire embarquer ses troupes sur des vaisseaux que Mithridate s'engageoit à y faire trouver, & qui les transporteroient à Bysance.

Mimer tint parole, & rendit fidèlement & même fortement à Odin, tout ce qu'il avoit vu & appris dans son voyage, & fit passer dans l'ame de son Prince ce que l'ennemi des Romains avoit cherché à lui inspirer de haine contr'eux.

Odin avoit naturellement l'esprit susceptible de concevoir les plus vastes projets, & il étoit capable d'en préparer l'exécution, avec autant de suite que de hardiesse. Le Pays au milieu duquel il étoit né, la Nation qu'il commandoit, étoient trop bornés pour son génie; Mimer, en lui parlant, sembla tirer un rideau de devant ses yeux, & lui montrer un nouvel univers, dont il pourroit se rendre le maître. Dès ce moment, Odin conçut ces immenses desseins, qu'un seul homme ne pouvoit exécuter, mais qui ont été remplis par sa postérité, plusieurs siècles après.

Quand il y eut bien réfléchi, & qu'il se fut consulté avec Fregga, il assembla ses guerriers, leur présenta Mimer, appuya son récit d'un songe mystérieux que Fregga prétendit avoir eu, & dont elle fit elle-même le détail à la Nation assemblée. L'éloquence martiale du Chef, le discours raisonné du Philosophe, l'empire de la beauté, celui de la superstition, tout conspira à persuader les Barbares, & leur inspira le desir des conquêtes éloignées. Ils consentent à traverser les déserts & les forêts qui les séparent du

Pays des Sarmates, & abandonnent leur ancien domicile, où ils laissent à peine quelques vieillards & quelques enfans. Toute la horde arrive au haut des Palus Méotides, à l'embouchure du fleuve Tanaïs, par la route que Mithridate avoit indiquée à Mimer, & que celui-ci avoit prise en revenant dans sa Patrie. Parvenus à ce point, Odin renvoie Mimer en porter la nouvelle à Mithridate; &, en attendant le retour de ce fidèle & sage messager, le Chef des Scythes les amuse toujours de l'espérance de la conquête de Rome. Mais, hélas! un seul navire de retour semble bientôt le forcer à y renoncer. Mimer étoit sur ce vaisseau, & apportoit des nouvelles trop certaines de la défaite entière du Roi de Pont. Vaincu de nouveau par Pompée, trahi par son fils Pharnace, l'envoyé des Scythes avoit trouvé Mithridate sans ressource, sans espoir, forcé de terminer ses jours. Accoutumé de bonne heure aux poisons, & aux remèdes propres à en dissiper les effets, il avoit essayé envain des venins les plus terribles; ils ne pouvoient lui procurer la mort qu'il cherchoit. Mimer arrive: le Monarque implore

son secours pour abréger une vie qui lui est odieuse, puisqu'il a perdu tout espoir de triompher des Romains. Un Philosophe barbare devoit regarder une pareille résolution avec aussi peu d'effroi que d'admiration. Mimer l'approuve, & lui promet volontiers son secours. » Prens mon épée, lui dit Mithridate, & quand tu l'auras plongée dans » mon sein, remonte sur le même vaisseau » qui t'a conduit jusqu'ici, retournes aux » bouches du Tanaïs, remets ce glaive entre » les mains d'Odin ; s'il ne sert pas à lui-» même pour punir l'ambition des Romains, » qu'il le transmette à sa postérité. L'esprit » prophétique qui anime les héros mourans, » m'apprend que, bientôt vainqueur de » toute la région du Nord, Odin y établira » un vaste empire ; que les guerriers qui » en sortiront sous la conduite des enfans » d'Odin, sont destinés à soumettre l'Eu-» rope entière. J'entrevois même, dans l'é-» loignement, l'Orient subjugué ; la gloire » d'Odin n'aura point de bornes. Frappes ».

Mimer obéit, & porte ensuite à Odin le glaive sanglant & les prédictions de Mithridate. Le premier mouvement du héros

Scythe, fut d'être troublé des fâcheuses nouvelles qu'il recevoit ; le second, de tirer parti des dernières paroles qu'avoit prononcées l'ennemi des Romains. Il harangua ses guerriers, & leur fit valoir les magnifiques augures que l'on pouvoit tirer du récit de leur compatriote. Le résultat fut une résolution générale de marcher au nord, & de pénétrer dans ces régions glacées, qu'un ordre, qu'ils regardoient comme divin, leur prescrivoit de soumettre d'abord, pour parvenir à regner ensuite sur des climats plus heureux.

Odin passe donc des bords du Tanaïs à ceux du Boristhène, & , remontant ce fleuve jusqu'à sa source, parvient au pays des Troglodites, & bientôt dans celui des Estes & des Gothons, habitans des bords de la mer Suève (aujourd'hui la mer Baltique). Ce ne fut pas sans des efforts, qui auroient paru impossibles à tout autre qu'à Odin & à la Nation féroce, forte & courageuse qu'il commandoit, que s'accomplit un voyage si long & si pénible, à travers tant de terres incultes, souvent inhabitées, & où l'on ne trouvoit que de temps en temps quelques

peuplades de Sauvages, encore moins disciplinés que les Scythes, conduits par Odin. Mais celui-ci mettoit assez d'art dans la manière de soumettre ces peuples, pour que leur destruction tournât au profit de sa Nation, & contribuât à augmenter ses forces. Après avoir attaqué ces Sauvages, & en avoir fait, dans le combat, le carnage autorisé par les injustes loix de la guerre, il rassembloit les prisonniers de tout âge & de tout sexe des Nations vaincues; & faisant entre ces malheureux esclaves, un choix cruel des hommes les plus vieux & les plus foibles, & des femmes les plus âgées, il préparoit à sa Nation un grand festin, précédé de l'horrible sacrifice de ces malheureux, choisis pour victimes. Il faisoit verser leur sang, & prétendoit tirer des conjectures de la manière dont ils expiroient sous les coups de la belle & cruelle Fregga, qui, érigée en grande prêtresse, portoit elle-même le couteau sacré dans leur sein. Elle rendoit ensuite des oracles au nom d'un Dieu terrible & sévère, qu'elle assuroit être favorable au carnage, & disposer de la victoire. Cette divinité, qui n'étoit représentée par aucune

image, & dont l'idée ne pouvoit plaire qu'à une Nation dont l'ignorance étoit égale à la férocité, paroissoit s'appaiser sur la fin de ces barbares sacrifices. Alors Odin prenant la parole en son nom, annonçoit qu'elle faisoit grâce au reste de la Nation vaincue, & qu'elle consentoit que les jeunes gens, les jeunes femmes, les jeunes filles & les enfans fussent adoptés par la Nation victorieuse. Il leur faisoit prêter serment de n'avoir plus d'autre Chef que lui, & de ne plus regarder comme leurs frères que les Scythes qui venoient avec lui des bords de la mer Caspienne, ou les peuples qui avoient déjà été adoptés par ceux-ci. Alors les familles d'anciens Scythes recevoient dans leur sein les nouveaux vaincus; ils remplaçoient dans ces familles ceux qui avoient péri dans les combats, ou par les fatigues du voyage. Les plus belles d'entre les filles étoient accordées pour femmes à ceux qui s'étoient le plus distingués par leur valeur dans les derniers combats; elles étoient leur récompense. Dans le festin qui suivoit cette cérémonie, Odin faisoit distribuer l'hydromel, cette liqueur enchanteresse & fortifiante dont il avoit été,

pour ainsi dire, l'inventeur. En traversant les forêts de la Sarmatie, Odin avoit trouvé dans le creux des chênes, un miel formé par les abeilles sauvages. Ses guerriers l'avoient d'abord recueilli pour se rafraîchir dans leur route, & trouver plus agréables le gland, la châtaigne, les racines, les herbes & les fruits dont ils faisoient leur nourriture. Mais Odin s'appercevant que dans ces climats glacés, cette nourriture ne fortifioit pas assez des corps obligés à une violente fatigue, & ne leur inspiroit pas cette gaieté vive & bruyante, propre à ranimer les esprits épuisés, il imagina de faire fermenter le miel, & d'en former une boisson forte & délicieuse, qui réunît tous les effets de la bière & du vin. Non-seulement les Scythes s'accoutumèrent à cette boisson, mais elle leur devint bientôt tout-à-fait chère. L'ivresse qu'elle procuroit étoit cause que les festins se terminoient souvent par des querelles, & étoient ensanglantés. Alors Odin accouroit, en imposoit aux deux partis par sa présence auguste & terrible, rétablissoit l'ordre, & faisoit sentir à ses guerriers que c'étoit contre les ennemis qu'il falloit qu'ils signalassent

leur courage, auquel d'ailleurs il donnoit des éloges.

Mimer, qui avoit puisé à Byzance quelques principes d'une philosophie plus raisonnable & plus humaine, ne pouvoit s'empêcher de blâmer la politique barbare d'Odin. Lorsqu'ils étoient tête à tête, & se promenoient à l'écart : « De quels indignes » moyens, lui disoit Mimer, osez-vous vous » servir ? Vous forgez, pour une société » d'hommes, des Dieux inhumains : non » content de les encourager au meurtre » dans les combats, vous les accoutumez » à en voir commettre de sang-froid ! Et » par les mains de qui ? Par celles de la » Reine, votre épouse. Vous les plongez » ensuite dans les plus grossières erreurs de » la superstition ! Vous leur faites regarder » les voluptés les plus sensuelles, comme » la plus belle récompense que puissent obtenir la valeur & la vertu ! Vous égarez » enfin leur raison par l'ivresse la plus brutale. Il semble que vous appelliez tous les » vices, les crimes même à votre secours, » pour fonder une société, de laquelle vous » attendez les plus glorieux exploits.

» Ecoute, Muner, lui répondoit Odin, » je ne dois ni ne veux expliquer qu'à toi » les motifs de ma conduite. Que seroit » devenue la poignée de Barbares que j'ai » entraînés du fond de la Scythie jusques » ici, si j'eusse agi autrement? Tous seroient » morts languissans dans les forêts que nous » venons de traverser, ou auroient suc- » combé sous les massues redoutables des » peuples que nous avons vaincus. J'ai été » forcé de leur faire respecter un être in- » connu, je le leur ai peint créateur & » bienfaisant pour eux, terrible & inexo- » rable pour leurs ennemis, afin de les unir » avec leurs compatriotes, & de les encou- » rager à dompter ceux qu'ils avoient à » combattre. J'ai sacrifié les vieillards des » peuples que j'ai soumis, & je n'ai perdu » ainsi que la partie inutile des Nations que » je voulois incorporer à la mienne. En les » perdant, j'ai privé la jeunesse de mes en- » nemis, du fruit de l'expérience & de la » sagesse de leurs vieillards; je leur ai fait » perdre la trace de la gloire & des exploits » de leurs ancêtres.

» Ma chère Fregga est à la tête du culte

» nouveau que je fais adopter; la dignité de
» Prêtreſſe & Propheteſſe dont elle eſt re-
» vêtue, engage mes ſujets à reſpecter ſon
» ſexe, & établit chez eux un préjugé qui,
» quelque jour, adoucira leur férocité. Il
» faut qu'ils s'accoutument à honorer ce
» ſexe, pour mieux ſentir le bonheur d'en
» être aimés. Je fais de la volupté le prix
» de la gloire. Mes neveux, ô mon cher
» Mimer, éprouveront un jour quels grands
» effets doivent réſulter de ce ſentiment.
» Enfin, ſi je plonge quelquefois mes peu-
» ples dans l'ivreſſe, leurs corps en ſont plus
» robuſtes; dans ces climats glacés, c'eſt
» un moyen de ranimer l'exiſtence languiſ-
» ſante: Eh d'ailleurs, gouverne-t-on les
» hommes ſans les faire paſſer d'ivreſſe en
» ivreſſe? »

Le ſage Mimer ne put goûter ces raiſons; le Prince & lui reſtèrent chacun dans leur opinion. Cependant, Odin & ſa nombreuſe armée, (car elle s'étoit infiniment groſſie pendant le trajet) ſe trouvèrent ſur les bords d'une mer aſſez calme, & le long d'un golfe aſſez étroit, qui laiſſoit appercevoir, de l'autre côté, des rivages fertiles.

Odin apprit bientôt qu'ils étoient habités par des peuples nommés Scaniens ; que plus loin l'on trouvoit, dispersés dans plusieurs Isles, les Danes ou Danois, & que ceux-ci n'étoient séparés que par des bras de mer assez faciles à traverser, des Cimbres, des Juttes, des Angles & des Saxons.

Le projet de la conquête de tous ces peuples fut aussi-tôt décidé p r Odin ; mais comme il présentoit de nouvelles difficultés, il fallut qu'il employât de nouveaux moyens pour y déterminer les Scythes. Déjà leur Chef avoit f it abattre, dans les immenses forêts qui bordent la mer Baltique, un grand nombre de chênes, de pins & de boulaux, qu'il avoit fait creuser en forme de canots, ou dont il avoit fait des radeaux pour transporter son armée entière dans la Scanie, lorsqu'un murmure général s'éleva autour de lui. « N'avons-nous pas déjà fait un trajet » assez considérable, disoient les uns ? » Sommes-nous donc destinés à traverser » encore les mers, après avoir passé tant » de fleuves & de lacs glacés ? N'est-il pas » temps de nous fixer, & de recueillir le » fruit de nos travaux ». Les autres qui se

ſouvenoient encore d'Aſgar, & de la douceur du climat de ce lieu de leur naiſſance ou de leur origine, le regrettoient & ſe plaignoient hautement de celui qui les en avoit arrachés.

Odin & Fregga, bien informés de ces murmures, tinrent conſeil entr'eux, & ſe déterminèrent à un parti dont le ſuccès étoit encore fondé ſur l'ignorance & la barbarie des êtres qu'ils conduiſoient. Ils le communiquent à Mimer, & celui-ci le déſapprouve; mais Odin perſiſte, & n'en diffère l'exécution que juſqu'au lendemain. Alors il convoque une aſſemblée générale, & l'ouvre par une de ces harangues, dont l'éloquence, puiſée dans la nature même, a toujours un effet prompt & certain.

» Peuples, leur dit-il, le Dieu protec-
» teur de notre Nation, nous eſt apparu
» cette nuit, à Fregga, que voici, & à
» moi; il nous a révélé quels ſont vos ſen-
» timens & vos deſirs, & nous a enſeigné
» les moyens d'y ſatisfaire. Ceux qui ſe ſou-
» viennent encore du délicieux pays d'Aſgar,
» le regrètent, ſur-tout ceux qui, plus âgés
» que moi, avoient déjà fourni une bonne

» partie de leur carrière, avant que de s'en-
» gager dans l'expédition qui nous a con-
» duits jusqu'ici. Ils voudroient revoir leur
» ancienne patrie, & vivre à l'ombre des
» arbres que leurs pères ont plantés; mais
» déjà appesantis par l'âge, & excédés de
» fatigue, comment soutiendroient-ils celle
» du retour par un aussi long chemin? Les
» Dieux nous ont enseigné, pour eux, un
» moyen plus prompt & plus facile. Tous
» ceux qui, à compter de ce jour, périront
» par le fer pour le service de la Patrie,
» soit dans les combats, soit dans les sacri-
» fices sanglans par lesquels nous honorons
» les Dieux, leur ame bienheureuse s'en-
» volera aussi-tôt à travers les airs, &, en
» peu d'instans, se trouvera dans le déli-
» cieux pays d'Asgar. Ce Pays déjà si fer-
» tile, est embelli pour eux, par les mains
» de l'intelligence suprême: ils y verront
» couler des fleuves de lait & d'hydromel;
» une partie de leurs journées sera employée
» à des festins délicieux, & l'autre à des
» combats dans lesquels ils pourront faire
» briller leur adresse & leur valeur. Les bles-
» sures terribles qu'ils recevront, seront
» pansées

» panſées par des femmes charmantes, qui
» les mettront bientôt en état de recommencer de nouvelles attaques. Les plaiſirs
» de l'amour feront prodigués aux vainqueurs, pendant les nuits qui ſuivront ces
» combats ; & une jeuneſſe éternelle leur
» permettra de mener, juſqu'à la fin des
» ſiècles, une vie auſſi délicieuſe.

» Guerriers, un Oracle auſſi favorable
» doit vous inſpirer une nouvelle ardeur ;
» & vous vieillards, qui regrettez les lieux
» qui vous ont vu naître, puiſque vous ne
» pouvez plus vous ſignaler dans les combats, allez vous préſenter comme victimes devant l'autel du Dieu de la victoire ; que votre ſang répandu en libations
» rende le Dieu favorable au projet de nos
» conquêtes. Si cependant il eſt parmi vous
» quelqu'un trop foible ou trop lâche pour
» ne pas s'embarquer ou ſe ſacrifier, qu'il
» reſte & qu'il vive ſur ce rivage ; mais
» qu'il ſçache que lorſque la mort, que
» perſonne ne peut enfin éviter, le retranchera du nombre des humains, ſon ombre
» errante ſur les glaces dont cette mer ſe
» trouve chargée pendant l'hyver, y gémira

» long-temps d'avoir manqué à servir sa
» Patrie quand elle le pouvoit, & regrettera
» les délices d'Asgar.

Cette chimère, présentée avec feu, agit puissamment sur l'imagination des Scythes: pendant la durée du festin qui suivit la harangue, chacun, persuadé de la vérité de ce qu'Odin avoit avancé, crut qu'il n'avoit plus qu'à choisir entre les partis proposés par le Chef. Ceux qui avoient encore des forces & de la vigueur, se décidèrent à poursuivre, avec Odin, le cours de ses conquêtes. Entre les vieillards, le plus grand nombre résolut de se sacrifier; très-peu restèrent sur le rivage avec quelques vieilles femmes & des enfans, encore ces enfans étoient-ils élevés dans l'espérance de traverser la mer dès qu'ils auroient acquis des forces, & d'aller rejoindre leurs pères.

Le lendemain étoit marqué pour le sacrifice & pour le départ; pendant la nuit Mimer vint trouver Odin & Fregga. « Est-il pos-
» sible, dit-il au Chef, que vous abusiez
» ainsi de la crédulité d'un peuple qui s'est
» soumis à votre empire? Quoi, vous mettez
» à vos sujets le fer à la main contre eux-

» mêmes? Vous leur faites une loi du suicide?
» Tyran indigne de vivre... Je ne vivrai,
» lui répondit Odin, qu'autant qu'il le
» faudra pour assurer mes grandes destinées
» & celles de mon peuple : mais écoute,
» Mimer, & rends moi justice. Puisque tu
» te flattes d'avoir quelque connoissance de
» la Philosophie, tu dois sçavoir qu'il faut
» gouverner les hommes suivant les temps,
» les lieux & les circonstances; c'est toi qui
» m'as encouragé à conduire mes Scythes
» des bords de la mer Caspienne sur ceux du
» Tanaïs; c'est toi qui m'a remis le glaive
» de Mithridate, & m'as fait concevoir
» les plus vastes espérances. Laisse-moi
» user des moyens les plus propres à les
» remplir; laisse-moi employer les illu-
» sions dont je me sers pour élever l'ame
» des barbares que je conduis..... O Mimer!
» il faut que j'en fasse des vainqueurs &
» des conquérans avant que d'en faire des
» hommes civilisés... Quand, dominateurs
» tranquilles des plus beaux pays de l'Eu-
» rope, mes enfans fouleront aux pieds les
» cendres des Romains vaincus, alors ils
» étudieront leurs loix; ils adopteront leurs

» maximes ; ils deviendront de ſages ad-
» miniſtrateurs, après avoir été d'heureux
» uſurpateurs. Mais à préſent notre Na-
» tion n'a beſoin que d'un Chef redoutable,
» & de ſujets aſſez trompés pour être aveu-
» glément obéiſſans ».

Mimer réfléchit quelque temps profondément ſur cette réponſe d'Odin. « Enfin,
» tu triomphes, lui dit-il, tu me perſuades,
» tu connois les hommes mieux que moi.
» Demain je te prouverai que j'approuve
» ton projet ; je donnerai l'exemple au reſte
» de la Nation ; & je lui paroîtrai plus per-
» ſuadé que toi-même de tout ce que tu lui
» as fait accroire. Je ne te demande qu'une
» dernière grâce ; que ce ſoit Fregga qui
» me porte le coup de la mort. Depuis vingt
» ans je ſoupire pour elle : tu as mérité ſa
» poſſeſſion par ta valeur ; je n'ai jamais oſé
» ni te la diſputer, ni même lui faire con-
» noître ma paſſion : c'étoit pour contri-
» buer à ſon bonheur que je te ſervois ſi
» bien ; à préſent que je n'ai plus qu'un
» moment à vivre, je lui découvre mon
» amour, je lui montre mon cœur ; qu'elle
» le perce, je mourrai content en mourant
» de ſa main ».

Le jour paroît, tout s'apprête pour le départ & pour le sacrifice ; quelques vieillards sont d'abord les seuls qui, se rangeant près de l'autel de la victoire, paroissent disposés à prendre ce dernier parti. Mimer s'avance à leur tête & dit : « Peuples, qui m'êtes en » partie redevables d'avoir pénétré jusques » dans ces climats glacés, à la suite du » grand Odin, c'est à moi de vous recon- » duire dans les Pays dont je vous ai tirés, » puisque vos forces ni les miennes ne vous » permettent pas d'aller plus loin ; je vais » vous montrer le chemin du bienheureux » pays d'Asgar : partons, prends, belle » & noble Fregga, prends ce couteau sacré » & l'enfonces dans mon sein. Mon ame, » qui s'envole à regret d'auprès de toi, re- » viendra bientôt t'apporter des nouvelles du » Pays où je vais. Cher Odin, conserve ma » tête, je viendrai souvent l'animer pour » t'aider de mes conseils après ma mort, » comme j'ai fait pendant ma vie ». A ces mots il offre sa poitrine aux coups de Fregga ; elle frappe en détournant cependant le visage, & poussant un profond soupir. Mimer expire, & Odin conserve les os de sa tête,

les fait enchâsser dans de l'or, les consulte & s'en servit toujours depuis comme d'un oracle certain, auprès duquel il alloit apprendre (disoit-il) des nouvelles de ceux qui, par leur mort, avoient passé dans le délicieux pays d'Asgar.

Cependant on s'embarque, & on aborde heureusement en Scanie, malgré quelques obstacles que les Sauvages qui l'habitoient, voulurent mettre à la descente des Scythes; ceux-ci, animés par leur Chef, les défont, entrent dans le pays, & bientôt s'en rendent maîtres. Le Roi des Scaniens périt dans le combat; & sa fille, la belle Usalie, est le prix du jeune guerrier qui s'étoit le plus distingué; c'étoit Sciols, fils aîné d'Odin: son père passant à de nouvelles conquêtes, l'établit Roi de ce Pays, & à la faveur des glaces qui remplissent pendant une partie de l'année de l'intervalle de mer qui sépare la Scanie du Danemarck, Odin se rend dans l'Isle de Séelande, & la subjugue avec la même facilité que la Scanie.

L'année suivante, il force les Jutes & les Cimbres à reconnoître ses loix; chaque année fut ensuite marquée par de nouvelles

conquêtes. Le ſecond des enfans d'Odin ſe rendit maître de la Norwége, le troiſième du pays des Sueons. Odin s'avançant juſqu'à l'Elbe, ſoumit les Angles & aſſujettit à ſa domination les Saxons & les Saliens; les Goths, les Bourguignons, les Lombards & les Vandales s'empreſſent de le reconnoître pour leur Seigneur, & de lui envoyer l'élite de leur jeuneſſe pour apprendre ſous lui le grand art de la guerre. Le dernier de ſes enfans oſa traverſer les mers, dompter l'Iſlande, paſſer juſqu'aux Iſles Orcades, & établit ſa domination dans la Caledonie, l'Ecoſſe & l'Hibernie

Toutes ces conquêtes ſe firent en l'eſpace de dix ans; il y en avoit alors plus de trente qu'Odin étoit parti d'Aſgar; & quoique ſon âge ni celui de Fregga ne fuſſent pas encore véritablement avancés, que la force de leur conſtitution, la vie active & ſauvage qu'ils avoient menée depuis leur enfance, duſſent les aſſurer qu'ils jouiroient encore, pendant pluſieurs années, de la vie & de la ſanté; ils jugèrent à propos de terminer leur carrière par une mort glorieuſe & d'aſſurer du moins à leur mémoire, l'immortalité·

dont ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient naturellement jouir.

Trente ans avant le commencement de notre ère, Odin convoqua une aſſemblée nationale complette à Odinſée, eſpèce de Ville où il tenoit ſa Cour, dans l'Iſle de Fionie. Fregga & lui y raſſemblèrent tous leurs enfans, à l'exception du ſeul Scot, le dernier d'entr'eux qui avoit paſſé dans l'Hibernie.

Sept des fils d'Odin, & autant de ſes gendres, ſe rangèrent en cercle dans cette barbare, mais auguſte aſſemblée. Le Roi & la Reine étoient élevés ſur un trône de pierre, au-deſſus de leurs enfans, & ceux-ci au-deſſus du reſte des guerriers & du peuple. Les Princes avoient pour marque de leur dignité, des armes dorées & des cheveux longs; & le Roi & la Reine portoient des couronnes d'or, mais ſans autres ornemens ſuperflus.

Après avoir impoſé ſilence, Odin prit la parole, & adreſſa à ſes enfans & à ſes peuples, ce diſcours que le Poëte & Hiſtorien *Snorron* nous a conſervé dans le livre de *l'Edda*, écrit en Iſlandois, langage dont la

la plupart de ceux que l'on parle dans le Nord, dérivent. *Réselius* l'a publié en latin, avec un grand & ample commentaire. Ce précieux monument de l'éloquence scythe d'Odin, est intitulé : *Discours sublime*, & nous croyons qu'effectivement on le trouvera digne de cette épithète, puisqu'on y verra non-seulement un Roi donner des loix fondamentales à un empire qui est devenu la source de tant d'autres, & à un peuple duquel sont sortis les conquérans de l'Europe entière ; mais encore, ce même Roi partager entre ses enfans, l'espoir de dominer un jour sur la belle partie du monde : ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette espérance a été remplie.

Haramaal, c'est-à-dire, Discours sublime d'Odin, traduit de l'ancienne Langue Islandoise.

« Ecoutez, mes enfans, & vous, mes » peuples, les dernières leçons que vous » donne Odin, les dernières loix qu'il vous » prescrit ; observez-les dans quelque pays » où vous portiez vos pas ; gravez-les sur

» les rochers de la Fionie & de la Scanie ;
» qu'ils y soient écrits dan ces caractères
» *runiques*, que j'ai moi-même inventés
» pour transmettre mes paroles aux siècles
» à venir ; mais si les termes de mes loix
» s'oublient, que l'esprit s'en perpétue jus-
» ques dans votre postérité la plus reculée.

» Vous avez contracté en naissant deux
» grandes obligations, celle de défendre vos
» vos conquêtes, & celle d'augmenter votre
» famille & le nombre de vos compatriotes.
» Quand vous vous serez long-temps,
» comme moi, acquitté de ces devoirs, il
» vous sera permis d'aller vous r poser dans
» le délicieux pays qu'habitoient autrefois
» vos pères : je vais vous en donner l'exem-
» ple, demain Fregga & moi nous retour-
» nons à Asgar. Là, nous recevrons avec
» empressement, dans notre palais déli-
» cieux du Vahalla, les vieux guerriers de
» notre Nation, qui ont voulu, comme
» nous, y retourner, ou les jeunes qui se-
» ront morts les armes à la main. Fregga
» & ses compagnes leur verseront dans de
» coupes d'or, la bierre & l'hydromel : j
» leur fournirai d'excellentes armes & d

» bons chevaux : mais les ames de ceux qui
» n'auront servi la Patrie, ni par eux ni
» par leurs enfans, seront condamnées à
» demeurer errantes au milieu des glaces
» de cette mer, ou des neiges éternelles,
» dont sont couvertes ces montagnes que
» nous appercevons de loin.

» Dans quelque temps que la mort vous
» arrive, recevez-la sans foiblesse; & si
» votre mort peut être utile à la Patrie,
» courez au-devant d'elle en riant. Transmettez
» jusqu'à vos derniers descendans
» cette grande maxime : *le plus beau souhait
» que l'on puisse faire pour un enfant
» qui vient de naître, c'est celui-ci ; qu'il
» meure un jour pour sa Patrie.*

» Mimer m'a dit autrefois qu'il y avoit
» des Nations policées, dont la langue
» n'avoit aucun terme pour expliquer certains
» crimes qu'elles ne commettoient jamais.
» Que notre langue n'en ait donc pas pour
» exprimer le sentiment de la foiblesse &
» de la peur.

» *L'injure & le déshonneur d'un guerrier
» ne peuvent s'effacer qu'en répandant le
» sang de l'offenseur.* Cette maxime, que

» vous conserverez précieusement, loin
» d'être pour vous une occasion de vous dé-
» truire les uns les autres, maintiendra
» parmi vous la paix & les égards. Celui
» qui sçait qu'il ne peut offenser impuné-
» ment son compatriote, le ménage sans
» expliquer par quelle raison.

» Exercez l'hospitalité envers tous ceux
» qui viendront se jetter dans vos bras,
» sans aucun dessein offensif; dès qu'ils au-
» ront reçu, de votre part, des assurances
» de protection & d'amitié, qu'ils vous de-
» viennent sacrés; que la parole d'honneur
» d'un guerrier d'Odin soit pour lui ce que
» les noms de tous les Dieux des autres
» Nations sont, ou doivent être pour elles.

» O mes enfans! autant devez-vous être
» terribles à vos ennemis, autant devez-
» vous être tendres & indulgens les uns
» envers les autres.

» La bierre, l'hydromel & d'autres bois-
» sons délicieuses, procurent quelquefois
» une ivresse qui trouble la raison; mais
» les principes d'honneur, gravés profon-
» dément dans le cœur, empêchent que
» l'ivresse ne se communique jusqu'à l'ame

» du guerrier. Rien ne peut lui faire perdre » ces principes ; au contraire, l'ivresse découvre la vérité, & les sentimens d'honneur se manifestent dans ces momens, » où toute dissimulation cesse.

» Honorez ce sexe enchanteur, sans lequel vous ne pouvez donner la vie, ni » goûter les douceurs de celle dont vous » jouissez. Regardez les femmes comme vos » seules divinités visibles ; qu'elles soient » les oracles, comme elles sont les images » des divinités que vous ne pouvez voir ; » que leur amour soit le prix des belles » actions, & qu'elles soient chargées du » soin de punir les mauvaises. O mes enfans, quand elles ne répandront plus le » sang des coupables, leur mépris sera du » moins regardé comme un supplice » !

Quand Odin eut fini de prononcer ce discours sublime, Fregga prit la parole. » Peuples, dit-elle, c'est à présent à moi, » comme dépositaire & interprête des volontés des Dieux, à vous dire quelle doit » être, après notre retraite en Scythie, le » sort de nos enfans & celui de tant de » peuples qui doivent leur être soumis. O

» mes fils ! ô mes gendres, écoutez-moi ! » Vous, *Sciols*, vous régnerez fur ces ifles » où nous nous trouvons à préfent, & fur » la prefqu'ifle qui en eft voifine : le pays des » des Danes (le Danemarck) celui des » Jutes (le Jut-land) & celui des Cimbres, » vous feront foumis ; votre poftérité fera » écartée, pour quelque temps, du centre » de fes états ; bientôt elle reviendra y » donner des loix, & je vois, dans un ave- » nir éloigné, les Princes de l'Holface (le » Holftein) & du Slefwick, remplir tous » les trônes du Nord.

» *Gylphe*, mon fecond fils, allez vous » mettre à la tête des Suffons, (les Sué- » dois ; établiffez le centre de votre Em- » pire à Sigtuna (Stockolm) ; de-là, » étendez votre domination jufques aux » extrêmités de la terre, du côté du Sep- » tentrion ; la Nation que vous gouverne- » rez, fera féconde en Héros & en grands » hommes ».

Sémungu:, mon troifième fils, pars pour » la froide Norwége ; elle reconnoîtra tes » loix, ainfi que l'Iflande, & la poftérité » d'Odin ne ceffera jamais d'y régner ».

» Sépare-toi de ton frère Sciols, brave » *Hin ist*, mets-toi à la tête de la pleu- » plade des Angles (Anglois); traverse les » mers, où ton frère Scot t'a déjà devancé, » & vas soumettre la grande Isle Britan- » nique. Ta postérité n'y restera pas tran- » quille; plus d'un autre peuple du nord » viendra troubler ses possessions; mais, » quoique diverses branches de nos descen- » dans se disputent le pays que tu vas ha- » biter, quoiqu'elles en occupent successi- » vement le trône, quoique ce trône soit » peut-être moins respecté qu'il ne de- » vroit être, le sort de la Grande-Bre- » tagne sera toujours d'être soumise à la » postérité d'Odin, & de conserver nos » principes favoris, *la liberté, l'honneur,* » *& le mépris de la vie.*

» Retourne vers l'Orient, *Suarlami*, » assujettis-toi les Roxolans (les Russes) la » gloire de ton peuple n'éclatera qu'après » bien des siècles; elle sera à son comble, » quand la postérité d'Odin reprendra le » sceptre de l'Empire Roxolan; le beau » pays d'Asgar doit en faire partie, & il » s'étendra même bien plus loin.

» *Sigga*, mon sixième fils, tu soumettras » la Franconie, les Saliens & les Sicambres. » Quelles grandes destinées sont celles des » Francs, conduits par ta postérité. Leur » éclat m'éblouit, & les peuples devant » lesquels je parle, ne peuvent encore con- » cevoir tous les avantages du sort qui leur » est réservé. Prends mon épée, redoutable » *Odoacre*, c'est celle que Mimer plongea » dans le sein de Mithridate, par l'ordre » même de cet implacable ennemi des Ro- » mains; elle m'a été remise, avec l'espoir » & l'engagement de l'employer à la destruc- » tion de leur Empire. Sois le vangeur de » leur insatiable ambition; si ta postérité, à » la tête des Goths & des Herules, ne re- » cueille pas tout le fruit de cette brillante » conquête, elle en aura du moins le prin- » cipal honneur.

» Jeunes guerriers, qui vous êtes rendu » dignes, par vos exploits, d'obtenir la » main de mes filles, les Nations des Van- » dales, des Bourguignons, des Sarmates, » des Getes, des Huns & des Germains vous » reconnoîtront pour leurs pères : vos petits » enfans seront ceux d'Odin & de Fregga,

» & leur gloire égalera celle de nos autres
» petits-fils. Ils contribueront à la deſtruc-
» tion de l'Empire Romain, & partageront
» la gloire de le rétablir. Heureuſe & brillante
» poſtérité ! les Dieux me révèlent votre
» gloire, au moment où je ſuis prête d'aller
» les joindre.

» Demain eſt le jour marqué pour ce
» grand ſacrifice, dit alors Odin, repre-
» nant la parole : « Peuples, vous en ſerez
» témoins ; mais je défends à mes enfans &
» à tous les guerriers qui peuvent encore
» ſervir la Patrie, de prendre dorénavant,
» pour ſe rendre à Aſgar, la même route
» que nous. Les combats ou la vieilleſſe
» leur en ouvriront le chemin, & les Pays
» que vous allez habiter ou conquérir auront
» des charmes capables de vous y retenir ».
L'admiration & la crainte avoient ſaiſi les Auditeurs ; & perſonne n'oſa ni interrompre le grand Odin & la divine Fregga, ni leur répondre. La journée finit par un feſtin dans lequel le Roi & la Reine montrèrent plus de grandeur d'ame, de liberté d'eſprit, de gaieté & de tendreſſe pour leurs peuples qu'ils n'avoient jamais fait. Ils promettoient à

tous de les retrouver quelque jour dans Afgar.

Le lendemain, le trône des deux Souverains fe trouva dreffé au-deffus d'une foffe large & profonde, au bord de laquelle étoit placé le petit nombre de vieillards auxquels leur chef avoit permis de l'accompagner. Odin étoit armé avec magnificence, mais il n'avoit point de cuiraffe. Fregga étoit parée des ornemens de la royauté; mais fon fein étoit découvert. Au fignal convenu, Odin & Fregga élèvent enfemble la voix. « Chers enfans, cher peuple, difent-ils, » foyez toujours heureux & glorieux comme » nous ». A l'inftant ils fe frappent mutuellement, & fe percent le cœur. Quelques vieillards, choifis par diftinction, en font autant, & toutes ces victimes précipitées dans la foffe, font auffi-tôt couvertes de la terre & des pierres que les enfans & les fujets d'Odin s'empreffent de jetter fur leurs corps. Non-feulement la foffe eft remplie, mais un immenfe monceau s'elève au-deffus, & forme une efpèce de pyramide, monument barbare, terrible, mais refpectable, élevé à la gloire du conquérant du Nord.

Pendant bien des fiècles, ce monument

a bravé l'injure des temps ; la ſuperſtition qui a érigé Odin en Divinité, a engagé les Scandinaves à élever à l'entour un vaſte Temple, dont on voit encore quelques traces près de la Ville d'Odinſée en Danemarck.

Les enfans & les gendres d'Odin ſe ſéparèrent ; chacun, à la tête d'une Nation nombreuſe & terrible, s'occupa du ſoin d'accomplir les oracles de Fregga, & ils ont été juſtifiés par l'événement.

Fin de l'Hiſtoire d'Odin.

URD